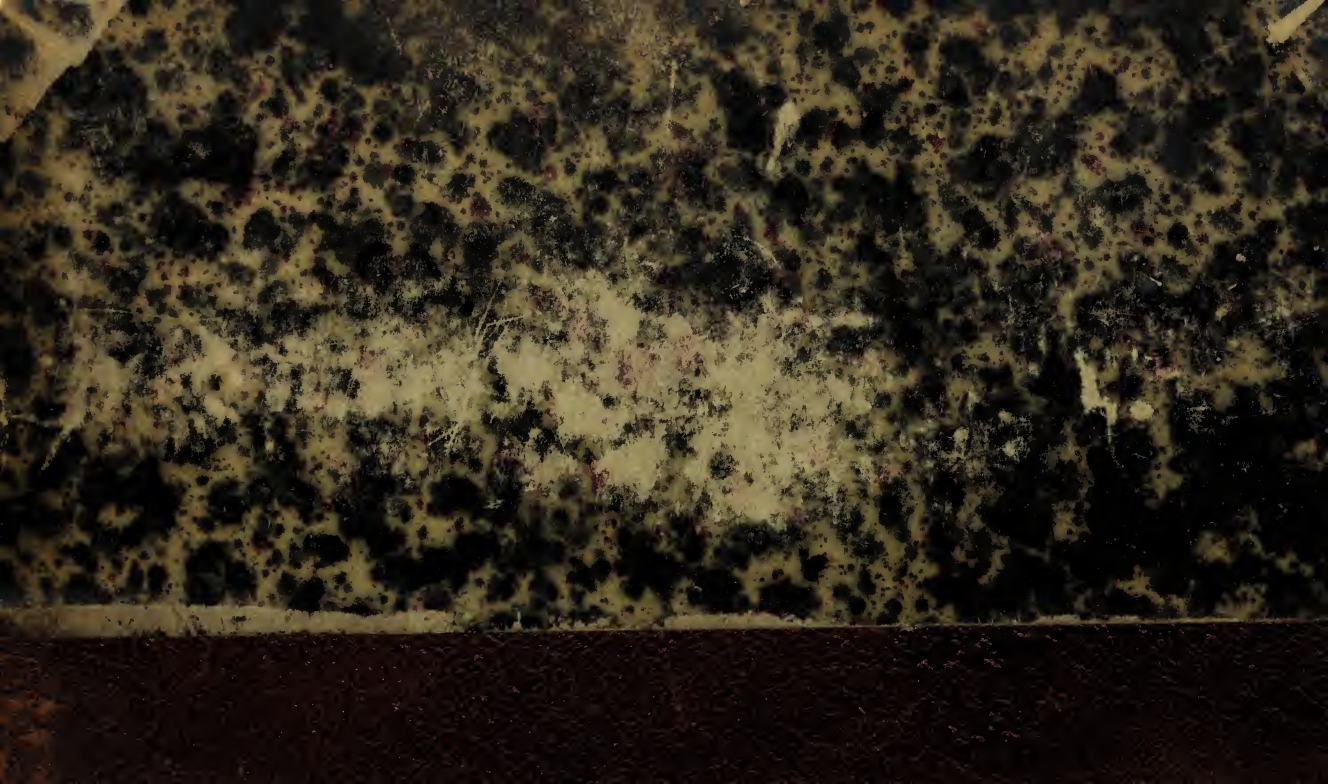


UNIVERSITY OF ILLINOIS
LIBRARY

Class 820.9 Book D421c Volume

Mr10-20M

OAK ST. HDSF

CHEZ LES ANGLAIS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

CONTES DE MON PAYS.	1 volume.	Hachette.
SILHOUETTES DE VILLES.	—	Hachette.
REINE PLANTEROSE.	—	Hachette.
NOUVELLES ANCIENNES.	—	Hachette.
MÉMOIRES DE N'IMPORTE QUI.	—	Charpentier.
LE ROMAN DE LA POUPÉE.	—	Libr. illustrée.
COMME NOUS SOMMES. Notes et opinions. 1 vol. couronné par l'Académie française (prix de Jouy). Librairie des Bibliophiles.		Jouaust.

PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. QUANTIN et Cie, rue St-Benoît.

CHEZ

LES ANGLAIS

PAR

LOUIS DÉPRET

SHAKESPEARE
CHARLES DICKENS, LONGFELLOW
JACQUES Ier, CURRAN, WILKIE COLLINS
LORD BYRON

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
—
1879

820 9
D42c

Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign Alternates

https://archive,org/details/chezlesanglais00depr

7 JAN 11 W.S.

SHAKESPEARE

I.

Les Anglais prétendent que la journée du 23 avril 1564 vit s'accomplir l'événement le plus considérable peut-être de l'histoire littéraire du monde.

C'est le 23 avril 1564 que William Shakespeare est né, dans la petite ville de Strattford-sur-Avon, sise non loin du château maintenant en ruines de Kenilworth, où Walter Scott a placé la scène d'un de ses plus beaux romans, et très près de l'admirable forteresse de Warwick. Warwick est une sorte de nid d'aigle habité par Van Dyck, Rembrandt, Véronèse, Holbein, Velasquez... et où l'on accède par une avenue semi-circulaire taillée dans les rochers.

On sait que le château de Warwick brûla dernièrement, presque le même jour que l'Escurial. De même, Shakespeare mourut presque le même jour que Cervantès.

95
24 Hpo5
165814

Les Anglais ne se réclament point d'un légitime orgueil national pour justifier leur emphatique affirmation. La naissance de Shakespeare (abstraction faite de la grandeur incomparable de ce génie) mériterait d'être appelée le plus rare événement de l'histoire littéraire, par cette seule raison que l'on vit pour la première fois une grande nation appeler un grand homme son père, et pour la première fois un peuple de marchands, d'usiniers et de matelots, s'incarner dans un poète, le saluer le premier d'entre eux, leur homme *représentatif*, pour parler comme l'Américain Emerson.

Une des rares vérités positives que l'on arrive à extraire de l'étude des sentiments humains, c'est que la plus vaine chose du monde, c'est bien la chose appelée admiration, lorsque le cœur en est absent.

L'admiration sans l'amour est bien près de n'être qu'un mot. Parcourez le catalogue de ce qu'on nomme les gloires littéraires. C'est bien là que le terme plaisant d'*illustres inconnus* trouve sa meilleure application. N'existe-t-il pas beaucoup d'écrivains *célèbres* qu'on ne lit point? Qui osera chiffrer le nombre de ces lumières *sous le boisseau*? Quel est celui que la vue d'une de nos bibliothèques, avec ses rayons poudreux, n'a jamais découragé?

L'admirable et admiré Shakespeare est *individuellement* cher à tout Anglais. Un seul homme de notre temps a presque atteint à cette popularité,

un homme dont il nous fut donné de serrer la main glorieuse et dont le foyer allait nous être ouvert pour une hospitalité de Noël, lorsque la mort, en abattant Charles Dickens, vint mettre un crêpe au bandeau neigeux du vieux Christmas.

Ce même Charles Dickens, écrivant un jour, près du Niagara, pour remercier un ami de lui avoir envoyé son Shakespeare, s'écriait : « Quelle ineffable source de joie est pour moi ce livre! »

Donc, l'on sent Shakespeare dans l'air anglais; il a passé dans le sang de la race; tout ce qui parle l'anglais le révère et le chérit, comme un grand aïeul, comme une divinité du foyer; l'archevêque de Dublin et le doyen de Westminster le célèbrent en chaire; les citoyens de New-York lui ont élevé, dans le Central-Park, une statue dont l'inauguration donna lieu à des discours, où Shakespeare est déclaré non-seulement le premier des auteurs dramatiques, mais encore grand philosophe, habile juriste, législateur éminent. Un jeune ménage américain voyageant en Europe écrira aux parents de Boston ou de Philadelphie : « Nous sommes allés à Strattford visiter le tombeau de notre père Shakespeare. »

Ainsi, dans toute l'étendue des Trois-Royaumes, et par tous les coins de la terre, de Douvres à Sidney, de Gibraltar à Baltimore, l'Anglais emporte *son* Shakespeare, comme un morceau de la terre natale, comme un résumé de la patrie.

Voilà le fait, il est matériel, constant et indé-

niable. L'expliquer serait plus malaisé et moins bref que de le constater. Bien qu'il s'agisse de foi et d'amour, ce n'est point affaire de religion. Au temps de Shakespeare, l'Angleterre d'Élisabeth était en plein fanatisme de réforme, le bûcher des catholiques fumait et même flambait encore parfois, et d'une autre part, Shakespeare, s'il n'appartenait pas à la communion catholique — le fait est resté conjectural — faisait du moins profession de la plus courageuse et de la plus philosophique tolérance. On n'en exigera pas d'autre preuve que la célèbre tirade du père de Jessica dans *le Marchand de Venise*.

Il était, je crois, de l'école de Montaigne, dont le nom ne vient point ici par hasard. Shakespeare fit longtemps ses études favorites de notre Amyot et surtout de notre Montaigne. De ce dernier, il fut même quelquefois l'élève inspiré, et l'une des deux signatures authentiques, auxquelles se réduit tout ce qui nous reste de matériel de Shakespeare, orne un exemplaire de Montaigne acquis à prix d'or par le Bristish Museum.

Cette immense popularité tient-elle davantage à ce qu'entre tous les grands poètes — à part Homère et Dante — Shakespeare est le seul qui ait exprimé dans des vers immortels la passion patriotique et les grands faits de l'histoire nationale? — Alors le culte shakespearien fût resté circonscrit au pays à *ceinture de vagues;* il n'eût pas gagné l'Allemagne et la France, où il existe une

véritable religion shakespearienne ; il n'eût pas gagné la Russie[1]. Enfin, si le théâtre *historique* et *national* de Shakespeare compte pour beaucoup dans sa gloire... chez les Anglais aussi bien que chez nous, Shakespeare est surtout le grand poète des passions et des caractères, le grand poète de la nature, le grand poète d'*Hamlet*, d'*Othello*, de *Roméo et Juliette*. C'est comme interprète du cœur humain que Shakespeare tient le premier rang... « Nature ! nature ! tout est nature dans Shakespeare ! » a dit un Allemand dont j'oublie le nom. Un autre Allemand dont le nom ne peut être oublié, Gœthe, qui dans ses vieux jours répétait en personne *le Roi Jean* sur les planches du théâtre ducal de Weimar, Gœthe, qui n'est pas toujours aussi clair, a dit : « Shakespeare est le poète complet qui a décrit tous les mouvements de l'âme et toutes les situations de la vie. »

Le même Gœthe écrit dans ses Mémoires : « Je ne me souviens pas qu'un livre, qu'un homme ou quelque circonstance de ma vie, aient produit sur moi un aussi grand effet que les drames de Shakespeare. »

On remplirait un intéressant volume avec les définitions et les analyses de ce génie, l'un des plus profonds que le monde ait vus. Nous y

1. Témoin *le Roi Lear de la Steppe* par M. Ivan Tourgueneff, l'un des premiers conteurs de notre époque, l'auteur de *Fumées* des *Eaux printanières* et des *Terres vierges*, pour ne citer que ses derniers mais non pas ses moindres ouvrages.

reviendrons dans un rapide tableau de l'histoire shakespearienne en Angleterre, en France et en Allemagne.

D'autres ont été des *hommes-siècle*, d'autres des *hommes-patrie*, Shakespeare est *l'homme-nature;* d'autres ont été les disciples de la nature, ses copistes émus et fidèles; Shakespeare est son outil, son instrument et sa plume.

II.

Le 23 avril dernier, l'anniversaire de Shakespeare fut célébré à Strattford-sur-Avon avec un grand éclat. Vers la même époque, à peu près, on entreprit à Paris un jubilé de Molière, dû à une initiative privée. Chacun de nous a pu voir ou lire les détails de cette fête manquée, dont le seul côté intéressant fut une exposition au foyer du Théâtre-Italien de toutes sortes d'objets : brochures de pièces, éditions contemporaines, portraits peints ou gravés se rattachant au nom de Molière. L'opération se solda, dit-on, par une perte pour l'entrepreneur. En même temps, on lisait dans la *Gazette* de Pall-Mall cette simple note :

« L'anniversaire de la naissance de Shakespeare a été célébré mercredi à Strattford-sur-Avon. Il y a eu *suspension générale d'affaires*. A une heure, miss Glyn a lu *Hamlet* dans le *Corn-Exchange*. Dans l'après-midi, il y eut un goûter public présidé par

le maire, qui proposa à miss Glyn de porter le toast de la soirée : A l'immortelle mémoire de Shakespeare! Le *mayor* proposa un toast au drame, regrettant, dit-il, qu'il n'existât pas à Strattford un théâtre public où l'on pût représenter les œuvres de leur illustre compatriote ; mais il avait l'assurance que prochainement on en élèverait un, qui serait un théâtre commémoratif, un monument à Shakespeare. »

Dans la même occasion, la Société shakespearienne fit don à l'Église de Strattford, où repose le grand poète, d'un très-beau vitrail ; la reine d'Angleterre commanda au sculpteur de la cour de tailler un buste de Shakespeare dans le bois légendaire de ce chêne de Herne, immortalisé par quelques vers des *Joyeuses Commères de Windsor*. Pendant un an, j'ai vu tous les jours ce chêne, et j'en ai autrefois conté l'histoire dans le *Moniteur universel*.

La lecture de ces choses, qui se sont passées il y a deux mois, a reporté mon esprit vers les pompes et les fêtes extraordinaires du troisième centenaire shakespearien, célébré, il y a neuf ans, en avril 1864, à Strattford, à Londres et par toutes les possessions britanniques. Puis, j'ai voulu remonter jusqu'à l'origine et aux premiers tâtonnements de ces nobles fêtes. Mais, arrivé là, comment résister à l'envie de redire sur quel sol a poussé cette magnifique fleur d'enthousiasme... et quel homme en est l'objet? De là, une pointe dans les

domaines de l'histoire, de la biographie et de la critique. Un fait particulier saisit la pensée de quiconque traite de Shakespeare. Il n'y eut jamais homme moins soucieux du bruit et de la gloire, plus honnêtement adonné à son travail et plus bourgeoisement en recueillant les fruits ; nulle trace, pas même l'ombre de ces journaux, de ces mémoires, de ces cahiers de notes chers à ses compatriotes, et que l'on payerait aujourd'hui au poids de l'or. En fait d'autographes : deux signatures ; de manuscrits dramatiques, néant absolu. La première édition de son théâtre, la célèbre édition in-folio, cauchemar des collectionneurs, remonte à 1623, sept ans après sa mort. Sur sa personne et sur sa vie, nous en sommes réduits à des anecdotes et à des légendes qui alimentent depuis trois siècles tout un peuple de biographes et de commentateurs. Que ne donnerions-nous pas pour avoir vu attaché à la personne de Shakespeare un de ces êtres importuns, bavards, et questionneurs, mais affectueux, tout faits de zèle et d'admiration et si utiles à l'avenir!.. Tel fut par exemple l'avocat écossais James Boswell envers Samuel Johnson, qu'il nous importait moins de connaître, lui, et que nous pouvons suivre heure par heure, à table, dans son habit quotidien, à la taverne où il éclipsait Burke lui-même, ce foudre d'éloquence, à la brasserie Barclay, et dans les plus sinueux méandres de son humeur fantasque et maladive.

Depuis les premiers historiens de Shakespeare, jusqu'à M. Taine, si le champ de la critique s'est élargi, le chiffre des données positives est resté le même, en dépit des tentatives. Cependant, telle est la force inéluctable de la vérité, que dans la pénombre de ces données naïves, l'homme, je ne dis pas la statue, surgit et domine, et qu'on croit l'embrasser.

Nous savons la date et le lieu de naissance du seul homme qui depuis l'ère chrétienne ait disputé à Homère cette universelle paternité du génie, sacre auguste et charmant de la plus grande gloire de poëte que le monde moderne ait vue.

Son père, John Shakespeare, se maria, dit-on, trois fois. Celle de ses trois femmes qui lui donna William s'appelait Mary Arden, et appartenait à la petite noblesse du voisinage. William fut le troisième fruit de cette union. John Shakespeare était, au dire des uns, gantier, et des autres, marchand de laines. La tradition qui en a fait un boucher et qui nous représente William annonçant sa vocation tragique par de solennelles harangues aux bestiaux qu'il allait immoler a été abandonnée.

John Shakespeare était un bourgeois honoré de sa ville natale, si l'on en doit juger par son élévation graduelle à la première dignité municipale de Strattford-sur-Avon. Une profonde décadence suivit de près cette splendeur. A quoi faut-il attribuer ces revers de fortune? A quelque catastrophe commerciale, aux charges d'une nom-

breuse famille, au surcroît de dépenses où fut entraîné John Shakespeare, par les vanités aristocratiques, résultat de son mariage avec une fille titrée? Quoi qu'il en soit, il subsiste des traces presque officielles de la détresse du pauvre homme : d'abord dans l'exemption des taxes les plus modestes, accessoirement dans sa radiation des charges publiques, pour faits répétés d'incurie et d'absence, et positivement dans les hypothèques prises même sur les biens de sa femme Mary Arden. A ce propos, il ressortirait de témoignages acceptables que ni l'un ni l'autre de ces époux ne savait écrire. Ce John Shakespeare, qui mourut vers 1601, put jouir de la gloire et de la fortune de son fils. On a longtemps agité la question de savoir s'il n'appartenait pas au culte catholique. Cette question a été tranchée affirmativement par nombre de commentateurs, à la suite de la découverte faite au siècle dernier d'une pièce contenant les noms de plusieurs habitants de Strattford-sur-Avon, et entre autres, celui de John Shakespeare, cités pour n'aller point à l'Église établie, conformément aux lois de Sa Majesté, *according to Her Majesty's Laws*.

Les premières classes de William Shakespeare se firent gratuitement, l'on suppose, dans une école libre, fondée à Strattford-sur-Avon, sous le règne d'Édouard IV. Les études grecques et latines du poète, d'après les noms des maîtres qui professaient dans ladite école, ne furent pas aussi

élémentaires que pourraient le donner à croire divers libelles contemporains, et surtout les anachronismes si manifestement *voulus* du théâtre de Shakespeare. Nous avons toute raison de croire aux bonnes études de Shakespeare, sans aller pour cela aussi loin que les Allemands, et surtout que Schlegel. Celui-ci prône très haut la vaste science de Shakespeare, il n'en fait pas un simple savant, mais le savant universel, bien plus, une sorte de voyant et de prophète ; Shakespeare est dans tout, tout est dans Shakespeare... à leurs yeux, c'est presque un Prussien. J'ai cru voir que les Anglais n'aiment pas que l'on soit si shakespearien que cela, et plus qu'ils ne le sont eux-mêmes.

Rappelé bientôt au logis par la détresse paternelle, William entra, dit-on, dans un cabinet d'homme de lois. On a cru trouver la trace de cette éducation juridique dans l'emploi habile de termes techniques fait souvent par le poète et qui semblent attester une initiation professionnelle. D'autres racontent que William fut, de 1577 à 1580, sous-maître ou répétiteur dans le pensionnat où il avait fait ses classes.

Entre sa seizième et sa dix-neuvième année, le grand homme ne fournit à d'innombrables historiens que deux faits : sa prétendue équipée sur les domaines giboyeux du noble sir Lucy, seigneur de ce parc de Charlecote, qu'un daim volé devait transformer pendant des siècles en lieu de pèlerinage. Vrai ou faux, le fait aurait laissé

dans la petite noblesse du pays un assez vif souvenir de rancune, puisque ses membres, au dire des journaux, s'abstiennent systématiquement de prendre part aux fêtes shakespeariennes.

L'autre fait est le mariage de William Shakespeare, âgé de dix-huit ans, avec une femme de huit ans son aînée, Anne Hathaway, qu'il épousa vers la fin de 1582. Cette femme lui donna en 1583 une fille, baptisée sous le nom de Suzanne, et un an plus tard deux enfants jumeaux : Hamnet et Judith.

Peu de temps après, Shakespeare quitta Stratford pour Londres. On a lancé mille conjectures sur le motif de ce départ. Ce ne fut, quoi qu'on ait dit, ni la misère, ni les ennuis d'une union mal assortie, ni la crainte de sir Lucy de Charlecote. Ce fut tout simplement l'espoir de faire fortune, le besoin naturel à tout homme de s'épanouir dans le climat de son intelligence, et enfin l'appel impérieux de la vocation. Or, il n'y eut jamais exemple d'une pareille vocation, éclose dans des circonstances plus congéniales.

Le génie n'est pas l'aérolithe que d'aucuns ont prétendu, mais une résultante et un résumé ; dans tout chef-d'œuvre, il y a deux parts à faire : celle de l'auteur et celle du public ; deux agents : l'inspiration et le succès. Ces vérités naïves éclatent à chaque page de l'histoire des arts et des lettres.

La nature a fait Shakespeare grand poète, grand moraliste, peintre de caractères incomparable,

avec la palette la plus riche et la plus diverse, mais, surtout, dans le siècle et dans la ville des spectacles, elle l'a fait l'auteur dramatique par excellence. Naturellement *il voyait théâtre.* Un grand Anglais l'a défini ainsi :

It is a calm seeing eye.
C'est un œil calme, voyant bien.

Quel juste portrait en six mots !

Recourons à un exemple familier. Cinq ou six individus plus ou moins littéraires sont réunis ; on conte devant eux une anecdote, un fait divers ; celui-ci n'y voit que l'anecdote ou le fait divers, l'autre le roman qu'il agrémente en pensées de toutes les fioritures de la description, un autre le sonnet ; le dernier, lui, voit aussitôt des groupes de personnages qui vont, viennent, entrent, sortent, se perdent, se retrouvent. Cet homme-là peut savoir à peine écrire, mais il est né auteur dramatique; fût-il un simple manœuvre, il a la vocation, le don, et ce don ne s'acquiert pas, et les mieux doués d'autre part qui ne le possèdent point ne réussissent jamais à le contrefaire sans qu'on s'en aperçoive.

De l'homme, passons aux circonstances. L'Angleterre, et particulièrement le Londres d'Élisabeth, présentait un saisissant spectacle de grandeur, de force et de prospérité. Qui voudra s'en faire une juste idée doit lire la relation de l'ambas-

sade de M. Hurault de Maisse, envoyé du roi Henri IV, en Angleterre, touchant la paix qui depuis fut conclue à Vervins. On en trouve le manuscrit aux archives du ministère des affaires étrangères. M. Hurault de Maisse est saisi d'admiration devant ces deux lieues de vaisseaux qu'il lui faut traverser pour arriver à Londres. Dans l'intérieur de la ville, c'est une animation dans toute les branches, une exubérance d'activité; c'est le *merry England*, malgré les épreuves et les tragédies récentes... c'est comme un passage éclatant de la triste Marie Tudor au sombre Olivier Cromwell. Il y avait surtout goût général pour le théâtre qui ressemblait à de l'emportement. De 1570 à 1629, dix-sept théâtres nouveaux furent construits à Londres, sous l'œil irrité des puritains, et malgré leurs oppositions. Le théâtre n'était pas une fureur, mais un besoin, comme l'est devenu le tabac, déjà à la mode, et dont les matelots du parterre envoyaient des bouffées aux petits maîtres de la galerie. Chaque corps d'état, collège, grande maison ou grand seigneur, avait sa troupe. *Totus mundus agit histrionem*, dit un adage contemporain. La pièce sifflée ne durait qu'un soir, elle était remplacée le lendemain. Les représentations avaient lieu de jour, dans des cirques en bois. Un poteau indiquait les changements de scène : « Ceci représente la chambre du roi, ceci représente un champ de bataille. » Tout dépendait de l'interprétation; l'auteur n'avait pas

le recours du lendemain et de la brochure; aussi la plus grande importance était attachée à la personne de l'acteur et à son bon vouloir; assez souvent l'auteur tenait à jouer le principal rôle dans sa pièce. Des troupes nomades parcouraient sans cesse la province, et donnaient leurs représentations dans la grande salle des hôtels de ville. On n'avait que faire de savoir lire, point de débats parlementaires, on apprenait par les messageries l'exécution de Marie Stuart et la disgrâce de Leicester.

Comment celui qui portait dans son puissant cerveau tout un univers de bons et de méchants, de jaloux et d'amoureuses, de traîtres subtils et de soldats farouches, de valets et de tyrans, fût-il resté insensible à l'entraînement universel, et, au milieu de quelqu'une de ces représentations à Strattford, ne se fût-il pas dit comme l'Italien : *Anch'io son?* Comment n'eût-il pas senti le dieu, ou, puisqu'il s'agit de théâtre, le diable l'aiguillonner? Comment l'exemple, et sans doute l'appel de ses parents et voisins, les Burbadge et les Greene, occupés tous deux dans les théâtres de Londres, l'eussent-ils trouvé aveugle et sourd!

Il n'en fut rien. Shakespeare partit pour Londres. La légende qui le représente tenant les chevaux à la porte du théâtre a le même prix que celle du garçon boucher ayant un veau pour auditoire. La vérité est que Shakespeare fut tout de suite employé, soit au *Globe*, soit au *Blacfriars*, et que sa

fonction spéciale fut d'accommoder au goût du jour les vieilles pièces du répertoire. Il passa successivement par ces divers degrés : copiste, correcteur, acteur, auteur, grand actionnaire, et finalement directeur-propriétaire. Mais, avant d'arriver si haut, la vie de Shakespeare à Londres fut toute de travail. En dehors de ses occupations professionnelles (et il suffit d'avoir approché d'un théâtre pour savoir ce qu'elles ont de tyrannique et d'hébétant), Shakespeare se livra, on n'en peut point douter, à ces études multiples qui font admirer en lui toutes sortes de connaissances : celles du marin dans ses descriptions de tempêtes, celles du juriste, celles du médecin aliéniste dans ses portraits de fous : *Ophélie*, *Hamlet*, *le Roi Lear*; celles du physiologiste dans cette admirable description de la mort de Glocester, dont l'exactitude étonne les médecins. (*Henri VI*, acte III, scène II, 2e partie.)

La première percée de Shakespeare sur un avenir de fortune et de gloire fut la protection et l'amitié du jeune lord Southampton, auquel il dédia son poème de *Vénus et Adonis*. Ce grand seigneur y répondit par le cadeau de mille livres sterling. Cela permit à Shakespeare de prendre dans le théâtre des intérêts qui assurèrent sa double position d'acteur et d'auteur. Voilà de l'argent bien placé par le lord Southampton, et qui lui vaut, après trois siècles, l'affectueuse estime du monde civilisé.

Divers témoignages nous rendent Shakespeare sous son triple aspect d'auteur, d'acteur et d'homme privé. L'acteur ne paraît pas avoir marqué son passage par rien d'éclatant. On raconte seulement qu'il faisait beaucoup d'effet dans le rôle spectral du père d'Hamlet. L'auteur n'occupa longtemps que le sixième ou septième rang à la suite de Chapman, de Ben Jonson, de Fletcher et Beaumont, etc. Il ne fut guère mis à son vrai rang, c'est-à-dire le premier, qu'après la représentation de *Henri IV*, vers 1597. Le succès fut très vif, et la création magistrale de Falstaff décida l'attention et la protection de la reine Élisabeth. Comme homme privé, Shakespeare a laissé parmi ses contemporains le souvenir d'une aimable et engageante bonté. Le nom de *gentle Shakespeare*, doux Shakespeare, que lui donnèrent ceux qui l'approchaient, fut consacré par une poétique épitaphe du rival de gloire qui devait l'éclipser pendant un siècle, et dont il avait favorisé les débuts de sa toute-puissance directoriale : Ben Jonson. On a longtemps opposé Ben Jonson à Shakespeare, comme on opposerait l'érudition classique d'un lettré à l'inspiration fantasque d'un sauvage. Ben Jonson lui-même ne manqua pas d'arguer de sa supériorité scolaire et de ses avantages de latiniste; mais ces piques professionnelles, comme il arrive souvent, n'entamèrent pas l'affection privée. Shakespeare, non-seulement fit recevoir à son théâtre une pièce de Jonson, refusée partout ail-

leurs, mais il y joua un rôle. Le seul libelle un peu haineux qu'aient valu à Shakespeare sa gloire et ses succès vint de Greene, bel esprit du temps, bohème alcoolisé. Greene était un compatriote de William ; il y avait entre eux ce que l'on pourrait appeler l'animosité naturelle de cousin sans vogue à cousin prospère, de fruit sec d'estaminet à talent producteur et ordonné. Greene procède par pamphlets anonymes; Ben Jonson, après mainte épigramme, se rachète par cette épitaphe :

« Ame du siècle,
« Orgueil, délice et merveille de la scène,
« Lève-toi, mon Shakespeare !

La production shakespearienne, de 1590 environ à 1614, embrasse trente-six ou trente-sept pièces. *La Tempête,* qui, dans la plupart des éditions ou traductions, ouvre le théâtre shakespearien, est la dernière ou tout au moins l'avant-dernière œuvre du poète. Parmi ces trente-sept pièces, il en est d'apocryphes, d'autres d'une authenticité problématique, d'autres enfin où la collaboration a paru manifeste à un grand nombre de juges éclairés. Pour la satisfaction de ceux d'entre nous qui blâment Shakespeare d'avoir méconnu la mission et indignement traité la personne de Jeanne d'Arc, disons que la trilogie d'*Henri VI* est rangée dans ces trois catégories. N'en fût-il pas ainsi, la patrie de l'auteur de

la Pucelle doit pardonner à l'Anglais, qui peut donner une explication patriotique d'un méfait littéraire.

La reine Élisabeth et son successeur Jacques Ier étendirent sur le grand poète une protection qui ne fut pas vaine, contre l'hostilité et les réclamations renaissantes des protestants. Élisabeth, on le sait, avait singulièrement goûté le personnage de Falstaff; elle exprima le désir de voir ce sac à madère transformé en personnage d'amoureux; c'est à ce royal désir que nous devons la délicieuse comédie des *Joyeuses Commères de Windsor*, jouée de 1597 à 1600. Quelques années plus tard, — la date précise est un point débattu, — Shakespeare résolut victorieusement le plus redoutable problème qui eût jamais été offert au génie d'un poète protégé par une reine. Il mit en scène la personne, souvent abominable, et la souveraineté bizarre d'Henri VIII, père d'Élisabeth. L'histoire littéraire ne présente pas d'épisode plus digne de notre étonnement. De ces redoutables difficultés, le poète s'est tiré au plus grand honneur de son cœur, de son art et de son génie. L'action principale de *Henri VIII* est bien moins l'élévation et la chute du cardinal Wolsey, que la répudiation de Catherine d'Aragon au profit d'Anne de Boleyn, qui devait donner le jour à la reine régnante Élisabeth. Shakespeare choisit donc intrépidement, pour mettre en scène le père redoutable de Sa Majesté, l'époque du divorce avec Catherine d'Ara-

gon. Il effleure à peine d'un trait banal le banal personnage de la jolie fille suivante, tandis qu'il verse tout son miel, tout le *lait de la tendresse humaine* sur la tête vénérable de Catherine répudiée. On voit les cohortes de la Jérusalem céleste planer sur le lit de la mourante, et recueillir l'âme de cette sainte martyre du devoir conjugal, de la dignité de mère et de reine. La Légende Dorée n'a point d'apothéose plus vermeille. Dans cette pièce unique, l'art approche du génie, le génie monte à Dieu.

III.

Dans notre France, on a beaucoup écrit sur Shakespeare, et toutefois la moyenne des Français en sont encore à la version ridicule d'un opéra-comique où l'imaginaire Falstaff dialogue à son aise, et plaisamment, avec la grande Élisabeth; où Shakespeare, troubadour bellâtre, ivrogne fanfaron et brutal, a comme des airs d'être aimé par la reine.

Pour nos figurants de théâtre, que ces sortes de choses n'étonnent pas, Shakespeare fut l'amant de la reine.

Il fut trop heureux d'être seulement son reconnaissant protégé, et de n'avoir à parler d'amour qu'aux marchandes de la Cité ou à quelque pre-

mier rôle, ou bien encore à cette jolie aubergiste de Warwickshire, dont la chronique raconte qu'il eut un fils, relativement célèbre par la suite sous le nom de Davenant.

Les historiens de Shakespeare ont inscrit deux autres faits relatifs à sa vie privée : l'un serait la mort de son fils Hamnet, survenue en 1596, l'autre un voyage en Italie, très contesté d'ailleurs, mais que certains portent à 1592, l'année de la grande peste de Londres. On ignore s'il est vrai que Shakespeare soit allé à Vérone et à Venise, mais nous défions tout être intelligent de mettre le pied à Venise et à Vérone sans penser d'abord à Shakespeare, sans évoquer Juliette, sans voir surgir Othello.

Il est à peu près certain que ce fut entre les années 1612 et 1613 que Shakespeare vendit ses actions, ses parts de direction, et se retira à Stratford-sur-Avon. Il y rentrait triomphalement, au titre de génie acclamé par toute l'Angleterre, et au titre plus précieux dans sa propre ville d'honnête homme qui a rétabli, avec son travail, le lustre du nom de famille, obscurci par la misère. Un proverbe chinois s'exprime ainsi : « Quel charme y a-t-il d'avoir de beaux habits, si vous ne pouvez pas aller les porter dans votre village? »

Shakespeare, ayant dégrevé de leurs hypothèques les biens de ses parents, possédait un revenu évalué à huit cents livres sterling. Il avait acheté à la famille Underhill un domaine appelé

New-Place, où la mort le vint prendre le 23 avril 1616, juste au cinquante-deuxième anniversaire de sa naissance[1]. La plupart des historiens, ceux du genre grave et ceux du mode lyrique, M. Guizot et M. Victor Hugo, ont répété, sur la foi de déclarations antérieures, que Shakespeare est mort exactement le même jour que l'auteur de *Don Quichotte*. Shakespeare et Cervantès sont morts tous deux, il est vrai, le 23 avril 1616, et cependant ils ne sont pas morts le même jour. L'Angleterre n'ayant pas adopté encore le calendrier grégorien, le 23 avril des Anglais se trouvait être le 5 ou 6 mai des Espagnols.

On ne sait point quelle maladie emporta si rapidement le grand poète, mais non pas si rapidement toutefois qu'il n'eût mis ordre à ses affaires par le moyen d'un testament deux fois précieux pour nous, car il porte une signature authentique de Shakespeare, et il est l'unique pièce où il nous parle, en son privé nom, de ses volontés personnelles, et sans l'intermédiaire de personnages historiques ou imaginaires. En 1864, à l'occasion du troisième centenaire, le juge de *Probate-Court* autorisa les photographes à répandre par milliers des fac-similés de ce testament.

Le surlendemain de sa mort, Shakespeare fut enterré dans l'église de Strattford. Un monument et un buste, qui a lui-même son histoire, indiquent

1. Molière mourut à cinquante et un ans et un mois.

la place où il repose, et où sa femme l'alla rejoindre huit ans plus tard. Ses deux filles, l'une mariée au docteur Hall, médecin en réputation, l'autre à un certain Thomas Quincey, survécurent à leurs enfants, de sorte que la descendance directe de Shakespeare s'arrête à la seconde génération.

Par son testament, écrit un mois avant sa mort, et qui témoigne d'une parfaite présence d'esprit, Shakespeare lègue à mistress Hall la maison de New-Place. Dans cette même maison, mistress Hall, devenue veuve, donna l'hospitalité à la reine Henriette-Marie, femme de Charles Ier.

On a conclu à tort du médiocre legs fait par Shakespeare à sa femme *(my second best bed)* que leurs relations n'étaient point amicales. Le legs, pour dérisoire qu'il paraisse, témoigne au contraire d'un souvenir bienveillant, puisque Anne Hathaway n'avait que faire d'être mentionnée dans le testament, ayant strictement droit à une indemnité égale au tiers des revenus de son mari. Au surplus, la veuve de Shakespeare passa la fin de sa vie entre sa fille et son gendre, le docteur Hall. Celui-ci, que tout nous démontre avoir été un excellent homme, fit enterrer sa belle-mère à côté du grand William, et lui composa une louangeuse épitaphe.

C'est aussi le docteur Hall qui avait commandé à ses frais le monument et le buste de Shakespeare, que l'on voit dans l'église de Strattford. « Bien que le monument ait coûté cher, déclare ce

gendre modèle, il porte un nom qui l'orne plus que toutes les dépenses. » Nous dirons bientôt l'histoire de ce buste.

Nous ne possédons aucun portrait authentique de Shakespeare, et toutefois, dans les mille fêtes et cérémonies patronnées de ce grand nom, et en tête des innombrables éditions du poète, il y a trois types d'un visage shakespearien qui ont fini par se fondre dans ce que j'appellerai l'*optique populaire*. Ils constituent cette unité d'impressions qui ne saurait être substituée à la véritable ressemblance, mais qui, dans son genre, est aussi une ressemblance. L'un de ces trois portraits, et le plus célèbre, s'appelle le portrait *Chandos*, du nom de la famille ducale à laquelle il appartient. Ce portrait *Chandos* jouit d'un crédit spécial en Angleterre, où il eut notamment le plus grand succès au festival de 1864[1]. Il passe pour avoir été transmis des mains de Burbadge, le compatriote et l'acteur favori de Shakespeare, le créateur de Romeo, en celles de Davenant, le fils supposé du poète. On donne la tradition pour ce qu'elle vaut. Les Anglais, tout bonnement, octroient cette autorité au portrait Chandos, parce qu'il a une généalogie et qu'il appartient aux Buckingham.

Nous avons aussi le portrait qui figure en tête de la première édition de Shakespeare, l'historique

1. Rappelons, en passant, qu'en cette même année 1864, l'Angleterre perdit un de ses plus célèbres romanciers : William M. Thackeray.

et introuvable édition in-folio de 1623. Il fut pris, dit-on, sur nature par Droeshout, et il nous représente Shakespeare dans le rôle de *Old Adam* de *As you like it*. Ben Jonson, dont le témoignage a grand prix, loue chaleureusement ce portrait de Droeshout. Malone, lui, est enthousiaste, au contraire, du portrait Chandos.

Pour nous, nous n'hésitons pas à donner une haute supériorité envers tout autre portrait à celui que l'on a copié sur le buste de Strattford. Ce buste fut commandé et accepté par ce modèle des gendres affectueux et des admirateurs fidèles, qui s'appelle le docteur Hall. Primitivement, ce buste en bois portait, nous dit-on, les couleurs de la vie. Sur la fin du XVIII^e^ siècle, l'intervention maladroite d'un commentateur déjà nommé, Malone, fit substituer à ce coloris une couche de plâtre. Ce changement absurde souleva de tels cris et de si amères allusions au travail de critique opéré par ledit Malone sur l'œuvre du poète, que le buste fut bientôt rendu à son ancien aspect.

L'on a parlé aussi d'un portrait de Shakespeare par Zucchero, le peintre d'Élisabeth et de Marie-Stuart. Or Zucchero, venu en Angleterre en 1574, en est reparti vers 1580. Shakespeare était alors aux prises avec les gardes-chasse de sir Lucy, et n'avait rien pour tenter le pinceau d'un artiste en vogue auprès des reines.

Il existe bien cinq à six autres images de Shakespeare, mais beaucoup moins autorisées encore.

Cependant, parmi les rares vestiges matérlels d'un si grand homme, gardons-nous d'oublier certain mûrier planté de sa main dans le jardin de New-Place, qu'il légua à sa fille mistress Hall. Cette propriété passa ensuite aux mains de la famille Clopton. Quand Horace Walpole visita Strattford, New-Place et le mûrier étaient encore debout. Sir Hugh, mort en 1751, était fier de montrer le mûrier de Shakespeare. Garrick fut hospitalièrement reçu sous son ombrage en 1742. Dix ans plus tard, le domaine passa, de la généreuse famille des Clopton, à un désagréable personnage appelé le Révérend Francis Gastrell, qui fit abattre le mûrier pour se soustraire aux visites trop nombreuses qu'il lui attirait.

IV

Après sa mort, Shakespeare fut un assez long temps laissé dans le plus disgracieux oubli, pour des causes politiques et religieuses plus encore que littéraires. Dans cet intervalle, les grands poètes anglais, de Milton à Pope, ne manquèrent pas à saluer la gloire et le génie de leur sublime devancier. Mais il nous faut arriver jusqu'au docteur Johnson (car je ne m'arrêterai pas aux Warburton, aux Steevens, aux Reed, aux Malone et aux Drake) pour trouver un commentaire

d'importance. J'entends d'importance par le crédit fort peu mérité que la toute-puissante routine y a su attacher. A vrai dire, Shakespeare a rencontré peu d'interprètes et de critiques aussi médiocres que Samuel Johnson, ce dictateur de la langue anglaise au XVIII^e^ siècle.

Lord Macaulay, l'illustre *Essayist*, donne une raison plus ou moins honorable de cette infériorité. Johnson, pressé d'argent, avait annoncé par souscription une édition nouvelle de Shakespeare, avec notes. Il oublia son engagement; on le lui rappela de façon brutale. Johnson, piqué dans son honneur, se mit à l'œuvre, et commit ce piètre ouvrage.

Après Johnson, les Hazzlitt, les Coleridge, les Charles Lamb, remirent à son vrai point la gloire shakespearienne dans des commentaires de la critique la plus élevée et la plus ingénieuse. De nos jours, un rare collectionneur qui s'est fait un nom par une très curieuse histoire du théâtre anglais, M. Payne Collier, publia des découvertes qui, par leur prétention de nous trop apprendre du nouveau sur un sujet consacré, se virent combattues et brutalement démenties. On citerait cent et mille éditeurs et historiens exégétiques, éclos de Londres à Édimbourg dans ces vingt dernières années. Revenons à Johnson; s'il eut des torts publics envers Shakespeare, il professait, dit-on, un grand culte personnel pour le poète. On raconte qu'aux approches de cette mort qui lui causait tant d'an-

goisses et d'horreur, Johnson déclara qu'il redoutait surtout « d'aller dans un inconnu où peut-être il n'y aurait pas Shakespeare ». Johnson racheta encore ses torts d'une autre manière, et dans la personne de son élève David Garrick, le plus grand acteur de la scène anglaise, et sur qui l'on a repandu tant de fables. Ce célèbre acteur est grotesquement surfait, lorsqu'on ose l'appeler l'astre jumeau de Shakespeare (Charles Lamb a écrit là-dessus, après une visite aux tombes de Westminster, un morceau plein d'ironie et d'indignation), mais Garrick a mérité d'être à jamais rappelé comme interprète admirable de Shakespeare et prêtre fervent de sa gloire. Il est le véritable fondateur des anniversaires et jubilés, tels que nous les voyons aujourd'hui. Son enthousiasme ne le ruina pas, au contraire. Il me paraît plus juste de le féliciter de ce rare dénouement que d'en faire le thème d'une satire. Avant de se mettre à l'école littéraire de Johnson, Garrick avait été commis-voyageur. Il y a toujours un peu de Barnum dans ces natures-là, mais elles servent à secouer l'inertie des délicats et à mettre le monde en joie. On a reproché à Garrick de nombreuses libertés prises par lui avec le texte du maître, notamment dans *le Roi Lear* et dans *Roméo*. Nous ne voyons, nous, dans le grand acteur shakespearien que le fondateur des jubilés, celui qui remit en honneur un nom unique, juste orgueil du monde moderne.

Après sa visite au mûrier de New-Place, Garrick avait élevé dans sa propriété de Brompton une sorte de chapelle à Shakespeare où l'on allait en pèlerinage. Il y avait placé une statue du divin Will, par Roubilliac. Cette statue fut présentée depuis au British Museum. Horace Walpole parle d'y aller faire ses dévotions. On conçoit que, dans un pareil milieu, Garrick ait caressé l'idée d'un jubilé shakespearien, à Strattford-sur-Avon. Antérieurement à cette conception de Garrick, Londres possédait un groupe respectable de dévots à Shakespeare, qui célébraient leurs rites dans un temple presque aussi digne que Strattford lui-même, la ville natale du grand poète. Il y avait jadis à Londres, non loin de London-Bridge, à peu près à l'endroit où s'élève aujourd'hui la statue de William IV, une taverne, célèbre sous l'enseigne de *Boar's Head*. Cette taverne remontait aux jours de Richard II. Un spirituel Américain, Washington-Irving, la décrit agréablement dans son *Livre d'esquisses*. Shakespeare y a placé les orgies de Falstaff, du prince Henri, et de leurs bruyants compagnons. Au XVIIIe siècle, le *Boar's Head* hébergeait une sorte de club shakespearien, dont chaque membre représentait un personnage du poète; l'un était le prince Henri, l'autre Falstaff, etc. Wilberforce, M. Pitt, Goldsmith, se réunissaient quelquefois pour passer la soirée dans cette taverne, en l'honneur de Shakespeare; le dernier dîner Shakespearien eut lieu en 1784.

Un portrait assez coté de Shakespeare, dit le portrait Felton, venait de *Boar's Head*. On voit que sans perdre de ses titres à la reconnaissance de l'avenir, Garrick eut des devanciers... peut-être des inspirateurs. Le premier jubilé à Strattford eut lieu en 1769; il dura trois jours. On avait construit sur les bords de l'Avon un bâtiment orné de transparents, où l'on voyait *le Temps* conduisant Shakespeare à l'immortalité. La fête commença par force musique et processions. J'ai sous les yeux un bois très ancien, représentant Hanley-Street, et des groupes shakespeariens défilant devant la modeste maison natale du poète. Puis, il y eut un grand banquet, toujours aux sons de la musique, puis un bal. Les tisserands de Coventry avaient fabriqué des rubans spéciaux que tout le monde devait porter en ce grand jour. Garrick écrivit à cette occasion diverses chansons, puis une ode pour l'inauguration du nouvel hôtel de ville. Le lendemain, il y eut un pèlerinage aux diverses stations qui se recommandent par un souvenir de Shakespeare : Hanley-Street, où Shakespeare est né, New-Place, où il est mort, Shottery, où vécut sa femme Anne Hathaway, Charlecote, résidence de la famille Lucy, et où Washington-Irving, déjà nommé, fit une excursion, racontée dans un de ses meilleurs chapitres. Il y eut aussi des représentations dramatiques, des illuminations, des feux d'artifice, puis une mascarade à minuit où James Boswell, le mamelouck de Samuel Johnson

lut une adresse où il entremêlait les affaires de la Corse avec la cérémonie du jour.

Ceux qui ont lu le journal des premières années de Napoléon Ier, né justement en 1769, se rappelleront aisément quel brandon de discorde était alors l'île de la Corse entre la France et l'Angleterre, et quelles divisions l'agitaient à l'intérieur.

La pluie vint empêcher une magnifique procession en costumes shakespeariens, qui devait être la grande attraction du dernier jour du jubilé. Garrick transporta cette partie du programme sur la scène de Drury-Lane, où elle attira du monde, quatre-vingt-douze soirs consécutifs. au grand profit du directeur.

La répétition de ces fêtes, l'année suivante, n'eut pas grand succès et elles furent interrompues durant près d'un demi-siècle. En 1816 et en 1819, un nommé John Britton tenta de les reconstituer en vue d'ériger dans Londres un monument national à Shakespeare; d'autres tenaient pour Strattford : le projet n'aboutit pas. Mais ce même John Britton fut plus heureux en 1835, lorsqu'il essaya de faire restaurer, par voie de souscription, l'église de Strattford, sépulture du poète. Enfin, en 1824, le club de Shakespeare fut fondé et l'on décida qu'une célébration annuelle aurait lieu chaque 23 avril, à l'instar du jubilé de 1769. Il en fut ainsi, notamment en 1827, 1830, 1836 et 1837. Ces fêtes ne nuisirent pas à la prospérité de Stratt-

ford-sur-Avon, que, jusque-là, les témoignages de Garrick et de Walpole concordent à nous présenter comme un misérable trou. Mais toutes ces commémorations s'éclipsent devant le jubilé du troisième centenaire, devant les fêtes d'avril 1864. Elles furent précédées *d'un signe*, comme eussent dit les anciens, tout à l'honneur de l'Angleterre lettrée. Une statistique a démontré qu'à l'occasion du troisième centenaire, il parut plus d'éditions différentes de Shakespeare qu'il n'en avait été publié depuis deux siècles. Nous citerons entre autres l'excellente édition de Dyce, un excentrique ouvrage de Thomas de Quincey, et le volume d'un *bishop* un peu trop zélé à démontrer quand même que Shakespeare fut grand lecteur de la Bible.

V.

Ces fêtes furent célébrées un peu partout, dans les pays où l'anglais se parle. En Angleterre même, elles le furent surtout à Liverpool, à Londres et à Strattford-sur-Avon. A Liverpool, le maire donna un magnifique bal travesti, à Saint-George's Hall. Quinze cents personnes y parurent en costumes du théâtre de Shakespeare, où tout au moins de l'ère d'Élisabeth. En outre, ce généreux magistrat fit ouvrir à ses frais tous les théâtres de la ville, et l'on donna une soirée dansante avec tableaux

empruntés au répertoire shakespearien. A Londres, le Comité ouvrier planta un chêne au pied de Primrose-Hill, en l'honneur du grand poète anglais. M. Phelps, directeur du théâtre de Sadlers's Well, et interprète shakespearien très-goûté du public de Londres, planta l'arbre au nom des ouvriers d'Angleterre. La reine avait fait gracieusement don pour cet objet d'un jeune chêne de Windsor-Park. On le baptisa avec de l'eau de la rivière d'Avon, et on l'appela le chêne de Shakespeare.

Le même jour, il y eut grande fête à l'Agricultural — Hall d'Islington, avec séance de musique et de récitation dramatique, dont chaque morceau était emprunté à l'œuvre shakespearienne. A dix heures, un immense buste fut découvert aux acclamations enthousiastes de la foule, dont les mille voix s'unissaient au beau choral : *England's minstrel King*. L'intérieur du Hall représentait différentes auberges du temps de Shakespeare, le *Boar's Head* en tête. Le menu des victuailles et boissons rappelait le règne d'Élisabeth, les gens de service portaient les costumes du temps, la musique et les chœurs atteignaient le chiffre de deux mille personnes.

A Saint-Jame's Hall, il y eut grand concert, où M^me^ Tiejens chanta au bénéfice du Comité national shakespearien. Ce comité, qui a son siège dans Pall-Mall, prêta seulement un appui moral à ces diverses manifestations. Il entend appliquer les

3,000 livres sterling, qui composent son encaisse actuel, à l'érection d'un monument dans Green-Park.

La Compagnie du Palais de Cristal abaissa de moitié son prix d'entrée ordinaire et offrit au public la représentation exacte de la maison de Shakespeare, modelée sur l'original. Au club Urbain, à Freemason's Hall, banquet shakespearien, et soupers de comédiens. A Drury-Lane, splendide représentation de *Henri IV*, où le tableau de la bataille de Shrewsbury dépassa tout ce que l'on avait vu jusque-là en fait d'illusion dramatique.

Avant Liverpool et avant Londres, Strattford-sur-Avon est la métropole de l'Angleterre shakespearienne, et c'est là que devaient éclater le plus vivement les pompes et les émotions de cette fête. On devait suivre strictement le programme tracé par Garrick, de 1769, sauf que la durée du jubilé serait portée de trois jours à six. Il y eut grand débit, à cette occasion, d'une médaille de Shakespeare, donnant un profil du poète, d'après le buste de Strattford, et le portrait Chandos, avec un fac-simile de la signature, et les titres de ses trente-six pièces, entourant le profil. Au verso, l'apothéose de Shakespeare assis sur un nuage, et couronné par trois femmes représentant les trois siècles écoulés depuis sa naissance.

Dès l'aurore du samedi, 23 avril 1864, toutes les rues de Strattford, décorées de drapeaux et de bannières, contenaient à grand'peine la foule des

visiteurs et des indigènes, tous ornés de l'insigne shakespearien fabriqué à Coventry. Dans chaque bouffée d'air on respirait littéralement de la musique, qui n'arrêta point durant ces six jours. Une foule immense, arrivée par les trains de la veille ou du matin, se divisa en mille groupes qui allèrent contempler la vieille maison de Hanley-Street, les richesses du musée shakespearien, l'exposition à l'hôtel de ville d'une intéressante collection de peintures relatives à Shakespeare et à son théâtre, le cottage de Shottery et le parc de sir Lucy à Charlecote.

La municipalité de Strattford reçut des télégrammes de Russie et des lettres de France. Mais l'incident le plus significatif de cette glorieuse matinée fut une adresse de l'Institut libre des arts et des sciences de Francfort-sur-le-Mein au maire et au conseil municipal de Strattford-sur-Avon. L'adresse fut présentée par Max Muller, professeur à Oxford.

Ceux qui sont allés à Francfort n'ont point pénétré sans une émotion, qui est tout à l'honneur de la nature humaine, dans une maison d'apparence bourgeoise, où résidait la famille de Gœthe et où naquit, dit-on, cet homme illustre. De bas en haut, la maison est rigoureusement meublée de tous objets ayant appartenu à Gœthe, ou le remettant lui-même sous les yeux du visiteur. L'illusion (est-il juste d'appeler illusion l'effet de tant d'harmonie, et une reproduction si fidèle de l'air contem-

porain?) l'illusion est tellement complète, qu'à chaque porte ouverte par le gardien, vous vous attendez à trouver Gœthe assis devant sa table à écrire, sur quelqu'un de ces modestes fauteuils qui ont servi au conseiller son père. Je m'étonnais qu'une seule main eût pu former une si rare collection; on me répondit que toute l'Allemagne y avait contribué, que cette maison était le cercle de l'Institut libre des sciences et arts et qu'il s'y tenait des cours et des conférences. C'est de cette maison, berceau de Gœthe, que l'Institut libre data son adresse à la municipalité de Strattford-sur-Avon. Après une dissertation sur la valeur comparée des deux littératures anglaise et allemande, l'adresse arrivait à cette conclusion, modeste pour l'Allemagne, que Shakespeare est le plus grand poète et le plus grand peintre du cœur humain, et Gœthe le plus grand des admirateurs de Shakespeare.

La présentation de cette adresse fut la première formalité du jour. Max Muller l'accompagna d'un discours que, malgré sa longueur, il faut reproduire en entier, pour notre plus grande édification à nous autres, Français, qui avons déjà payé si cher le tort de nous croire partout aimés et admirés.

« La ville de Francfort, berceau de Gœthe, envoie son salut à la ville de Strattford-sur-Avon, berceau de Shakespeare. La vieille ville libre de Francfort, qui depuis les jours de Frédéric Barberousse a vu les empereurs d'Allemagne couronnés dans ses murs, aurait eu en tout temps qualité

pour parler au nom de l'Allemagne, mais aujourd'hui, elle envoie son salut, non comme orgueilleuse mère des empereurs allemands, mais comme plus orgueilleuse mère encore du plus grand poète de l'Allemagne ; et c'est de la maison même où Gœthe vécut, et qui est devenue depuis le siège de l'Institut libre allemand des sciences et arts, qu'est parti ce message des admirateurs allemands de Shakespeare, message que l'on nous a chargés de vous présenter, à vous maire et Conseil de Stratford. *Quand il s'agit d'honorer la mémoire de Shakespeare, l'Allemagne ne pouvait être absente, car près de Gœthe et de Schiller, nul poète ne nous est plus cher, n'est si bien nôtre, que votre Shakespeare.*

« Ce n'est point un étranger pour nous, *un simple classique tel qu'Homère, ou Virgile, ou le Dante, ou Corneille, que nous lisons, admirons et oublions.* Il est devenu un des nôtres, il a sa place dans l'histoire de notre littérature, applaudi dans nos théâtres, lu dans nos cottages, étudié, connu, aimé partout où résonne la langue allemande. *Nombre d'étudiants allemands n'ont appris l'anglais qu'afin de pouvoir lire Shakespeare dans l'original. Et toutefois, nous possédons une traduction de Shakespeare dont la fidélité défie tout travail analogue dans quelque autre langue que ce soit.* La dette de l'Allemagne envers Shakespeare est inscrite dans l'histoire de notre littérature. Gœthe était fier de s'appeler l'élève de Shakespeare. Je veux pour le moment signaler une de ces dettes de l'Allemagne envers le barde de Stratt-

ford-sur-Avon. Je ne parle pas du poète seulement et de son art si parfait, justement parce qu'il est sans art; je pense à l'homme avec son cœur vaste et chaleureux, avec sa sympathie pour ce qui est sincère, détaché de soi-même, beau et bon, avec son mépris pour tout ce qui est mesquin, vulgaire et faux. *C'est dans ces pièces que les jeunes gens d'Allemagne se forment leurs premières idées sur l'Angleterre et la nation anglaise, et en l'aimant et l'admirant, nous avons appris à aimer et admirer la nation qui peut justement le revendiquer pour sien.* Et il est juste qu'il en soit ainsi. De même que la hauteur des Alpes se mesure par le mont Blanc, de même la grandeur de l'Angleterre se mesure par la grandeur de Shakespeare. Les grandes nations font les grands poètes, et les grands poètes font les grandes nations. Heureuse la nation qui possède un poète comme Shakespeare ! Heureuse la jeunesse d'Angleterre qui puise dans ses pages les premières notions du monde où elle est appelée à vivre ! *Le silencieux empire de la poésie shakespearienne sur des millions de jeunes cœurs, en Angleterre, en Allemagne et dans le reste du monde, montre le pouvoir presque surhumain du génie humain. Si l'on considère cette petite maison d'une étroite rue d'une des moindres cités de cette petite île, et que l'on songe au génie dominateur et charmeur du monde issu de cette masure... Voilà une leçon qui vaut bien le pèlerinage, fût-il plus long !* Quoique les grands pèlerinages qui jadis faisaient affluer la foule de tous les coins de l'Europe

aux autels de Canterbury aient cessé, espérons, pour l'Angleterre plus encore que pour Shakespeare, que ceci ne sera pas le dernier festival shakespearien dans les annales de Strattford-sur-Avon.

« Dans notre siècle froid et critique, le don d'honorer, d'admirer, et la passion d'aimer ce qui est beau et grand, disparaissent chaque jour. Que l'Angleterre ne rougisse jamais de montrer au monde qu'elle peut aimer, qu'elle peut admirer, qu'elle peut honorer le plus grand de ses poètes. Puisse Shakespeare vivre dans l'amour de chaque génération qui s'élève en Angleterre ! Puisse la jeunesse d'Angleterre continuer longtemps à être élevée, nourrie et jugée par son esprit ! Avec cette nation, cette nation vraiment anglaise, parce que vraiment shakespearienne, la nation allemande sera toujours unie par les plus fortes sympathies, parce que, *en outre de leur communauté de sang, de religion, de batailles et de victoires communes, elles trouvent dans Shakespeare un maître, un bienfaiteur et un ami commun.* »

Ce discours terminé, et accueilli avec le plus vif enthousiasme, le maire de Strattford-sur-Avon, assisté de lord Leigh, du vicaire de Strattford, et autres membres locaux du comité, reçurent leurs principaux hôtes, le Right honorable comte de Carlisle, président, le comte de Schrewsbury, les lords Littleton, Wrothesley et Haughton, l'archevêque de Dublin, l'évêque de Saint-André,

le lord-maire d'York, etc... A trois heures, un grand banquet eut lieu dans le Pavillon, construit de façon à pouvoir servir de salle de festin, de salle de bal, et de salle de spectacle. Environ sept cents personnes des deux sexes prirent place à table, les autres encombraient les galeries et se bornaient au rôle de spectateurs. Sur la scène, une toile de fond, représentant un paysage, donnait au banquet l'aspect d'une fête champêtre. Ces tables étaient ornées de maints emblèmes, copies du buste de Shakespeare, etc., et les murailles de citations conformes à la circonstance. Sur les menus du banquet, la mention de chaque plat était accompagnée d'un vers de Shakespeare, approprié aux mets, et produisant quelquefois un effet très comique.

Puis, le président du banquet, le comte de Carlisle, entouré de ses nobles invités, se leva au milieu d'un religieux silence, et après avoir porté le toast à la reine et au prince de Galles, en appliquant à l'une les éloges que le poète consacra à la reine Elisabeth, et à l'autre les touchantes paroles d'Ophélie sur le prince de Danemark, Sa Seigneurie porta ce qu'il appelle le toast de la soirée, le toast de l'année, le toast de sa vie... « Je suis redevable, dit ce grand seigneur, de l'honneur qui m'est fait, à cette circonstance que j'étais chef-commissaire des bois et forêts à l'époque des négociations entamées concernant l'achat de la maison de Shakespeare dans cette ville. » Au cours de cette belle allocution, lord

Carlisle, passant condamnation sur les plaisanteries de Voltaire, rend justice aux nobles témoignages des plus beaux esprits de la littérature française envers Shakespeare... et une allusion ironique au zèle exagéré de l'Allemagne causa ce que nous appelons une hilarité prolongée.

La partie la plus caractéristique de cette allocution, digne d'un critique et d'un orateur, est celle où lord Carlisle admet les inégalités de Shakespeare et se défend d'admirer au même titre les trente-six pièces du répertoire shakespearien ; il en déclare même quelques-unes tout à fait inférieures. « Mais là où Shakespeare est grand, dit-il, nul ne peut l'approcher. Macbeth, Hamlet, Lear et Othello, voilà un inexpugnable quadrilatère dans lequel nous pouvons défier le monde, sans parler de ses héros romains, de cette chevalerie groupée autour des rois Plantagenets, de l'esprit de Mercutio, de Beatrix et de Falstaff, de la grâce virginale d'Imogène et de Miranda, des féeries d'Ariel et d'Obéron. »

Ce discours fut suivi des toasts aux évêques, à l'armée et à la marine. L'archevêque de Dublin répondit au premier, le général Ainslie et le comte de Shrewsbury au second. Il y eut encore des toasts au drame, aux poètes, à la corporation de Stratford. A neuf heures, feu d'artifice. Le lendemain dimanche, l'archevêque de Dublin et l'évêque de Saint-André firent des sermons où Shakespeare n'est pas sanctifié, mais où Dieu est remercié

d'avoir donné Shakespeare à Angleterre. Puis il y eut une quête à l'effet de restaurer le clocher de l'église de Strattford. Le lundi fut entièrement consacré à la musique ; le mardi, excursion aux sites shakespariens, et, le soir, représentation de la *Douzième Nuit* par la troupe de Haymarket, renforcée de M. Sothern, le comique. Le mercredi, lectures de Shakespeare, et, le soir, représentation de *Romeo et Juliette* et de la *Comédie des Erreurs* par la troupe de Princess-Theatre. Une actrice française, Mlle Stella Collas, jouait le rôle de Juliette. Le jeudi, concert instrumental et représentation de *As you like it*. Le vendredi, grand bal travesti au Pavillon. Pendant toutes ces fêtes, le comité de Strattford ne perdit pas de vue un seul instant son objet principal, qui est de réunir des fonds pour l'érection d'un monument à Shakespaere à l'extrémité de Hanley-Street, où il est né.

VI

Je me suis, dès le début, proposé de terminer cette étude par un aperçu comparé de l'histoire shakespearienne en Allemagne et en France. J'y manquerais d'autant moins volontiers qu'il y a ici pour nous de quoi relever le front, sur le terrain de l'érudition et de la critique. Les Allemands, toujours heureux de nous ravaler, de nous réduire

au personnage équivoque et frivole, affectent de croire que nous en sommes restés sur Shakespeare aux sarcasmes de Voltaire. Ils savent bien le contraire ; les Anglais aussi le savent bien et tiennent en haute estime certains de nos travaux sur Shakespeare. Par contre, ils reprochent aux Allemands d'avoir trop cherché et trop vu de choses auxquelles leur William n'a jamais pensé. Le triomphe de Shakespeare en Allemagne y fut un trait d'animosité et de réaction contre nous. Aujourd'hui Shakespeare y est traité en dieu, mais il n'y a guère plus de cent ans que le précurseur de ce messie, Ephraïm Lessing, l'appelait à la rescousse pour combattre l'influence française.

A partir de Louis XIV, cette influence rayonnait sur toutes choses en Allemagne ; depuis les maisons de plaisance du moindre palatin jusqu'au parler des sommeliers, tout était à la française. Je relève, dans une étude récente sur Lessing, ce passage : « Quelques négociants de Hambourg voulurent fonder un théâtre permanent ils louèrent l'ancienne salle, se formèrent en comité, et réunirent des fonds pour engager des acteurs. Enfin, ils confièrent à Lessing la direction générale. Le théâtre, qui s'ouvrit le 23 avril 1747, ne put se soutenir longtemps. Une troupe française étant arrivée au commencement de l'hiver, les représentations allemandes furent abandonnées; reprises au printemps, elles tombèrent tout à fait au mois d'octobre. Lessing se plaignit amèrement

de la froideur du public : « Quelle singulière idée, s'écria-t-il dans sa feuille théâtrale, de vouloir donner aux Allemands un théâtre national, comme si les Allemands étaient une nation ! »

Je cite textuellement. Celui qui parle ainsi est un Allemand dont tous les Allemands sont fiers, et à qui ils ont élevé une statue. Nous n'oserions pas dire cela, nous, et cependant le carquois d'or de Henri Heine, *Prussien libéré*, a d'autres flèches, encore plus aiguës, contre nos vainqueurs.

« Je ne parle pas, continue Lessing, de leur constitution politique, mais de leur caractère moral. On dirait que notre individualité est de n'en point avoir; nous sommes toujours les imitateurs jurés de l'étranger, les très-humbles admirateurs de la France. » A l'appel de Lessing répondirent successivement les traductions d'Eschenburg, de Wieland, et la meilleure de toutes, celle de Schlegel, qui a défini en quelques pages le génie de Shakespeare. — « Shakespeare eut ses Ducis en Allemagne », a dit un critique trop dédaigneux envers un brave homme qui ne fut pas un méchant poète. Lessing, du moins, n'est pas tout à sa passion antifrançaise; sa dévotion shakespearienne est sincère, bien qu'elle ne s'exprime pas toujours aisément. « Shakespeare, dit-il, c'est la nature projetée sur un plan, comme les images dans la chambre obscure. »

Je l'aime mieux quand il dit :

« Shakespeare nous donne la peinture vivante

des artifices les plus minutieux et les plus secrets par où un sentiment se glisse dans nos cœurs, des stratagèmes par où toute autre passion se subordonne à celle qui devient le seul tyran de nos désirs et de nos aversions. Le théâtre de Shakespeare est le miroir de la nature. »

L'Allemagne, depuis un siècle et demi, après s'être servie de Shakespeare comme d'une arme de guerre contre nous, a vu se dépouiller sur le texte shakespearien le front de milliers de commentateurs. Il est devenu superflu de citer Gœthe et son étude d'*Hamlet* dans *Wilhelm Meister*. Mais comment oublier le ravissant et poétique livre de Henri Heine sur les *héroïnes de Shakespeare*, et qui débute si plaisamment :

« Je connais un bon chrétien de Hambourg qui n'a jamais pu se faire à l'idée que Notre-Seigneur et Sauveur fût Juif de naissance. Le sentiment qu'éprouve cet excellent enfant d'Hammonia en songeant à Jésus-Christ, je l'éprouve, moi, en songeant à William Shakespeare. Cela m'écœure de penser qu'en fin de compte il est pourtant Anglais, et qu'il appartient au peuple le plus maussade que Dieu ait créé dans sa colère. »

Je relève dans les commentaires en quatre volumes de Gervinus, mort récemment, une remarque décisive sur la sincérité de Shakespeare. « Dans ses comédies, dit-il, il déclare la guerre aux fausses apparences sous lesquelles les hommes déguisent leurs actions mauvaises, pour mettre en

relief la vérité et la nature.» Si le culte shakespearien en Allemagne fut à l'origine une œuvre de guerre contre la France, nous aurions mauvaise grâce à le trouver étrange, puisque, soixante ans plus tard, dans notre propre pays, le nom de Shakespeare fut jeté comme un défi, et devint comme un mot d'ordre dans les premières mêlées romantiques.

Des sots (il y en a partout, il y en aura toujours, mais nous avons, nous, inventé le sot qui se fait excuser par je ne sais quel prétendu zèle et quelle fausse ardeur), des sots ont imaginé de ne pouvoir admirer Shakespeare, qu'ils ne connaissent pas, sans insulter Racine, qui, heureusement pour lui, ne les connaîtra jamais.

J'ai dit que c'est la France qui a élevé le plus beau monument littéraire à Shakespeare. Les métaphores et les axiomes shakespeariens sont entrés dans le courant de notre langage comme certains vers-proverbes de La Fontaine. On raconte qu'un Anglais, dans une discussion à propos des grands hommes produits par son pays et par le nôtre, refusa d'inscrire Molière à l'actif de la France, pour cette raison que l'universalité de ce génie en fait le concitoyen de l'humanité, bien plus qu'un produit spécial à Paris et au XVII^e^ siècle français.

Nous ne jugeons pas ainsi, nous autres, et, tout en prodiguant les couronnes à Shakespeare comme à l'un de nos propres aïeux, nous conve-

nons tout à fait qu'il est profondément Anglais, qu'il est l'Anglais par excellence, que nul autre climat que l'Angleterre n'eût pu le produire tel que nous le voyons. Nous admettons volontiers que le génie n'arrive au cosmopolitisme que par cette vigoureuse empreinte de nationalité, et qu'en offrant l'expression exacte et intense de la race et de l'époque.

De même que la sympathique France sut faire son unité avec les types les plus divers : le Provençal, le Normand, le Breton, le Dauphinois, l'Alsacien, le Flamand, de même Shakespeare a réuni chez nous les esprits les moins habitués à se rencontrer. Les Voltaire, les Ducis furent ses premiers propagandistes. Vinrent ensuite Chateaubriand, Stendhal, MM. Guizot, de Barante, Villemain, Victor Hugo, le sombre Berlioz, le joyeux Dumas, l'amer de Vigny, le révérencieux Deschamps, Philarète Chasles, frappé par le choléra dans une gondole sous le ciel de Titien, et M. Pichot, et MM. Taine et Montégut, et MM. John Lemoinne et Mézières.

Entre la mort de Shakespeare, qui eut lieu le 23 avril 1616, et le premier accès de son nom en France, il s'écoula, dit-on, cent douze ans. Cependant, M. Émile Montégut, l'un des meilleurs interprètes français de Shakespeare, attira notre attention sur un fait pour nous inexpliqué. Il est admis que, jusqu'à Voltaire, le nom de Shakespeare et son œuvre étaient ignorés chez nous. Or, l'on

trouve dans l'historien Mézeray une page entière qui est la reproduction exacte d'une autre page de Shakespeare dans son *Roi Jean*. C'est le discours des citoyens d'Angers au monarque anglais, en compétition avec Philippe-Auguste sous les remparts de leur ville.

VII

En 1729, Voltaire revenant de Londres, où il avait passé trois ans, entretint la France, avec ce don qu'il avait d'être vite compris et entendu loin, d'un barbare frotté de génie qu'il appelait Gilles Shakespeare. Plus tard, il devait se repentir de cette recommandation exiguë et fallacieuse, et c'est en pleine Académie qu'il aimait surtout à couvrir d'injures le barbare. La Harpe lui-même, dit spirituellement M. Villemain (qui, pour son époque, nous paraît être un des plus pénétrants et sagaces biographes que Shakespeare ait eus chez nous), La Harpe s'est emporté avec une colère longue et sérieuse contre les défauts et la réputation de Shakespeare, comme si son propre théâtre eût été menacé le moins du monde par cette renommée gigantesque. En 1733, naquit à Versailles le poète Ducis, que ses *imitations*, aujourd'hui démodées, n'empêchent pas d'avoir rendu les premiers et de très réels services à la *cause*. Ces adaptations françaises d'*Hamlet*, de *Roméo*, du *Roi*

Lear, de *Macbeth* et d'*Othello*, furent successivement données en 1769, 72, 83, 91 et 1792. Talma eut de grands succès dans *Othello* et dans *Hamlet*... *Hamlet*, que Lekain avait refusé par ordre de Voltaire, et où il fut suppléé par Molé, qui y réussit brillamment. De 1776 à 1782, Letourneur publia sa traduction de Shakespeare en vingt volumes. Elle resta classique malgré ses défauts, parce qu'elle fut la première et longtemps l'unique. En 1707, la ville de Calais, où séjournèrent Sterne et Hogarth, donna le jour à un certain Pierre de Laplace, qui traduisait volontiers de l'anglais ; il publia un recueil de *Pièces intéressantes* en huit volumes, qui servirent aussi à nous faire connaître Shakespeare.

Mais, selon la juste expression d'un grand critique, cette gloire de Shakespeare, qui menace aujourd'hui la vieille renommée de notre théâtre, parut d'abord un sujet de paradoxe et de scandale. Voilà pour le XVIIIe siècle.

Le XIXe fut plus hardi. C'est d'abord Chateaubriand, qui, dans son *Essai sur la littérature anglaise*, dit que l'Angleterre est toute Shakespeare. Il poursuit dans ces termes : « Shakespeare est un des cinq ou six écrivains qui ont suffi aux besoins et à l'aliment de la pensée... Avec Homère, qui a fécondé l'antiquité, avec le Dante, avec Cervantès... » Chateaubriand termine ainsi : « Shakespeare! que lui importe mon cantique d'admiration! » Cela est assez vif déjà.

Entre 1820 et 1823, parut le *Racine et Shakespeare* de Stendhal, qui fut un manifeste comme la préface de *Cromwell;* puis la traduction complète de Shakespeare par MM. Guizot et Pichot, publiée chez Ladvocat, et précédée d'une importante étude sur Shakespeare et son époque. Ce travail, tenu en haute estime par les Anglais, mêle à la biographie du poète et à l'histoire de son théâtre les considérations les plus élevées sur l'art dramatique. Bien que cette traduction, où chaque pièce est enrichie d'une préface et de notes, fût toute de MM. Guizot et Amédée Pichot, elle passa pour être celle de Letourneur, retouchée par une main moderne et plus sévère. Les nouvelles éditions ne laissent plus subsister aucun doute sur les titres de MM. Guizot et Pichot. Voilà donc, à l'entrée du siècle, Shakespeare présenté à la France par sa plume la plus éclatante, par son esprit le plus grave, et, en même temps, par ses plus hautes personnalités politiques et littéraires.

En 1827, M. Villemain publia, au tome III de ses *Mélanges politiques et littéraires,* une étude sur Shakespeare qui est véritablement l'un des morceaux remarquables de cet arbitre du goût. Nous rencontrerons sur ce terrain des extravagants... on aime à respirer cet air de bon sens. Le haut sens critique n'est en somme (plus le savoir) que le bon sens, le sens commun, appliqué à des œuvres, au lieu de l'être à des résolutions et à des actes... tous deux ont pour objet le vrai, et pour

instruments l'art de distinguer et de choisir. Avec Shakespeare, il ne saurait être question de nos fades théories sur le bourgeois et l'artiste. Shakespeare fut surtout un homme, le plus grand des hommes d'intelligence; ce n'est pas avec de plus ou moins sincères emportements, c'est avec l'intelligence qu'il convient de le juger.

Vers 1822, des Anglais vinrent jouer Shakespeare au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Soit l'effet de haines nationales mal assoupies, soit que les temps ne fussent pas encore tout à fait venus, le parterre français traita ces étrangers avec une odieuse brutalité. On parla d'actrices presque mortes de frayeur. La revanche ne devait pas tarder; je ne dirai pas qu'elle fut excessive, mais elle fut complète.

De 1825 à 1827, une autre troupe anglaise vint donner des représentations de Shakespeare à l'Odéon. L'effet en fut indicible. On était à l'aurore du romantisme. Les artistes s'appelaient miss Kemble, miss Smithson et Mac Ready, celui-là même qui vient de mourir à un âge avancé, et que Dickens honorait de son amitié. On retrouve dans la mémoire et dans *les Mémoires* des contemporains un vibrant écho de ce prodigieux succès.

Au numéro 41 de la rue Blanche, on voyait naguère, chez Dantan jeune, se dresser, à l'entrée du jardin, une belle statue de marbre blanc, la statue de miss Kemble! Il y avait là-dessous je ne

sais quelle histoire de protecteur négligent et de marbre laissé pour compte.

Dans l'*Hamlet*, à l'Odéon, miss Smithson jouait Ophélia. Berlioz devint fou de cette folle. Il l'épousa longtemps après ; elle venait de se ruiner et de se casser la jambe. Ils ne furent pas heureux ensemble.

Voici comment Berlioz parle de cette représentation d'*Hamlet :* « Shakespeare le foudroya, son éclair lui ouvrit le ciel de l'art avec un fracas sublime. Il trouva dans Shakespeare toute vraie grandeur, toute vraie beauté, toute vérité dramatique ; nos auteurs sont des continents, Shakespeare est un monde ! »

Il résulta de ce bel enthousiasme un mariage, je l'ai dit... puis un *Roméo et Juliette,* puis la *Tempête,* fantaisie dramatique avec chœurs donnée à l'Opéra, sous la direction Lubbert. Après le désenchanté Berlioz, voici l'enchanteur Dumas : « Vers ce temps, les acteurs anglais arrivèrent à Paris. Ils annonçaient *Hamlet.* Supposez un aveugle-né auquel on rend la vue ; supposez Adam s'éveillant après sa création. O Shakespeare, merci !... Merci ! ô mon Dieu ! »

J'abrège, ayant eu seulement pour objet de démontrer l'unité d'impressions chez les natures les plus opposées.

Ainsi donc ce Shakespeare, qui a comparé la femme à une onde, est lui-même un océan, et nous rencontrons sur ses rives tous nos beaux

esprits, tous nos beaux talents : Gounod, le musicien de *Roméo;* Ambroise Thomas, le musicien d'*Hamlet;* Eugène Delacroix, le rêveur admirable de la scène des fossoyeurs et d'Ophélie emportée au cours de l'eau.

L'*Othello* d'Alfred de Vigny, joué au Théâtre-Français en 1829, réussit médiocrement devant le public, malgré certaines qualités ; mais il eut l'honneur d'inspirer des articles à Armand Carrel et au feu duc de Broglie. Celui d'Armand Carrel porte tout sur la question de style, et si l'on voulait être cruel envers de Vigny, il suffirait de citer quelques vers de son *Othello*. Carrel était militairement classique. Il n'a l'air de parler de Shakespeare que pour saisir l'occasion de vanter Racine. Carrel était un homme : il savait ce qu'il voulait, et il savait le dire.

Un *Macbeth* de M. Émile Deschamps fut assez heureux à l'Odéon sous la direction Bocage. M. Émile Deschamps a également publié une traduction en vers de *Roméo et Juliette*. On ne peut omettre M. Philarète Chasles et ses études vivantes et colorées, M. Saint-Marc Girardin auteur d'un travail remarquable sur l'amour conjugal dans Shakespeare, M. Amédée Pichot et sa très intéressante galerie des personnages shakespeariens, M. Forgues, M. Mézières et ses trois savants volumes sur les prédécesseurs et les successeurs de Shakespeare, M. Taine, et M. Émile Montégut, l'auteur d'une bonne traduction enrichie de préfaces

et de commentaires, et toute relevée des agréments d'un esprit fin et pénétrant.

Chose étrange, ce sont nos prosateurs qui ont le mieux saisi Shakespeare. De nos deux plus grands poètes, l'un n'a point parlé de Shakespeare, l'autre en a parlé à sa manière. Sauf cette réserve, la gloire de Shakespeare a conquis la France comme un rayon. Nous sommes bien près de dire de lui, avec ses compatriotes : « Ce fut un homme, en somme, dont on ne reverra plus le pareil... non-seulement d'ici à un siècle, mais d'ici à jamais. » Il a chez nous, comme chez eux, le privilége d'être toujours frais et d'arriver toujours à propos. Que de fois n'avons-nous pas entendu dire que Shakespeare est intraduisible en français, qu'il n'est même pas toujours d'un sens clair pour les Anglais eux-mêmes. Cela a été répété de nos jours pour Dickens : *Intraduisible!* Le mot serait exact s'il s'agissait de nous rendre les *euphuïsmes*, les allusions, les actualités à jamais disparues de railleries et de métaphores ou bien certains sens exclusifs produits par le heurt des mots. Mais, à prendre ainsi la chose, ce n'est point seulement d'une littérature à une autre qu'il faudrait prononcer le mot d'*intraduisible :* il serait tout aussi juste appliqué aux dialectes d'une même langue, et aux idiomes des classes différentes et des multiples professions d'un même pays. Dans ses grandes lignes, et sauf quelques vers qui défient l'art le plus subtil, le sens shakespearien passe en français presque intact. Au

surplus, il y a quelque analogie entre la traduction de l'anglais et sa prononciation. J'ai noté que le Français le mieux doué pour l'étude des langues ne saurait parvenir, après vingt ans de résidence, à prononcer l'anglais comme le premier Anglais venu, tout en le parlant mieux que la plupart des bourgeois de Londres. Appliquez cette nuance au moral, et, à la meilleure traduction, ne demandez que ce qu'elle a !

VIII

Nous avons insisté sur l'état de la *question shakespearienne*, chez trois grandes nations de l'Europe. Nous pourrions citer d'autres pays. Actuellement, il y a du Shakespeare dans l'air un peu partout, et il y en aura aussi longtemps que le cœur des hommes sera sensible au sublime et au vrai. Ce poète sans rival est entré désormais dans le patrimoine de la grande famille humaine. C'est peut-être en France que l'on a écrit le plus de belles pages sur Shakespeare, et peut-être aussi les meilleures. Bien que nous soyons entre tous les hommes *de glace aux vérités* et *de feu pour les mensonges*, on peut dire que de durables monuments ont été élevés à Shakespeare par cette nation française, nation incompréhensible, délicieuse et irritante, qui se sauve par le goût et par l'intelligence de sa frivolité, de

sa jactance et de son antipathie contre le savoir. Nous avons retracé sommairement la conquête de la France par Shakespeare. C'est désormais un fait accompli ; Shakespeare est pour nous un ancêtre, tel que Moïse, Eschyle, Homère, tel que notre Molière lui-même.

Devant les hommages rendus au poète par l'Angleterre, l'Allemagne et la France, oublions que ces hommages ont une histoire, qui vient, à une certaine heure du siècle dernier, se confondre avec celle de nos rancunes internationales ; ne voyons plus que l'émulation, noble dans ses résultats, sinon dans son origine, qui a eu pour objet d'honorer le plus dignement le génie. Il n'est pas sans intérêt d'examiner à présent l'attitude de quelques autres peuples des plus considérables, tels que la jeune Amérique et la vieille Moscovie, dans cette question de pensée et d'art. Voici comment s'exprime Tourgueneff, le grand conteur russe, au début de cette admirable nouvelle, *le Roi Lear de la Steppe*, dont nous avons parlé :

« Pendant une soirée d'hiver, nous étions une demi-douzaine d'amis réunis chez un ancien camarade de l'Université. On se mit à causer de Shakespeare, des personnages de ses pièces, de la façon profonde et puissante dont chaque type est saisi dans les entrailles de la nature humaine. Nous admirions surtout leur étonnante vérité. Chacun de nous nommait des Othello, des Hamlet, des Falstaff, voire des Richard III et des Macbeth — ces derniers,

bien entendu, par simple hypothèse — parmi les personnes que le hasard lui avait fait connaître.

« Et moi, messieurs, s'écria notre hôte, j'ai connu un roi Lear.

— Comment cela ?

— Je vais vous le dire... Et il commença son récit. »

De la Russie, passons pour mémoire en Chine, où l'on va publier prochainement — s'il faut en croire notre *Journal officiel* — une traduction de Shakespeare en chinois — travail préparé, dit-on, par le secrétaire de l'ambassade chinoise à Londres.

Nous avons donné, au cours de cette étude, quelques traits du sentiment filial de l'Amérique envers Shakespeare. Nous trouvons dans une correspondance remontant à 1872 ce curieux récit d'une noble cérémonie qui mit en émoi la grande république :

« Les citoyens de New-York viennent d'élever une statue à Shakespeare. La statue du grand poète anglais est placée à l'extrémité sud de la portion du Central-Park dite le Mall, au centre d'un berceau formé par plusieurs beaux arbres disposés en cercle. La cérémonie d'inauguration a été très belle. On avait construit un immense amphithéâtre de 120 pieds de diamètre, au milieu duquel un espace suffisant avait été réservé pour l'orchestre, composé de cent musiciens, et pour quatre-vingt-cinq membres de la société de l'Arion. Deux plates-formes s'élevaient à chaque extrémité pour les orateurs.

L'amphithéâtre était pavoisé aux drapeaux de toutes les nations. Ajoutons enfin que de nombreux siéges avaient été disposés sous les arbres, tout autour du monument, pour ceux des invités qui ne trouveraient pas place sur l'amphithéâtre. La cérémonie a commencé par l'ouverture du *Roi Lear*, de Berlioz. Puis, le juge Daly, au nom du comité exécutif, a présenté la statue aux commissaires du Parc, pendant que le voile qui l'avait recouverte jusque-là était enlevé par M. Ward, le sculpteur, et par M. Wrey Mould, l'architecte du piédestal. Après l'*Invocation de Schiller aux artistes*, de Liszt, exécutée par la société l'Arion, M. Henry Stebbins, président de la commission des parcs publics, a prononcé une allocution. A l'allocution de M. Stebbins a succédé l'exécution par l'orchestre de l'ouverture des *Joyeuses Commères de Windsor*, de Nicolaï, prélude de la pièce de résistance, c'est-à-dire du discours de M. William Cullen Bryant, qui était l'*orateur du jour*, comme on dit ici. M. Bryant a commencé par comparer Shakespeare aux arbres géants que l'on voit sur certains points des Montagnes-Rocheuses, et auprès desquels les autres arbres paraissent tous des nains. Il continue en affirmant que le Créateur avait départi ses dons les plus précieux au grand poète, et qu'il ressort avec évidence de la lecture de ses ouvrages qu'il était non seulement le premier des auteurs dramatiques, mais un grand philosophe, un habile juriste, un législateur éminent, enfin qu'il eût pu être un

médecin aliéniste de premier ordre. Et pour preuve l'orateur cite les créations d'*Hamlet*, d'*Ophelia*, du *Roi Lear*.

« Après avoir démontré que Shakespeare était un génie universel, M. Bryant, qui avait tout à l'heure comparé son héros à un arbre géant, déclare qu'il est parmi les poètes ce que la cataracte du Niagara est aux autres chutes d'eau. »

IX

On ne nous reprochera pas, nous l'espérons, de n'avoir point mutilé cette relation originale, où quelque ironie se mêle au *puffisme* local.

L'Amérique ne devait point s'en tenir à ces ovations enthousiastes à l'adresse de Shakespeare. Ce ne serait point la peine de passer pour la nation la plus aventureuse du globe et d'avoir pour devise *Go-a-head*, si l'on faisait en tout comme les autres ou seulement un peu mieux. Aussi, l'Amérique vient-elle d'ajouter à l'histoire shakespearienne un chapitre de son cru qui sent bien le génie *carré* et tout d'une pièce de ceux qui l'ont inventé. Il faut dire leur fait, cependant, même aux Américains : ce qu'ils n'ont pas inventé, c'est cette classe de gens qui, désespérant de faire retourner le monde — en s'habillant avec plus ou moins d'élégance comme tout le monde — s'affublent de costumes extravagants, ni cette autre catégorie d'êtres qui, par horreur de n'être point remarqués

en suivant l'appel du bon sens, se font, même contre leurs propres sentiments, les avocats intolérants des bourdes les plus ennuyeuses. Donc, certains Américains ont découvert qu'il était devenu difficile d'occuper l'attention en louant Shakespeare... et ils l'ont supprimé... du moins littérairement. Ils ont fait du glorieux Shakespeare le modeste prête-nom d'un de ses contemporains, qui serait, lui, le véritable auteur des trente-sept pièces attribuées à Shakespeare, lequel n'aurait été tout au plus qu'un porte-plume et un copiste. Le contemporain en question serait François Bacon, le Bacon de la *Nouvelle-Atlantide* et du *Novum Organum*, un esprit d'une hauteur admirable dans une âme d'une bassesse sans égale. C'est cela que l'on appelle depuis quelques années la *théorie baconienne*, à propos de Shakespeare. Il a paru dernièrement sur ce sujet, à New-York, un volume signé: George Wilkes, et intitulé : *Shakespeare from an american point of view, including an inquiry as to his religious faith, and his knowledge of law, with the baconian theory, considered.* C'est une miss Delia Bacon — heureuse sans doute de tirer profit de son nom — qui lança ladite théorie vers 1856. Comme toutes les énormes plaisanteries, celle-ci a rallié tous les mécontents *de ce qui est*... dans quelque ordre que ce soit.. et parmi ces mécontents, il n'est point sans exemple que l'on rencontre des noms célèbres. On s'est cru permis d'inscrire lord Palmerston parmi les adhérents de la théorie baconienne. Une polé-

mique intéressante ou fastidieuse — selon les combattants — a été engagée autour de ce gros paradoxe. La lutte, des plus vives, n'est pas entièrement terminée. Des livres, des brochures, des articles sans nombre, ont été publiés de part et d'autre. Les partisans de Shakespeare ont montré la plus ardente vigueur. On a demandé des arguments, que l'on croit sans réplique, à la linguistique et aux vocabulaires locaux. Il ne nous semble pas que l'on ait assez fait valoir les preuves ou mieux, les raisons poétiques, philosophiques et morales.

Cette mystification nous en rappelle une autre, d'une intention toute contraire d'ailleurs, puisqu'au lieu de supprimer Shakespeare elle prétendait l'allonger et le continuer. Vers 1793, il existait à Londres un certain Ireland, marchand de soieries, appartenant à cette classe d'êtres qui font le mieux les affaires des loustics, et la joie des ignorants. C'était un collectionneur enragé d'autographes, et qui poussait jusqu'à l'idolâtrie le respect de Shakespeare. Il se mit un jour en route pour Strattford, avec son fils, adolescent très-éveillé, de seize à dix-sept ans. Ce jeune homme s'imagina remplir un devoir filial en procurant à son père de prétendus manuscrits de Shakespeare — actes judiciaires et pièces de poésie — qu'il déclarait tenir d'un gentleman qui en avait bien d'autres. Encouragé par l'extase et la jubilation paternelles, Ireland fils crut pouvoir risquer un pas plus décisif dans la voie des trouvailles. Il produisit un drame en vers, inédit, de

Shakespeare, intitulé : *Vortigern*. Dès lors, l'ivresse de Ireland père déborda tellement qu'il ne fut plus question dans Londres que de ses découvertes shakespeariennes. Le jeune faussaire avait réussi à merveille ses contrefaçons, avec l'aide de feuilles de papier très-vieux, enlevées aux gardes d'anciens bouquins, d'une encre spéciale qu'il se procurait chez les relieurs, avec l'aide surtout du génie de la fraude, triomphalement porté sur le courant de la bêtise humaine. L'élite du monde amateur et littéraire encombra la maison d'Ireland, Oxford-Street. Une souscription lancée à l'effet de publier ces trésors fut aussitôt couverte. Le bruit courut que le Parlement allait en devenir acquéreur à prix d'or. On vit l'exaltation gagner les têtes les plus froides, et des docteurs tels que Parr et Warton tomber à genoux devant les inestimables manuscrits. Sheridan offrit une prime de 600 livres sterling pour avoir le droit de jouer « *Vortigern* » sur le théâtre de Drury-Lane. C'est alors que certains jetèrent le premier cri d'alarme. Cependant une foule immense répondit à l'appel de Sheridan. Nombre de gens ne trouvèrent pas à se placer ; d'autres, mal casés, exprimèrent dès le début un mécontentement que la pièce elle-même et ses interprètes aggravèrent bientôt. Il s'ensuivit une rixe entre les *croyants* et ceux qui se prétendaient mystifiés par un jongleur. La soirée se termina en débâcle, et la pièce fut retirée. Mauvaise affaire pour Ireland fils, qui avait encore

enportefeuille, outre son « *Vortigern* », un *Henri II*, dont il faisait également honneur à Shakespeare, et qui témoignait, à tout prendre, d'une rare facilité d'*invention* et de travail, dans cette jeune tête de collégien ou de clerc d'avoué. Dès l'insuccès de *Vortigern*, Ireland fils comprit que son rôle était fini, que la déveine ne le lâcherait plus. Il se cacha d'abord, puis il avoua tout. Cet aveu, qui eut l'inconvénient de ruiner le père Ireland dans sa fortune, dans son crédit et dans sa santé, déshonora tout à fait le fils, qui n'avait jamais supposé qu'une plaisanterie l'aurait amené là. L'exaspération des graves personnages qui avaient baisé à genoux les compositions d'un farceur fut excessive comme l'avait été leur crédulité, que tous renièrent ensuite, ainsi que le veut l'usage. Sir Richard Philips a raconté tout au long la chose dans son *Anecdote Library*. Le docteur Parr, qui avait été des plus exaltés, se venge dans son catalogue, en rencontrant sur les rayons de sa bibliothèque l'œuvre de Henry Ireland. Il l'appelle un impudent faussaire. Il rougit fort d'avoir à citer cet infâme tissu de fraudes qui s'intitule : *Mélanges et actes légaux, de la main et avec le sceau de Shakespeare, 1796.* « Ireland a menti, déclare le docteur Parr, en m'attribuant des propos tenus par Joseph Warton, le jour même où je fis une visite à Ireland père, et où j'exprimai quelque tendance à admettre la possibilité que ces manuscrits fussent authentiques. Dans une conversation ultérieure, je déclarai à

Ireland que j'avais entièrement changé d'avis. Mais je ne crus pas devoir discuter par la voie de la presse avec un misérable imposteur. »

Ireland père est mort vers 1802. Il n'y a pas longtemps que son fils est mort aussi, littérairement flétri — trop de chance d'abord, et trop de malheur ensuite — et dans une profonde misère.

X.

Nous avons écrit ce qui précède, plus particulièrement à l'usage de ceux qui, n'ayant ni le goût ni le loisir d'aller aux sources, se font un savoir pire que l'ignorance, avec toutes sortes de légendes ridicules. On composerait une anthologie des choses admirables que le génie, le talent et l'esprit ont dites par tous pays sur Shakespeare. Ces fleurs de la reconnaissance et de l'admiration de deux siècles se sont implantées dans tout l'univers. Elles représentent aujourd'hui la seule histoire de Shakespeare qui nous intéresse, puisque, en dehors des mystificateurs et des faussaires, il paraît établi que nous n'en saurons point sur Shakespeare, malgré nos efforts et nos recherches, plus que ce que savaient les pères de nos pères. Cela va faire bondir, je le crains, la tribu des rongeurs et des fureteurs qui font volontiers table rase de toutes les notions admises, pour un billet apocryphe, un acte

trouvé chez un notaire, une note d'aubergiste. Nos préférences vont du côté des écrivains moins impatients, qui prétendent à ne nous offrir que la vérité, dussent-ils passer pour moins originaux. Au fond, s'il n'est rien de plus malaisé, il n'est rien de plus facile non plus que d'écrire la vie de personnages tels que Shakespeare. Les esprits faux et fades, amoureux pour elles-mêmes des dissertations et des conjectures sans objet solide, n'ayant souci que de couvrir le papier blanc de lignes noires, vous raconteront ou vous inventeront Shakespeare, quand vous voudrez, à tant la ligne ou la feuille. Mais l'entreprise est plus grave pour les âmes sérieuses, ardentes, également ennemies de la banalité et du paradoxe, qui rêvent de tirer pour le lecteur de bonne foi une formule rapide et instructive de cet énorme amas de versions, de récits et de commentaires, accumulés sur l'œuvre, la personne et la vie de Shakespeare.

C'est dommage — et c'est dangereux aussi — qu'il faille lire, ne fût-ce que pour avoir le droit de les classer, ces deux ou trois cents volumes, lesquels n'ajoutent rien au stock des notions acceptées et acceptables..., et d'autre part, ces lectures *forcées* altèrent cette idée première — fille de la sympathie et de l'admiration — et qui en matière de poésie est la meilleure, comme en matière de générosité, le premier mouvement. La vraie, la seule histoire des poètes, c'est leur génie, autrement dit leurs ouvrages. Tout le reste n'est que purs, ou

plus souvent impurs commérages. Parfois l'on peut dire que l'on connaît d'autant moins un grand poète que nous en avons appris davantage sur lui. Nous sommes assuré d'avoir pour nous, malgré cet air de boutade, les peintres et la famille des observateurs. Trop voir et de trop près une figure empêche de la comprendre et de la posséder, et il est bon quelquefois de s'en abstraire. Au collège, ne nous rappelons-nous pas qu'à l'heure des leçons, nous étions parfois obligé de tenir le livre loin de nos yeux, pour retrouver dans notre mémoire son contenu?

Il y a deux façons, non pas de reconstituer, mais d'entreprendre pour soi-même et pour les autres la portraiture des grands poètes disparus. La première consacrée de temps immémorial par les chefs-d'œuvre de l'antiquité classique — et notamment par le *bon* Plutarque si cher au *doux* Shakespeare — procède par la foi et l'amour, ne vise que l'âme et n'emploie que les grandes lignes. Elle accepte volontiers la figure idéale, le type, ce qui seul importe en définitive à la moralité et à la civilisation. Elle ne s'irrite point contre les légendes, elle les tolère... elle conserve sans prétendre les changer, par d'autres — moins véridiques désormais — les traits que nous a légués

Cette ombre sur le mur

qu'on appelle l'homme, fût-ce le plus grand des hommes.

La seconde façon, plus moderne, renverse le *vieux-jeu,* crochète les tiroirs, fait parler les cuisinières et les huissiers, sous prétexte de replacer l'homme dans son cadre; au besoin elle interroge les fols et les muets, comme fit le bon Panurge à la veille de se marier.

L'effet assez ordinaire de ce second procédé, généralement poussé à l'outrance, est de nous rendre des personnages tout différents de ceux dont nous avions l'idée jusqu'alors, sans pour cela nous octroyer une science meilleure... car l'on n'a pas eu pour objet de nous instruire, mais de faire du bruit autour de son petit nom de *trouveur.*

Avec Shakespeare d'ailleurs, cette question de la tradition poétique, aux prises avec l'école *documentaire* — si respectable, vue à son rang... si puérile et quelquefois si périlleuse dans ses excès — se trouve admirablement simplifiée. Il serait difficile d'imaginer un plus grand poète, mais il serait impossible de trouver un homme plus secret et qui ait moins tendu la main à la postérité. Il ne s'est même pas occupé de l'impression d'aucune de ses pièces; cela a permis d'en contester — en tout ou partie — un nombre assez considérable. Celles qui ont été publiées de son vivant le furent sans sa participation, et pour l'unique profit des libraires.

Shakespeare ajoute lui-même — on dirait presque pour son plaisir — à l'incertitude qui règne

sur sa personnalité, et jusque sur la véritable or thographe de son nom. Les deux signatures de sa main — l'unique legs de cette main si fertile en merveilles — sont différentes. Ainsi la signature de l'exemplaire du Montaigne — un des auteurs favoris du poète de *Roméo* — est ainsi tracée : *William Shakspere*, tandis qu'au bas de son testament, qui porte la date de 1616, il signe *Shakspeare*.

L'orthographe qui prévaut aujourd'hui de par les commentateurs et l'usage universel est : Shakespeare.

C'est donc le mystère en personne qui monte ici la garde aux portes de la gloire. Nul n'a mieux réalisé cette devise d'un poète contemporain : *Ami, cache ta vie et répands ton esprit.*

Donc, en ce qui regarde Shakespeare, les plus zélés *trouveurs* ont été et en seront pour leur peine; ce que l'on a cru nous donner d'inédit sur sa personne n'empêche pas ses plus aventureux historiens d'aujourd'hui de vivre littéralement sur les *anas* devenus classiques des premiers mémorialistes. Je parle encore et seulement des écrivains honnêtes, des chercheurs bien intentionnés, et non de ces malfaiteurs de l'intelligence, ou des mauvais plaisants qui, par mot d'ordre de parti ou simplement pour faire sensation, ont inventé des théories et des épisodes également indigestes.

Le morceau correct, froid et impartial de M. Villemain écrit avant la révolution de Juillet, et à la

veille du grand éclat de la vogue shakespearienne, en dit tout autant sur le fond même de Shakespeare que les innombrables essais plus ardents, plus ambitieux, plus colorés, mais aussi plus systématiques dus à plusieurs Français, d'un mérite incontestable d'ailleurs, mais forcés de marcher ici en pays d'hypothèses. Au nom des principes mêmes que nous venons d'exprimer sur la vraie histoire des poètes, il nous est difficile de déplorer cette lacune. D'autre part, nous ne nous dissimulons pas le danger que l'on retrouve ici comme dans toutes les autres affaires humaines, c'est-à-dire la porte ouverte aux romans, aux paradoxes et aux théories destructives de toute tradition, de tout idéal et de tout respect.

Le mal ne serait pas bien grand si un idéal de poète avait le privilège de s'imposer à l'humanité comme un type de vaillance, par la vertu seule du nom, comme Roland par exemple, sans avoir eu besoin d'exister et sans léguer d'œuvres. Aussi nous ne devons pas, de tout notre possible, laisser aucun jour dans l'esprit public pour ces inventions saugrenues que tant de cerveaux mal construits sont toujours prêts à accueillir. Une date, un document, un autographe, peuvent être agréés par l'histoire si cela lui plaît... mais ils ne sont pas l'histoire, et surtout ils n'ont pas qualité pour la changer ni pour la remplacer. Heureusement la foi de l'humanité tout entière a jeté l'ancre, malgré les tentations de la folie, dans de certains

ports ; et, malgré l'ignorance où nous sommes de détails biographiques sur deux admirables génies, nous ne verrons pas déposséder Homère de *l'Iliade* et de *l'Odyssée*, ni ravir des bras paternels de Shakespeare, Imogène, Ophélie, Lady Macbeth, Hamlet, Juliette et Desdemona !

CHARLES DICKENS

1812–1870

I.

L'année 1870, qui a produit de si vastes ruines et tant de publiques douleurs, n'en eut pas moins ses catastrophes isolées, c'est-à-dire indépendantes du grand désastre. Il est aussi plusieurs de ces cas individuels, où ce que l'ancien appelait *des signes* a l'air de vouloir éclater, même au regard le moins superstitieux. Chacun de nous, dans le cercle où se meuvent ses prédilections d'art, de littérature ou de politique, peut citer une mort de ce temps-là qui lui apparaît aujourd'hui comme la préface de tant d'autres morts. La veille de ces effroyables hécatombes, l'année 1870 fut marquée par deux pertes que beaucoup d'entre nous ont ressenties au fond du cœur.

La guerre venait d'être déclarée, et nos poitrines étaient comme tendues vers le moindre souffle venu de la frontière. Au plus fort de ces anxiétés, le câble transatlantique qui, seulement

la veille, annonçait la réception de notre nouveau ministre par le président des États-Unis, nous jeta en cinq mots cette nouvelle: « M. Prévost-Paradol est mort cette nuit. » La première version concluait à la rupture d'un anévrisme; on sut bientôt qu'il s'agissait d'un pistolet déchargé à minuit devant la glace d'une chambre de Washington. Pauvre et brillant Prévost-Paradol! il venait de clore, par une tragédie aussi imprévue que brutale, sa vie douce et prospère, et la production la plus délicate dont se fût depuis longtemps enorgueillie notre littérature politique.

Cinq à six semaines avant ce coup de revolver qui sut retentir à travers l'Océan jusqu'au sein de la France hérissée de bataillons en marche, l'Angleterre marquait de noir le 9 juin 1870. Cette triste journée venait de priver le monde d'une personnalité autrement intéressante et considérable que celle de Prévost-Paradol, mais j'ai voulu saluer cette ombre amie avant d'évoquer l'ombre glorieuse de Charles Dickens.

J'ai connu, j'ai beaucoup aimé ce brave homme et ce grand homme. Charles Dickens est pour moi le plus beau génie qu'ait enfanté l'Angleterre, après Shakespeare. L'imagination qui crée, la sensibilité qui fait vivre, la sympathie qui fait aimer, la bonté, l'esprit de dévouement et de justice, tels sont les rayons d'en haut qui ont lui sur cette carrière exempte même d'une ligne que l'on en voulût retrancher.

Ce fameux problème de la moralité dans l'art, obscurci ou rendu ridicule par tant de faux esprits, a été enfin résolu par un grand cœur.

II.

Charles Dickens est né le 7 février 1812, à Portsmouth, où son père occupait un emploi dans les bureaux de la marine. Ainsi que le père de Shakespeare, celui de Dickens eut à lutter contre des embarras financiers, et, de plus, il connut et fit connaître à sa famille la prison pour dettes. Dickens emprunta, dit-on, à la physionomie paternelle quelques traits de son admirable création de *Micawber,* dans *David Copperfield.*

Ainsi que le père de Shakespeare, celui de Dickens vécut assez longtemps pour jouir de la gloire et de la fortune de son fils. Ainsi que le jeune Shakespeare, le jeune Dickens commença à travailler chez un homme de loi. On le devinerait à l'exactitude saisissante de ses intérieurs d'*offices*. Puis il devint sténographe-reporter d'un grand journal auprès des chambres. Il n'avait guère plus de vingt ans lorsqu'il publia ses premières pages sous le pseudonyme de Boz. Le succès de ces rapides esquisses (*sketches*) fut immense. Ensuite est venu *Pickwick*, qui plaça Dickens parmi les grands créateurs et en fit, à l'âge de vingt-cinq ans, la

première figure littéraire de l'Angleterre contemporaine. Dickens n'a point surpassé ce chef-d'œuvre... il s'est tenu vingt-cinq ans sur cette cime, atteinte d'un seul bond.

L'intervalle qui sépare l'immortel *Pickwick* du roman interrompu d'*Edwin Drood* est semé de livres qui ont fait les délices de l'univers. Tout le monde connaît l'histoire de Charles Dickens, puisque tout le monde connaît ses œuvres. Cette formule n'est pas neuve, mais elle est vraie à deux titres: d'abord parce que chaque date de la vie de Dickens correspond à un livre célèbre: *Nickleby, Christmas Carols, David Copperfield, Dombey et fils, Martin Chuzzlewitt, Barnabé Rudge*, la *Petite Doritt*, etc.; ensuite, parce que la personnalité de certains souvenirs et *portraits* y saute aux yeux.

Charles Dickens a beaucoup voyagé; ses milliers de lettres écrites en route formeraient une série exquise. Dickens y déploie son naturel incomparable, c'est-à-dire son magique talent. Il a fait en Italie un assez long séjour qui nous a valu un volume de *pictures* (tableaux) pleins de vie et de charme. Il a aussi visité, à diverses reprises, la Suisse, l'Allemagne et l'Amérique. Son premier voyage en Amérique avait en partie pour objet de régler amiablement, pour l'avenir, le droit des auteurs anglais, indignement lésés par les contrefaçons de frère Jonathan. Les *Notes Américaines* de 1842 fourmillent de traits satiriques dont l'Amérique se montra quelque temps offensée. La ran-

cune ne dura point; Dickens redevint bientôt le favori et l'idole de ce grand peuple, et, à la dernière excursion de touriste et de *lecturer* que l'illustre Anglais, déjà très malade, fit en Amérique deux ans avant sa mort, les ovations qu'il reçut à chaque pas finirent par ressembler à une grande fête nationale. Dickens fut acclamé par la république entière. Ses bénéfices, presque invraisemblables, y atteignirent la somme de quatre cent mille francs en peu de mois. La mort de Dickens produisit en Amérique la même explosion de douleur qu'en Angleterre.

C'est, dit-on, à bord du bâtiment qui l'emportait pour la première fois aux États-Unis que Dickens révéla à un questionneur l'origine de son pseudonyme de Boz. Il avait eu un frère cadet qui ressemblait si fort au Mosès du *Vicaire de Wakefield* qu'il lui en avait donné le nom. Les autres enfants de la maison, de leur langue mal déliée, faisaient, avec Mosès, Bosès, Bozie ou Boz. Ce ressouvenir des premiers jours avait séduit Dickens comme un bon augure pour ses premiers livres.

Mais, avant tout autre pays qui ne fût pas le sien, Charles Dickens aimait la France. L'addition des semaines qu'il a passées à Paris formerait un total concluant, sans parler des saisons entières à Boulogne-sur-Mer. Il y habita plusieurs étés consécutifs la propriété d'un certain M. Beaucourt, dont il a tracé un portrait délicieux et qui nous paraît avoir été le meilleur des hommes. Dickens

avait une prédilection enthousiaste pour Boulogne. Il a écrit de là à son meilleur ami, M. Forster, un grand nombre de lettres où il narre le plus complaisamment du monde son installation. Il va jusqu'à comparer Boulogne à Naples. Il a écrit aussi de charmantes pages sur plusieurs de nos villes du Midi, en tête de ses *Pictures from Italy*.

Durant les nombreux séjours de Dickens à Paris, tout ce qui chez nous porte un nom célèbre et représente une valeur intellectuelle lui faisait fête. Il s'y lia particulièrement avec Ary Scheffer. Il y noua des amitiés durables avec des comédiens distingués, tels que MM. Régnier et Fechter. Il y a, dans ses lettres de ce temps-là, de justes et piquants aperçus sur les célébrités en tout genre de notre Paris : sur Scribe, sur Auber, sur Alexandre Dumas, George Sand, Émile de Girardin. A la scène, il admirait beaucoup Frédérick-Lemaître. Il exprime en passant un goût très vif pour une comédie: *les Mémoires du Diable,* où la plupart d'entre nous ont applaudi M^lle^ Amédine Luther. On aime à le redire : Charles Dickens aimait cordialement la France. *Pour apprécier à quel point votre article m'a été sensible,* nous écrivait-il un jour, *il vous faudrait savoir combien j'aime la France.* Notre vie sociale était faite pour lui plaire. D'ailleurs, quel que soit l'état civil, cette sensibilité expansive, cette ironie sans venin, cette généreuse bonne humeur vous apparentent à la Seine.

Thackeray, le brutal, nous méprisait, lui... Mais dans ses caricatures un peu vieillottes des *mangeurs de grenouilles*, digne pendant de nos Anglais du théâtre des Variétés, Thackeray ne cherchait-il pas l'occasion d'asséner à ses compatriotes de ces *bleus* visibles même sur les tons violents de ses personnages ?

Abstraction faite de son goût pour nous, Dickens était né armé et comme pétri d'un sens droit, qui l'a toujours préservé d'étourderies telles que celles de son ami Wilkie Collins, parlant des dramaturges *épuisés de la vieille France*. Depuis Sheridan, le théâtre anglais s'est assez reposé pour être indulgent envers la fatigue du voisin. Puisque j'ai prononcé le nom de l'auteur de *la Femme en Blanc*, qui eut tant d'obligations à Dickens, l'occasion est bonne pour signaler ce côté glorieux dans la vie du grand romancier, qu'il fut pour tous les jeunes talents le plus cordial des protecteurs (des milliers de témoignages l'affirmeraient), et pour ses confrères et émules du même âge, le plus fraternel ami. Une réelle affection l'unissait à lord Bulwer Litton et à Thackeray. A propos de ce dernier on a conté une historiette caractéristique. Thackeray avait débuté par être un dessinateur. On retrouverait, je crois, de son travail dans les premières éditions de Dickens, comme on retrouve le nom de Balzac dans quelques travaux d'imprimerie aux alentours de 1830. Or Thackeray, après avoir longtemps illustré les romans des autres, était devenu lui-même

un illustre romancier. Dans certains quartiers on l'opposait même à Dickens ; mais les enfants de Thackeray, étant d'un autre avis, disaient souvent à l'auteur de *Vanity Fair :* « Père, faites-nous des contes comme ceux de Charles Dickens. »

III.

Une autre raison, et qui apparaît à l'état de passion à travers toute la vie de Dickens, sert aussi à nous expliquer son grand amour pour la France.

Dickens raffolait des choses du théâtre, et Paris lui offrait à cet égard la plus large satisfaction. Dickens aimait le théâtre avec passion, jusque dans ses préparatifs matériels et ses détails mécaniques. Faute de mieux, il eût été souffleur avec délices. Ainsi que Balzac, son émule français, il eût peut-être donné ses meilleurs livres pour un succès à la scène ; ses amitiés les plus vivaces, Mac-Ready et Fechter déjà nommé, étaient des gens de théâtre. Il aimait à jouer la comédie de société, et il fit même au profit de diverses bonnes œuvres de fructueuses tournées dramatiques. Dans ses diverses résidences on donna des représentations où figuraient des artistes de trois ans, héritiers de la maison. Gad's Hill possédait un théâtre de famille où le maître remplissait les fonctions d'auteur, d'acteur, de metteur à la scène

et de régisseur parlant au public. Dickens était un diseur admirable. Il gagna des sommes invraisemblables et une popularité personnelle que peut-être jamais humain n'atteignit avant lui à la lecture de ses contes, longtemps après leur publication en volumes que s'arrachaient les cinq parties du monde.

Ce goût naturel et ces aptitudes natives ne purent qu'être éperonnées par l'observation quotidienne d'un fait contre lequel nous protesterons toujours en vain. Aisément l'on admettra que, témoin assidu du regain de succès de ses romans portés à la scène par des mains étrangères, Dickens ait jugé que l'entreprise eût été plus légitimement et à meilleure fin conduite par lui-même.

Cette préoccupation du théâtre chez Dickens ne se trahit pas seulement par des collaborations avouées ou tacites dans plusieurs adaptations à la scène de ses romans. Elle s'affirmera plus nettement par sa recherche d'effets dramatiques, qui notamment, dans *les Belles Espérances* et notre *Ami commun*, relèguent parfois au second plan le merveilleux observateur des *Esquisses*, de *Nickleby*, de *Copperfield* et de cet immortel *Pickwick*, œuvre de génie, où Dickens, à vingt-cinq ans, atteignit en se jouant à la hauteur des grands maîtres de l'invention et du bon rire.

Peut-être aussi le grand Anglais, en rêvant le théâtre, obéissait-il à cette inquiétude de l'homme qui ne croit jamais avoir fini sa tâche, inquiétude

qu'un poète admirable a exprimée ainsi dans la langue même de Dickens:

Avec quelque ardeur que nous travaillions,
Il reste toujours quelque chose de non fait;
Quelque chose d'inachevé
Attend toujours le prochain réveil.

Auprès du lit, dans l'escalier, au seuil de notre porte,
Menaçant ou suppliant,
Ce quelque chose d'inachevé
Attend comme un mendiant;
Il attend, et on ne le congédiera pas.

Pour les poètes, les inventeurs, éclate dans tout succès présent le germe d'une ambition nouvelle.

Le Vaudeville de Paris donna en juin 1868 la première représentation de *l'Abîme*, par Charles Dickens. Destiné primitivement à la Porte-Saint-Martin, le drame exotique allait disparaître dans le naufrage de ce bâtiment hasardeux, lorsqu'il fut recueilli par le théâtre de la Bourse. Contre l'usage, le nom de l'auteur flamboyait en caractères énormes sur l'affiche de la première représentation. Hommage délicat et signifiant que, cette fois, *la soirée* n'était point dans cet attrait tout parisien d'une *première*, mais dans le grand nom de Dickens. Le public, très respectueux et sympathique, réprima son étonnement devant certains procédés vulgaires et quelques bizarreries du dialogue. Il acclama avec enthousiasme les bons endroits, et son attitude fut des plus révérencieuses pour l'au-

teur. On le croyait dans la salle. Tous les regards le cherchaient. Vingt amis nous avaient demandé de les lui présenter. Cependant le maître se promenait au bois de Boulogne, s'arrêtait chez un glacier, et dans la même nuit il repartait pour l'Angleterre.

En somme, cette soirée put compter parmi les meilleurs des nombreux souvenirs excellents que Charles Dickens proclame avoir emportés de France. Notre public parut sentir qu'il n'avait pas seulement à saluer un prodigieux talent; il fêta le grand homme de cœur dévoué, depuis trente ans, à la solution de ces problèmes que les écrivains à succès sont accusés d'esquiver. Dans un entr'acte de cette première représentation de *l'Abîme,* le plus dilettante, le plus coloriste de nos critiques nous dit: « Je n'aime pas beaucoup ce mélodrame, mais cela n'empêche pas Dickens d'être aussi grand que Balzac... et *plus humain.* »

Cela est vrai. La formule du talent de Dickens tient dans un mot: Sympathie... Sympathie intelligente qui a trouvé son expression dans cette ligne d'une de ses lettres: « *Soyons indulgents pour ceux qui n'ont pas fait le mal délibérément et à froid.* » Ainsi, ce beau génie s'incarne dans tout ce qui aime et dans tout ce qui souffre, dans un enfant pauvre, dans un chien, dans une vieille servante, dans les briques de la maison abandonnée:

> Objets inanimés, vous avez donc une âme
> Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer!

Jamais écrivain n'eut cet empire, parce que nul ne fut moins *auteur*, parce que nul ne donna de tels gages de la sincérité des émotions qui animent ses livres, et n'atteignit à la puissance créatrice qui faisait un personnage inoubliable de la plus vulgaire rencontre. Sur ce dernier point il y a même parfois excès de vie et tension de l'intérêt. Il ira jusqu'à prêter à un chapeau, à un nez, à un parapluie des attitudes, des tics, un rôle, une influence.

IV.

Ma grande admiration pour ce grand homme remonte à de purs souvenirs de jeunesse. J'allais partir pour l'Angleterre, et, dans le cours de mes visites d'adieux, je tombai chez un ami malade auquel sa fille lisait *David Copperfield*. A ma prière, la lecture ne fut pas interrompue. On était à ce délicieux chapitre où le maître d'études, qui a été prendre David à sa descente du coche, s'arrête en chemin dans un asile de vieilles femmes où est recueillie samère. La vieille infirme, qu'entourent plusieurs de ses pareilles, après avoir embrassé son fils, lui dit : — « Hé bien, Charlot, tu n'as pas ta flûte ? » — Alors le pauvre diable tire l'instrument de sa poche et en joue quelques airs à ces momies enchantées. Le jeune David, accablé de

fatigue, s'endort aux sons de cette flûte, qui nous faisait tous pleurer, le malade, la lectrice et moi.

Aussitôt je me mis à la lecture de Dickens, et j'appris, en le lisant, sur lui-même, tout ce qu'il m'importait de savoir et ce que tout le monde peut en apprendre comme moi. L'admiration, l'amitié et la sympathie suffisent à ces pénétrations intimes. Plus tard un long séjour dans le pays du maître, plus tard encore sa connaissance personnelle, n'ont rien ajouté d'essentiel ni même d'intéressant à ce que je voulais savoir de Dickens. Je le vis tel que je l'avais deviné... tout le reste était de la vie privée ou du domaine des *on dit* et des commentaires. Bien entendu, je parle d'une époque antérieure à la publication de l'admirable livre de Forster, qui nous fait revivre Dickens.

Dans la maison où nous demeurions en Angleterre, nous avions coutume de nous retirer vers neuf heures et de laisser entre eux les membres de la famille qui nous avait accueilli. De dix heures à minuit nous entendions monter jusqu'à notre chambre un concert de rires que dominaient les notes entrecoupées d'un lecteur essayant lui-même inutilement d'achever sa phrase. Lorsque au lieu de ce bruit joyeux il y avait silence, nous aurions parié à coup sûr en gageant que les cœurs étaient oppressés et les yeux humides. C'est que l'un et l'autre soir on lisait Dickens en famille.

Ce n'est pas durant notre séjour en Angleterre que nous rencontrâmes Dickens. Cette année-là on

le vit peu à Londres et davantage à Paris et à Boulogne. Vers le même temps il se préparait au changement de résidence qui allait bientôt faire du grand romancier un seigneur campagnard littéralement adoré de ses voisins. Il rêvait alors l'acquisition de Gad's Hill. A cette époque aussi Dickens était tout entier à ses séries mensuelles, à son *Magazine*, dont son nom représentait la gloire et la fortune, à ses lectures, à ses admirables romans, qui, dans un pays où l'on pourrait additionner par têtes d'hommes le nombre des romans, lui ont valu le premier rang. Mais, si nous n'avons pas vu Dickens chez lui, sept ans plus tard il nous fut donné d'avoir avec l'illustre Anglais un commerce de lettres remontant à une analyse détaillée que nous publiâmes, vers 1863, dans l'*Illustration*, du roman de *Belles Espérances* (*Great expectations*). L'ouvrage venait de paraître presque concurremment avec les *Misérables*. Les deux personnages principaux de ces deux grands récits étaient presque semblables, et je vois bien que le goût littéraire n'est plus aux parallèles, puisque celui-là n'a tenté personne.

Dickens voulut bien joindre à sa lettre de remerciements un portrait doublement précieux et par sa rareté et par l'intention du donateur. Ce portrait nous permit un jour de reconnaître l'original à Paris. C'était le jour même de cette fameuse première représentation de *l'Abîme*. Nous comprenne qui voudra, en nous croisant avec

l'immortel auteur de *Pickwick*, aussi ému que s'il se fût agi de Shakespeare ou de Walter Scott, nous aimâmes mieux, osons l'avouer, le regarder et le suivre à notre aise, en enfant curieux, que de l'aborder du droit de notre vieille connaissance épistolaire. Nous pouvions serrer cette main féconde, nous préférâmes considérer ce front glorieux. Cette discrétion, d'ailleurs calculée, eut bientôt sa récompense. Nous trouvâmes en rentrant chez nous une lettre apportée par un garçon d'hôtel, et sur un coin de l'enveloppe, suivant l'usage anglais, le nom de l'expéditeur : Charles Dickens. C'était un fauteuil d'orchestre pour le soir, avec un mot gracieux. Le billet était daté de l'hôtel du Helder. Cette fois les convenances étaient sauves. Non-seulement elles autorisaient, mais elles exigeaient une visite, Nous allâmes sur-le-champ porter nos remerciements à l'hôtel du Helder. Nous eûmes la joie d'y trouver seul un des hommes qui par l'esprit nous aient été le plus chers. Il revenait justement de cette fructueuse tournée américaine où il accomplit sa quatrième série de lectures. Je lui trouvai un teint rouge de brique que j'attribuai au hâle de ce long voyage, et qui, très probablement, était l'une des indications du mal qui devait bientôt le terrasser. Il ne nous laissa point le quitter sans une promesse de l'aller voir à Gad's Hill l'hiver suivant. Un dernier mot sur ces fameuses lectures dont on a tant parlé.

En 1863, Dickens délivra trois de ces lectures avec le plus éclatant succès, à l'ambassade anglaise, rue du Faubourg-Saint-Honoré. Bientôt il en fit dans son propre pays, en Angleterre, en Écosse et en Irlande, trois séries de cinquante à soixante, qui le mettaient chaque fois en présence de trois à quatre mille auditeurs affolés de gaieté, d'attendrissement et d'enthousiasme. Le simple et sec bulletin de ces soirées donne une sorte de vertige. Ces lectures, qui duraient ordinairement deux heures, étaient tirées des scènes principales de *Pickwick, Copperfield*, *Dombey, Nickleby*, *Rudge,* ou très souvent aussi des *Contes de Noël.* Il n'est douteux pour personne que Dickens ait abrégé sa vie par ces fatigues et ces émotions multipliées. Les chiffres cités par M. Forster donneront une idée de la vogue énervante de ces séances. L'auteur, loin de perdre à cette vogue de *lecturer*, se voyait offrir (sans parler du regain de succès de ses premiers livres) jusqu'à vingt-cinq mille francs pour un conte de Noël de vingt pages. Nous n'avons pas les éblouissements de Balzac devant ces tas d'or, mais ce sont là des traits qu'il ne faut pas omettre dans un chapitre d'histoire litteraire.

Au retour de ces meurtrières excursions, Dickens rentrait dans son domaine de Gad's Hill, le Gad's Hill dont parle Shakespeare, Gad's Hill, rêve de son enfance, réalisé par les romans de sa maturité. Bien aimé des siens, au faîte du succès, sa maison achevée... il était temps pour la mort.

V.

Que le vieux Christmas mette un crêpe à son bandeau de neige! Charles Dickens est mort. Un frisson de stupeur et de tristesse a parcouru les Trois-Royaumes, et tous les coins de la terre où l'anglais se parle, des promenades ensoleillées de Gibraltar aux bords sacrés où fleurit le lotus, des Halls blasonnés du Kent, aux comptoirs de Broadway à New-York. Le *Times*, qui n'en a point dit autant de lord Palmerston, a dit excellemment en annonçant la mort de Charles Dickens : « Chacun sent qu'un grand maître de l'anglais vient de disparaître, qu'un centre de lumière et de vie n'est plus... Pour nous, Anglais d'aujourd'hui, cette perte est la plus grande. »

Le *Times* a bien compris et bien rendu le sentiment public en traitant Dickens sur le pied d'un Wellington. Pendant plusieurs jours ses colones, une des puissances de ce monde, ont appartenu à la couche mortuaire de Charles Dickens. Citons encore ces lignes pathétiques parues le lundi qui suivit la mort :

« Dans les heures paisibles d'hier, bien des pensées se seront tournées vers le grand auteur qui était encore parmi nous la semaine dernière et qui vient d'entrer dans les royaumes silencieux dont parle le dimanche. »

Il est impossible de mieux dire une chose confusément éprouvée. C'est comme une strophe endormie qui s'éveillerait au fond du cœur. Qui a vu le dimanche à Londres et dans la campagne anglaise me comprendra, et qui sait pour combien d'Anglais le dimanche, consacré à Dieu, fut charmé par Dickens, verra un hommage légitime dans le rapprochement de ce jour et de ce nom. Le grand journal de la cité conclut en réclamant pour Charles Dickens la sépulture à Westminster comme la seule digne d'un tel mort.

L'impression produite en Amérique ne fut pas moins vive. Depuis la mort du président Lincoln, aucune mort n'y avait produit un pareil deuil. Au témoignage de Longfellow, toutes les villes furent frappées de douleur à cette nouvelle. A Londres même, le doyen de Westminster et l'évêque de Manchester prirent Dickens pour le thème d'admirables allocutions, appelant son œuvre un évangile de sympathie et de fraternité, et l'auteur un envoyé du ciel qui, sur des milliers de pages, n'en a pas écrit une dangereuse pour l'innocence d'un enfant, et déclarant que chaque foyer se sentait diminué par la mort de Dickens.

Une autre voix, des plus autorisées aussi, attesta que Charles Dickens était un des hommes les meilleurs et les plus éminents que l'Angleterre eût produits et dans lequel chaque Anglais a perdu un ami et un éducateur.

Coïncidence qui s'impose même au désarroi de

ce coup foudroyant, il s'en était fallu de peu que cinq ans auparavant, jour pour jour, le nom glorieux de Dickens n'augmentât le chiffre lamentable des victimes de l'accident du South-Eastern-Railway. Son wagon resta penché, presque suspendu, au bord du viaduc écroulé sous les premières voitures. Dickens, miraculeusement épargné se signala parmi les plus intrépides à porter secours aux blessés et à tenter des sauvetages. Ce drame affreux l'avait profondément ébranlé, et il a consigné son émotion dans l'épilogue d'un de ses derniers romans. C'est le 8 juin 1870, vers six heures du soir, que Charles Dickens fut frappé d'apoplexie dans sa villa de Gad's Hill. Cette mort ne fut subite que dans sa phase extrême, car, depuis plusieurs années, l'illustre romancier inspirait de graves inquiétudes à ses amis et aux médecins, et le récit du voyage en Amérique de 1868 est proprement le journal d'un martyr. Il avait passé les dernières heures de sa vie à ajouter quelques pages à son roman en cours d'*Edwin Drood,* et il succomba comme il venait de se mettre à table.

Les dernières nouvelles directes que nous eûmes de Dickens nous furent données, dans l'été de 1869, par l'illustre Longfellow, qui venait de passer avec sa famille quelques jours à Gad's Hill. Dans son testament, Dickens avait exprimé le vœu d'être enterré dans la plus grande simplicité, au cimetière de Gad's Hill. La famille ne crut pas devoir refuser l'inhumation à Westminster; mais

la clause qui interdisait toute pompe fut strictement obéie. Un très petit nombre d'amis assistèrent à la funèbre cérémonie. Mais, dans la journée, plus de cent mille personnes vinrent s'incliner devant la fosse et littéralement l'assaillir de fleurs. Cette année même, le nombre des visiteurs a été considérable. Dickens repose dans le fameux *coin des poètes*, entre Sheridan, Macaulay, Thackeray et Garrick.

L'inscription est des plus simples :

CHARLES DICKENS, NÉ LE 7 FÉVRIER 1812,
MORT LE 9 JUIN 1870.

Il fut triste pour les Anglais, le Noël de 1870 ; il le fut plus encore pour les Français. On sait ce que fut le Noël de Paris assiégé et le *Christ fest* du Germain assiégeant.

Voici comment ils célébrèrent en 1870 leur *Weinachten* (car c'est aussi le nom qu'ils donnent au doux Noël), les Allemands campés sur les bords lugubres de cette Seine, naguère la joie du monde. A l'heure même où le bœuf et l'âne soufflaient dans l'étable, où les trois rois déposaient aux pieds du divin nouveau-né l'or, l'encens et la myrrhe, un sifflement horrible et circulaire traversa la bise de décembre : c'était le premier obus pointé de Châtillon sur la Notre-Dame de Clovis et sur le palais vénérable du grand, du juste, du valeureux saint Louis.

VI.

Louis XIV demandait à un courtisan : Savez-vous l'espagnol ? — Non, sire. — Tant pis. L'autre, certain qu'il venait de perdre l'occasion de quelque haut emploi diplomatique, ne prit point de repos jusqu'au jour où il pût dire au Roi : Sire, à présent, je sais l'espagnol. — Tant mieux, vous pourrez lire *Don Quichotte* dans l'original.

De même il vaudrait la peine d'avoir été apprendre l'anglais sur place, rien que pour être capable de lire Shakespeare et Dickens dans l'original.

Nulle traduction ne saurait suppléer, pour ce qui regarde ces deux hommes, à l'intelligence du texte. Toutefois ce n'est pas, ainsi qu'on l'a prétendu pour Shakespeare, à cause de ses vieux mots et de ses idiomes désespérants, et pour Dickens à cause de l'emploi fréquent de l'argot spécial aux diverses catégories de ses personnages. Non, il s'agit d'une saveur *géniale,* d'une fraîcheur qu'on ne peut respirer que sur l'arbre. On serait tenté de croire que c'est la rançon de ces génies si profondément nationaux. Mais ce n'est point là une vérité absolue, car Walter Scott serait la preuve d'un effet contraire. N'a-t-il pas usé et abusé de locutions archaïques et de tous les patois

des highlands et des lowlands? Cependant nous ne perdons rien dans la traduction (du moins dans l'excellente traduction Defauconpret, qui a charmé notre jeunesse à tous) des momeries de ses sorcières et des dictons de ses taverniers.

Quant à Dickens, nous devons reconnaître que son style passe difficilement en français. Un grand nombre d'effets comiques ou tristes sont inextricablement liés à sa façon de dire, à des consonnances d'adjectifs. C'est une langue unique. Incorrecte comme la mer, elle en a le moutonnement. Sous cette prose houleuse, c'est le flot de la poésie qui se soulève. Avec Charles Dickens s'en est allé dormir sous les dalles de Westminster un des meilleurs esprits de la noble terre qui a produit Shakespeare, Walter Scott, lord Byron et Macaulay. Désormais il a sa place pour la durée des siècles dans ce chœur glorieux. Son grand empire était fait de bonté? La bonté en littérature est la première condition de la vie et de la puissance. Bien avant Dickens, la Grèce, l'Angleterre, l'Espagne et la France l'avaient prouvé avec Homère, avec Shakespeare, avec Cervantès, avec Molière.

Charles Dickens, peintre, conteur, moraliste, brille au premier rang. Conteur, il a élevé le genre familier à la hauteur du poème, tant il l'a ennobli d'émotion et illuminé de gaieté, tant il l'a animé d'action entraînante, tant il a su trouver dans le cœur des humbles de sublimes délicatesses. Peintre de mœurs et de caractères, il a pro-

duit des milliers de types qui sont dans toutes les mémoires. Comment en louer dignement la franchise, le nombre et la diversité ? Sans parler de ces personnages épisodiques, où il était passé maître, et qu'il dotait d'un charme vainqueur. Moraliste, il a une façon à lui de parler de justice et de liberté, de sympathie pour le malheur, d'horreur pour l'hypocrisie et la violence, qui doit être la bonne, puisqu'elle va au cœur de tous.

Seul peut-être, il a rendu l'art pur utile à la cause sociale, parce qu'il fut sincère et désintéressé, parce que sa devise n'est pas le peuple, mais l'humanité, parce que sa pitié ne mit pas de cocarde, parce que son amour des faibles et des pauvres ne fut pas le masque d'une jalousie haineuse contre les heureux. Rendons-lui grâces aussi d'être resté fidèle au Dieu de sa jeunesse, d'avoir su constamment plaire en ne flattant jamais, d'être resté debout, jusqu'à la fin, à revendiquer le droit des misères méconnues, à la face des prospérités aveugles et sourdes, d'avoir jeté l'espérance sur les grabats et le conseil aux maisons hautaines entourées de grands parcs où s'épanouit la fleur du *peerage*, enfin de n'avoir jamais vu tarir les sources d'un humour proverbialement riche en traits imprévus et pourtant si naturels. Son génie, fait de lui-même, et que l'on ne saurait relier à aucun maître, à aucune école, à aucune littérature antérieure, rappelle ces cathédrales à l'architecte anonyme, et dont nous disons

qu'elles ont été bâties par la foi et la charité.

Cela est devenu presque un lieu commun que l'on ne doit point parquer la littérature dans les limites du bien écrire, quoique la chose soit assez rare d'ailleurs pour ne pas être traitée légérement.

Un écrivain digne de ce nom ne peut pas être un indifférent, ce serait un monstre... Mais ce n'est pas avec des injures ou des excitations que se prouve la fraternité! Voyez Dickens! Dans quelle âme les plaies sociales ont-elles saigné plus douloureusement? quelle voix a flétri l'iniquité des chances de la vie d'un cri plus sincère, fait verser plus de larmes compatissantes, éveillé plus de remords et de charité? Mais où Dickens est supérieur à lui-même, c'est dans l'attendrissant réveil des jeunes souvenirs, dans la peinture des morts d'enfants, dans les démonstrations de la tendresse filiale, dans l'honnête gaucherie des petits et des humbles. Il excelle à traduire les effarements risibles, profonds et douloureux des petits enfants devant la méchanceté de leurs aînés, la tyrannie des maîtres d'école, la douceur des amis inattendus! Quelle enfance n'a pas dû être la sienne pour projeter un tel reflet sur toute l'œuvre d'une si active carrière!

Avant M. Guizot écrivant son *Histoire de France racontée à mes petits-enfants,* Dickens a publié une histoire d'Angleterre pour l'enfance, et il avait à l'usage de sa jeune famille fait un résumé du Nouveau Testament. Depuis la mort de Dickens,

il a paru en Angleterre un nombre considérable de travaux de toute sorte sur ce grand homme. Je cite, en passant, une biographie due à M. Sala, qui accompagne dans l'*édition Tauchnitz* sa dernière œuvre : *Edwin Drood*. Dickens est mort, on a été amené à le redire souvent, laissant *inachevée* cette œuvre qui s'étalait naguère au feuilleton d'un grand journal de Paris. Il y a des destinées singulières! Le *même journal* avait entrepris, il y a quelques années, la publication de *Notre ami commun*, et il l'avait interrompue, de son plein gré, au sixième numéro. Le véritable monument élevé à Dickens, le seul digne de cette gloire unique, est dû à M. John Forster, l'ami de cœur de l'auteur de *Pickwick*. Le feu duc de Broglie écrivait dans son testament : « Je regarderai toujours l'amitié de M. Guizot comme l'un des plus grands bonheurs de ma vie. » Durant trente années, Dickens n'écrit pas autre chose à Forster ou de Forster, et cela va toujours au cœur, parce que cela en vient.

M. Forster était déjà l'auteur fort estimé d'une histoire d'*Olivier Goldsmith et de son temps;* désormais il est l'auteur illustre de la vie de Charles Dickens. Cet excellent ouvrage, très-commode à lire dans l'édition Tauchnitz, tient dans six volumes de poche. M. Forster y suit son ami pas à pas, rêve par rêve, depuis son indigente et obscure jeunesse jusqu'à la dernière lueur de cette flamme qui s'éteignit à six heures du soir le 6 juin 1870. Il n'est pas une œuvre de Dickens dont le méca-

nisme n'ait été soumis rouage par rouage à M. Forster, pas un voyage de Dickens dont une lettre quotidienne ne permette à M. Forster de suivre les moindres étapes, pas un événement de la vie domestique de Dickens, où M. Forster n'apparaisse comme témoin, arbitre, consolateur, parrain, tuteur, légataire.

Gœthe disait qu'il ne faut rien négliger pour que nos contemporains disent, pendant que nous sommes encore là pour empêcher les mensonges, tout ce qu'ils ont sur le cœur à notre endroit. Gœthe n'avait pas un ami comme Forster pour représenter la vérité après sa mort.

Heureux qui possède un ami, cette chose aussi rare que le génie, et meilleure que la gloire, Dickens eut les trois. Je ne sais pas dans tout le XIXe siècle un aussi délicieux modèle de cette chose divine, l'amitié, que Dickens et Forster! Quel bel épilogue à la vie d'un homme admirable que ces trois mots : il connut l'amitié !

APPENDICE

Nous avons cru pouvoir joindre à cette notice l'analyse de quelques-uns des romans de Dickens, les moins connus chez nous, entre autres la dernière œuvre inachevée du maître. Elle s'appelle : *Le Mystère d'Edwin Drood.* Nous en possédons de la main de Dickens la valeur d'un volume du format Charpentier.

L'action est à peine en train, les personnages sortent à peine de cette ombre flottante où l'auteur aime à les bercer avant de les réveiller pour agir. *Edwin Drood,* qui donne son nom au roman, est un jeune Anglais de dix-sept à dix-neuf ans, qui nous est présenté au début du récit comme un aimable orphelin auquel il ne reste, ou peu s'en faut, de parents qu'un oncle du côté maternel, un certain Jasper, jeune encore puisqu'il n'a pas dépassé trente ans, et attaché au décanat d'une certaine ville qui possède une vieille cathédrale anglaise avec une tour. Ainsi la désigne l'auteur.

Ce Jasper, être maladif, énigmatique, d'ailleurs fort honoré dans cette *certaine* ville qui possède une vieille cathédrale anglaise, etc., ne s'affirme, du moins à ce point du récit, que par sa tendresse

nerveuse, inquiète, féminine et jalouse pour son neveu Edwin Drood. J'ai dit *jalouse,* parce que l'auteur le fait entendre... *jalouse*, nous allons voir comment et pourquoi. Edwin Drood est fiancé à miss Rosa, orpheline comme il est orphelin. Edwin et Rosa sont tous deux, chacun de son côté, les uniques rejetons des deux chefs d'une maison de commerce, dont l'association, prématurément close, a rêvé de se perpétuer par le moyen de ce mariage imposé.

Chaque fois que les hasards d'un congé réunissent Edwin et Rosa (car ces deux fiancés sont encore sous la férule, je crois), le sentiment de la chaîne préparée pour eux, sans qu'on les ait consultés, leur donne également à tous deux sur les nerfs. D'ordinaire ils se quittent fâchés. Autrement, ils s'aiment. Ils appartiennent à l'innombrable et intéressante famille de ceux qui ont du vague et qui, pour savoir qu'ils s'adorent, ont besoin d'être séparés. Je n'approuve pas, je constate. Messire Jasper, qui est quelque chose comme diacre, ou demi-chanoine, ou maître de chapelle dans cette certaine ville qui possède une vieille cathédrale anglaise avec une tour, enseigne la musique à Rosa, dans les intervalles très rares de loisir que lui laissent ses fonctions à la cathédrale et sa sollicitude avunculaire. D'aucuns n'ont pas été sans relever ce fait, que le professeur, pendant ses leçons, darde des yeux flamboyants sur son élève, et que celle-ci paraît sous ce regard non moins

fascinée que le moineau sous l'épervier, et que, après chacune de ses leçons, Rosa, le *joli bouton de Rose* (ainsi l'appelle celui qui l'aime), éprouve et témoigne plus d'émoi en présence d'Edwin. Celui-ci, qui la chérit, la traite avec le laisser aller arbitraire et ombrageux d'un frère, d'un cousin, d'un promis, trop sûr de son fait, et à chaque tentative de dispute il lui donne vraiment trop beau jeu. Si Edwin étale ses façons d'enfant gâté, la faute en est à tous ceux qui l'ont gâté, mais surtout à Jasper, plus tendre qu'une mère, plus anxieux qu'une nourrice, au moindre vouloir de ce prince charmant, de ce *Cherubino d'amore*.

Il arrive alors dans cette ville, qui possède une vieille cathédrale anglaise avec une tour, deux jeunes gens, le frère et la sœur, deux enfants perdus, tombés du ciel de la Bohême, et adoptés par je ne sais quelle association philanthropique du pays. La sœur est placée dans le couvent où se trouve déjà Rosa, avec laquelle elle se lie de la plus tendre amitié. Le frère, Neville *Landless* (*Landless* veut dire *Sans-Terre*), se rencontre à diverses fois avec Edwin Drood, qui lui inspire la plus sincère antipathie, pour deux raisons dont une seule suffirait. L'insolent nonchaloir d'enfant gâté qui est le charme d'Edwin irrite particulièrement l'amer nourrisson de l'hospice. Mais c'est surtout la façon familière dont Edwin parle de Rosa qui a le don d'exaspérer Neville. Neville est devenu amoureux de Rosa, soudainement, jusqu'au délire,

jusqu'au meurtre. A voir le sans-gêne avec lequel Edwin traite celle dont un sourire ne lui paraîtrait pas payé trop cher de tout son sang à lui, Neville sent gronder dans son cœur toutes les tempêtes de ce que l'on pourrait appeler la haine d'amour. L'hostilité sourde de Neville et la froide arrogance du jeune Edwin éclatent au sein d'un banquet de Noël, préparé toutefois dans les vues les plus pacifiques, par ce pauvre Jasper, qui aime tant son neveu, et qui mourrait mille morts pour sauver du chagrin cette tête bien-aimée. La discussion tourne à la colère, à la violence, presque à la bataille... tout au moins aux défis et à l'engagement formel de se retrouver ailleurs. Toutefois les choses s'arrangent. L'étroite liaison de Rosa et de la sœur de Neville ne nuit pas à une sorte de raccommodement auquel, il faut le dire, Neville se prête un peu en homme qui ne croit pas *que c'est arrivé*.

Un soir, les deux amis de fraîche date font une promenade sur les bords d'une certaine rivière qui baigne cette certaine ville, possédant la vieille cathédrale que vous savez. Neville revient seul de cette promenade, et la nuit même il quitte la certaine ville, où l'on ne voit plus rentrer Edwin. Désespoir inexprimable de l'oncle Jasper, larmes sans fin de Rosa, éclipse totale de Neville, soupçons universels accumulés sur l'absent.

Neville, arrêté en chemin et traduit devant les assises du district, est relâché faute de preuves

suffisantes. D'ailleurs, il repousse avec indignation la culpabilité dont on le charge, et désormais il va traîner sous le poids d'une accusation qui résiste à l'acquittement une vie solitaire et lugubre, toute adonnée à l'étude. Mais que Jasper est désolé ! Quelle meurtrissure toujours fraîche dans ce cœur si tendre ! Et que la pauvre Rosa est triste et jolie dans sa robe de deuil ! C'est auprès d'elle seulement que Jasper trouvera le cœur compatissant qu'appelle son cœur déchiré !

Un jour de vacance (l'orpheline passe ces jours-là au pensionnat) Jasper se présente et demande à voir l'ex-fiancée de son ex-neveu. Ici se passe une scène de la plus rare brutalité. Jasper adresse à Rosa une déclaration d'amour si vive, que la terreur le dispute au mépris et à l'indignation dans le sein de la jeune fille. Telle La Esmeralda aux aveux enragés de Claude Frollo. Rosa, en proie au vertige de l'épouvante, ne se croit désormais en sécurité que sous la protection de son tuteur, un certain Grewgious habitant Londres. Elle se rend précipitamment dans la grande ville par la première voiture publique. Ce Grewgious est une des figures les plus achevées de la galerie humouristique et délicieusement risible de Dickens. Il a jadis aimé en chevalier la mère de Rosa; il ouvre à la fille son âme et sa maison, comme un père, comme un grand ami. Provisoirement, et malgré les menaces de Jasper, nous pouvons être tran-

quilles sur le compte de l'enfant, couverte du bras de ce galant homme.

A ce point du récit, l'action va s'engager dans une nouvelle carrière dont nous pouvons seulement entrevoir les premiers jalons. Neville Landless, qui n'a cessé d'attester avec énergie sa parfaite innocence, a le bonheur d'en lire la certitude dans la conscience d'un véritable ami, M. Crisparkle, qui va disant partout que Neville est aussi étranger à ce crime que s'il n'était pas né. Cette conviction semble être partagée par M. Grewgious et par divers autres que les rencontres de ce drame ont réunis et qui semblent s'être donné tous le mot pour ne pas perdre de vue *une certaine piste*. En terminant cette analyse, qui ne se reconnaît pas le droit d'aller plus loin, disons que Jasper laisse quelquefois percer à travers sa douleur les échappées d'une agitation étrange pour nous, mais qui ne paraît point telle à M. Grewgious, lequel, au contraire, a l'air de s'y attendre.

Les personnages épisodiques où excelle l'art incomparable de Charles Dickens ne manquent pas à ce fragment d'œuvre, et s'y enroulent comme autour d'une colonne brisée. Nous n'en signalerons que deux : ce gnome affreux qui a nom *Deputy* et dont l'unique emploi sur cette terre est de jeter des pierres à tous et à tout : aux ivrognes attardés, aux vieillards qui lui demandent leur chemin, aux bestiaux dans les pâturages, et jusqu'aux épitaphes des cimetières. L'autre type, moins sinistre et tout

à fait nouveau, est le clerc de Grewgious, un monsieur très réjouissant qui domine moralement son patron de toute la hauteur d'un très mauvais caractère. Mais là n'est pas tout le secret de cette soumission de Grewgious à son quinteux et taciturne subordonné. Un jour il se décide à avouer franchement la vérité : « C'est que, dit-il, M. Buzzard a fait une tragédie. »

Afin de ne pas couper de trop d'incidentes une analyse qu'il fallait dégager de l'entre-croisement confus de chapitres, propre à Dickens, j'ai rejeté ici une remarque intéressante. Par une dérogation aux coutumes de toute sa vie d'écrivain, Dickens a fait intervenir dans sa dernière œuvre, et sous sa forme la plus violente, la passion amoureuse. Jusqu'alors l'amour illicite, sinon désordonné, ne s'était laissé entrevoir que deux fois dans le cours de tant de récits : une fois dans *Dombey et fils,* une fois dans *Bleack-House*. Sauf ces rares exceptions, le grand auteur a jeté l'ardeur qui était en lui, avec ses tendresses, ses visions, ses orages, sa recherche du bonheur, dans les choses domestiques, la religion des vieilles mères et des petits enfants, et dans ces créations, véritables prodiges

ent et de bonne humeur : *Samuel Weller, Pickwick*, dont on ne retrouve l'équivalent dans aucune langue.

2° — LES BELLES ESPÉRANCES.

Il n'est pas facile d'exprimer en bon français, sans nuire à son laconisme original, le titre de ce roman de Charles Dickens : *Great Expectations*. Cependant, nous avons préféré la fidélité du mot à mot aux hasards de la *traduction élégante*. Le livre est conçu dans la forme autobiographique, qui, entre toutes, nous est chère. Elle est à la fois le champ naturel de l'observation, son meilleur outil et son interprète logique. Cela nous dispense d'insister sur ce point qu'elle est consacrée par de durables chefs-d'œuvre dans toutes les littératures.

Philipp Pirrip, par abréviation Pip, a reçu le jour dans la région marécageuse qui assombrit les rives de la Tamise, à vingt milles environ de la mer. Les plus tendres années de Pip se passent à vagabonder dans le rustique cimetière où dorment, jusqu'au jour du jugement, son père Philipp Pirrip, sa mère Georgina et ses cinq petits frères Alexandre, Barthélemy, Abraham, Tobie et Roger. L'orphelin Pip n'a qu'un souvenir indistinct de tous ses parents défunts, et, dès sa naissance, il a été recueilli chez mistress Gargery, sa sœur, épouse légitime de Joe Gargery, forgeron. La sœur de Pip est une maîtresse femme et en même temps la plus bizarrement tyrannique des protectrices, et reprochant souvent ses bienfaits.

Pip a un compagnon de servitude dans la robuste mais docile personne de son beau-frère Joe, cœur d'or ouvert aux profondes tendresses, main de bronze qui, d'un revers, étourdirait un bœuf, mais caractère humblement soumis aux décisions de mistress Gargery. Joe chérit l'orphelin, sans pouvoir lui épargner un seul des terribles éclats de voix de sa femme, dont il ne parle, même en son absence, que la tête inclinée et pour glorifier sa beauté d'autrefois. Un soir, Pip, âgé de huit ans, se promenant dans les marais qui sont au delà du cimetière, est soudainement accosté par le plus sinistre drôle qui se puisse imaginer. Cet étranger saisit l'enfant par le collet, l'enlève de terre, l'étrangle à moitié et lui fait jurer qu'il apportera le lendemain, à une heure dite et à ce même endroit, de quoi manger et une lime. En cas de parjure ou de simple inexactitude, l'inconnu promet à Pip la visite d'un *certain* jeune homme auprès duquel, lui qui parle, est un séraphin aux blanches ailes; et cependant il n'est pas mal féroce comme cela. Il ne faut pas perdre de vue, ajoute l'interlocuteur de Pip, que ce jeune homme ne se dérangera que pour manger le cœur et le foie de Pip, et il n'y a pas à dire : « Je me soucie du jeune homme comme de l'an quarante », ce jeune homme entre où il veut, les murs des chambres s'entr'ouvrent sur son passage, les verrous sont ses complices, et il se réjouit bien des couvertures de laine amoncelées sur les têtes. Pip,

à demi-mort, s'engage par serment et regagne son logis. Cela se passe la veille de Noël, à la tombée du soir. L'enfant ne perd pas une seconde, et, au moment où il a déjà réussi à glisser dans sa poche une lime et un morceau de pain, le canon tonne au loin. Joe annonce à son beau-frère, stupéfait, que c'est là le signal, et qu'un forçat vient de rompre son ban. Il y a, paraît-il, des galères dans le voisinage. La nuit s'écoule, et Pip sort clandestinement les poches bourrées de provisions ravies au garde-manger de mistress Gargery, telles que de l'eau-de-vie, un supplément de pain et un pâté de hure, destiné au festin de Christmas. Pip n'est pas exempt de remords ; mais, avant tout, il est pénétré de respect pour la parole donnée, et d'effroi au seul penser du *certain* jeune homme. Comme il approche de la *Batterie* (ainsi s'appelle le lieu du rendez-vous), il croit reconnaître son homme de la veille, demi-couché sur un talus et l'attendant. C'est le même costume, la même attitude, mais celui-ci dort. Au léger bruit des pas de l'enfant, le dormeur ouvre les yeux, bondit et disparaît. Nous le retrouverons. Ce n'est pas celui d'hier, qui d'ailleurs se montre presque aussitôt et ne fait qu'une bouchée des provisions de Pip, vis-à-vis duquel il s'humanise jusqu'à rétracter l'existence du *certain* jeune homme. Désormais assuré que l'enfant est incapable de le trahir, il lui parle même avec intérêt et faveur ; mais un seul mot de Pip, relatif à la rencontre qu'il vient de faire et au

signalement de l'individu, semble émouvoir violemment notre ex-affamé, qui s'informe aussitôt de la route prise par cet homme, vêtu comme lui, et s'efforce, avec la lime, de rompre le fer qui lui entrave une jambe. Pip regagne la forge, s'attendant à y être reçu par le constable en personne. C'est aujourd'hui Christmas, on s'en souvient ; les Gargery vont traiter à table M. Wopsle, le clerc de la paroisse, l'oncle Sumblechook et deux ou trois autres amis. Le dîner se passe en affronts de toutes sortes pour Pip, et il voudrait bien être humilié ainsi jusqu'à la fin de ses jours, pourvu qu'il ne fût pas question du pâté de hure. Inutiles souhaits ! Rien ne peut sauver Pip, quand la plus inattendue des délivrances s'offre sous la forme d'un piquet de fantassins ornés de mousquets chargés. Tous ces braves, sergent en tête, envahissent la forge. Le sergent, dépositaire d'une paire de menottes, vient prier Joe d'en réparer les avaries et ne dédaigne pas d'apprendre à la compagnie que lui et sa troupe donnent la chasse à deux forçats en rupture de ban. Le pâté de hure est profondément oublié, et tous les invités mâles du banquet Gargery se mettent en tête de suivre les soldats dans leurs recherches. Pip aussi est de la fête. Arrivés près de la Batterie, tous ont l'oreille frappée par une étrange rumeur venue du côté des marais. Puis retentissent des cris : « Accourez ! Au meurtre ! Par ici, je tiens les forçats ! » La troupe arrive sur-le-champ et s'empare des deux

hommes qu'elle cherche, et dont l'un serre l'autre à la gorge jusqu'à le faire devenir violet, en criant dans le délire d'une inexplicable joie; « C'est moi qui vous le livre! » Dans celui qui vient de parler, Pip reconnaît l'homme qu'il a nourri, et, dans l'autre, l'objet de sa première rencontre de la matinée. Nous avons ici affaire à la plus aveugle haine et à la plus terrible soif de vengeance, puisque c'est au prix de sa propre liberté que le forçat a livré son camarade. Puis tout le monde se remet en marche. Dans une courte halte, le même forçat reconnaît Pip, et, éclairé d'une lueur subite, il demande au sergent à faire des aveux, afin qu'aucun soupçon n'inquiète les innocents, Il déclare que, ce matin même, mourant de faim, il a volé divers comestibles au village voisin, et notamment un pâté de hure chez le forgeron Gargery. Le bon Joe pardonne de grand cœur au misérable, et, à une heure de là, le bagne a retrouvé sa proie.

Un peu plus tard, nous retrouvons Pip à l'école, chez la grande tante de M. Vopsle; c'est là qu'il se rencontre pour la première fois avec la jeune et modeste Biddy, qui traverse cette histoire comme un reflet d'étoile le branchage des forêts. Un jour vient où, à l'indicible admiration de Joe, Pip sait écrire; puis un autre jour, qui doit avoir une influence déterminante sur le reste de sa vie, Pip est introduit, par l'entremise de l'oncle Pumblechook, chez la plus singulière personne du monde entier. C'est une vieille fille, très riche, du nom

de miss Havisham, et qui vit presque solitaire et perpétuellement renfermée dans son immense maison, n'admettant de société que celle d'une petite fille, appelée Estella. Pumblechook lui-même n'a pas échangé deux mots dans sa vie avec miss Havisham, à peine l'a-t-il jamais vue. Dès son entrée dans cette maison, Pip y est témoin de choses étranges : entre autres, de la mystérieuse miss Havisham avec ses cheveux gris et son front ridé, et rigoureusement vêtue en mariée, sauf que la robe blanche a jauni. Elle ne porte qu'un de ses souliers de satin et tient l'autre à la main. En outre, toutes les pendules de la maison marquent neuf heures moins dix minutes. Miss Havisham traite Pip avec une douceur distraite et le regarde sans déplaisir. Le rôle de Pip se borne à jouer aux cartes avec Estella, belle comme un ange, superbe comme une infante et très dédaigneuse envers l'enfant de la forge. Estella n'appartient par aucun lien de parenté à miss Havisham, qui la chérit d'une tendresse sauvage et ne se lasse pas d'exalter avec affectation devant Pip la grâce extraordinaire de la petite fille. Le soir venu, Pip est congédié après avoir dîné, servi par Estella. Mais, à partir de ce jour, Pip est prié, une ou deux fois par semaine, chez miss Havisham, où il se rencontre avec les collatéraux de la riche demoiselle et un sombre personnage, une sorte d'avoué-croquemitaine, du nom de Jaggers, homme d'affaires de la vieille fille. Celle-ci, dont l'affection

pour Pip semble grandir, ne s'oppose pas à le voir lié comme apprenti à la forge de Joe, et, malgré les ambitieux calculs de sa sœur et de Pumblechook, il n'a reçu de miss Havisham qu'une vingtaine de guinées en tout. Puis Estella, dont Pip est amoureux fou (et miss Havisham en est beaucoup la cause volontaire), Estella part pour la France. Les seules paroles qu'elle ait daigné adresser à son adorateur ont été pour lui reprocher durement la rudesse de sa peau et l'énormité de ses souliers. Pip aspire à devenir un *gentleman*. Mais comment faire? Il s'épanche dans le sein de Biddy, qui fait maintenant partie de la forge, depuis que mistress Gargery est réduite à un état de double imbécillité par suite d'un ténébreux attentat dont le criminel auteur est un odieux cauchemar du nom d'Orlick, garçon de forge, sous les ordres de Joe. Un soir que Pip est allé rejoindre son beau-frère au cabaret des *Trois joyeux Bateliers*, il y trouve, haranguant l'assistance, un singulier personnage qui, au départ, le gratifie d'une guinée soigneusement enveloppée dans deux vieux chiffons de papier, dont chacun représente une banknote d'une guinée. Dans l'auteur de cette munificence, Pip n'a pas été long à reconnaître *son* forçat; mais il n'en souffle pas mot; il a bien d'autres soucis en tête; et cette fièvre de devenir un *gentleman* pour l'amour de cette petite princesse d'Estella le tient plus que jamais. Estella est à Paris. Par l'entremise de miss Havisham, Pip a

fréquemment de ses nouvelles et il apprend qu'elle se réveille tous les matins plus jolie que la veille. Dans une autre visite au cabaret déjà nommé, Pip et Joe y sont accostés par ce rébarbatif avoué Jaggers, avec lequel le petit beau-frère du forgeron s'est déjà croisé dans l'escalier de miss Havisham. Jaggers leur annonce que Pip a de très belles espérances (*great expectations*), et qu'il lui faut songer à quitter Joe et la forge, pour Londres où l'on apprend à devenir *gentleman*. Les adieux de Pip à Joe, à sa sœur, qu'il ne reverra plus, et à Biddy sont très attendris du côté de l'honnête forgeron et de sa jeune compagne, mais tempérés chez Pip par les ambitieuses rêveries de son jeune cerveau. Il s'élance dans la voiture qui va lui faire franchir en cinq heures l'espace qui sépare son hameau natal de la grande métropole britannique; ici finit la première partie de l'odyssée de Pip, qui en comprend trois au total; mais l'analyse des deux dernières nous demandera peu de lignes. La discrète protection qui s'étend sur Pip, par la main du sombre Jaggers, s'attache spécialement à mettre Pip à même de faire riche figure dans le monde. Le taciturne Jaggers a pour premier clerc, en son étude de Little-Britain, près Smithfield, le nommé Vemmick, avec lequel Pip est destiné à former un commerce d'hospitalité; on donne pour précepteur à Pip un cousin de miss Havisham, M. Matthew Pocket, habitant d'Hammersmith, et dont le fils aîné, Herbert, devient l'ami de cœur

de l'enfant de la forge. Nos deux adolescents vivent ensemble à Londres, dans le voisinage du Temple. Comment, aidés par de si apparentes ramifications, Pocket, Jaggers, etc., Pip ne devine-t-il pas tout de suite que la protection dont il est entouré ne saurait émaner que de miss Havisham? Il est temps d'esquisser l'histoire de cette dernière. Miss Havisham, fille unique d'un très riche brasseur des environs de Londres, entre mille soupirants dédaignés, a fixé son cœur sur un aventurier à l'œil noir qu'elle idolâtre, et auquel elle laisse prendre sur son esprit et sur sa dot un empire absolu. Ce fascinateur est un misérable de la plus noire espèce et déjà marié. Le jour où il doit conduire miss Havisham à l'autel, à neuf heures moins dix minutes, la pauvre fille reçoit une lettre qui la fait trembler et se mourir de douleur et de honte. Fermez les portes, renvoyez chez eux les invités, décommandez le prêtre... il n'y a plus de mariage ici, il n'y a plus d'époux. C'est depuis lors, c'est depuis vingt ans qu'elle vit dans les images, dans la seule pensée de ce déplorable jour, au milieu d'horloges arrêtées à l'heure néfaste. Sans les cheveux blanchis de la victime, sans cet air de désastre, sans cette odeur de poussière, nous serions en plein conte de *la Belle au bois dormant*. Cependant miss Havisham n'est pas encore tout à fait morte à deux projets : l'un est de tromper la cupidité de ses cousins, les Pocket, parmi lesquels Matthew est le

seul à donner l'exemple d'un noble désintéressement; l'autre, de se venger sur le sexe masculin de l'infamie d'un de ses pires membres. C'est dans ce but qu'elle reçoit, un jour, avec bonheur, des mains de Jaggers une petite fille, âgée d'un an au plus, dont elle prend un soin vraiment maternel. Cette Artémise sans Mausole a enfin trouvé l'instrument de sa vengeance, et le premier atteint sera ce même Pip, adorateur innocent des grâces royales d'Estella, la hautaine vierge, au berceau douteux, aux parents ignorés. Dans l'intervalle, Pip et son Pylade, Herbert, plongent, sans s'y noyer (tant est vigoureuse leur probité native), dans les *expensive* passe-temps de Londres, jusqu'au jour où, grâce à la délicate et silencieuse intervention des finances de Pip, Herbert, qui rêve le commerce, réussit à entrer dans une *firm* de Londres, où on lui promet une grande part des bénéfices. Puis Estella revient de France; c'est maintenant une petite merveille de bon goût et d'insensibilité qui désole le cœur de Pip et de maints autres, plus riches et plus beaux que Pip, pour consentir à devenir l'épouse d'un lâche et maladroit vaurien, du nom de Drummle, qui la vole, la bat et la délaisse. Miss Havisham se désespère: elle avoue à Pip son forfait, et meurt en léguant à Estella la totalité de son bien, sauf une donation à Matthew Pocket. Mais d'où vient cette Estella? Pip le demande à tous les échos; enfin la lumière éclate à ses yeux dans des circonstances

surprenantes. Un jour qu'il dîne chez Jaggers, il s'arrête et regarde fixement la servante de ce dernier, parce que Vemmick la lui a recommandée comme type remarquable de tigresse humiliée devant son dompteur. On ne saurait ne pas être frappé de la ressemblance de cette femme avec l'image que Pip porte dans son cœur. Cette servante, sinistre comme lady Macbeth, avec ses joues pâles, ses yeux à l'éclat sombre et son corps fébrile, est la mère d'Estella. Le père d'Estella (l'auriez-vous deviné?) est ce forçat dont Pip a soulagé la faim. Le protecteur inconnu de Pip est ce même forçat.

Un soir que le jeune homme est à lire au coin du feu, en l'absence d'Herbert, on frappe à sa porte, et il ouvre à un inconnu vêtu du sordide costume des passagers mendiants. Son teint nous dit qu'il arrive des lointains climats, et son épuisement, qu'il a subi toutes les fatigues et toutes les privations de la route. Pip le reconnaît et s'étonne. Son étonnement devient dégoût; son dégoût se change en stupeur quand il voit le misérable s'asseoir sans façon auprès de lui, avec le bien-être de l'homme heureux de pouvoir abriter sa tête sous le toit élevé par ses mains, quand il l'entend dire: « Pip, mon cher Pip, ai-je fait de vous le *gentleman* que je voulais? » Le forçat a nom Magwitch; il est exilé à perpétuité, sous peine de mort, s'il ose reparaître en Angleterre. Que lui importe? Sous l'habit des vagabonds, et au péril imminent

de sa vie, le voici accouru de Botany-Bay pour embrasser son cher Pip et prodiguer à ses caprices de *gentleman* l'or gagné là-bas. Du moins Pip a-t-il mené la vie à grandes guides depuis qu'il est à Londres? Magwitch a formellement exigé qu'on ne refusât rien à son cher Pip. Ainsi parle l'horrible et touchant galérien ; et Pip retire sa main de la sienne, et tous les frissons de l'agonie morale agitent le jeune homme expirant de honte. Le caractère de cette scène est un sublime *sui generis ;* on s'apitoie sur l'abnégation du pauvre forçat, sans oser blâmer Pip ni l'accuser d'ingratitude. Dans ce conflit intérieur, une idée lumineuse vient éclairer l'âme troublée de Pip : l'important est de soustraire Magwitch aux périls sans nombre qui l'attendent à Londres, où il ne saurait demeurer sans rencontrer la mort au premier pas qu'il ferait dans la rue. A certains indices qui se révèlent à Pip dans cette soirée, il ne faut point douter que Pip est escorté et suivi, en tous lieux du monde, par une haine personnelle et vigilante. L'agent de cette haine est ce même camarade de fers que Magwitch déteste jusqu'à la mort, et que nous avons déjà rencontré au début de ce récit. Le forçat livré par Magwitch s'appelle Compeyson. C'est l'auteur de la désolation de miss Havisham et aussi de la dépravation de Magwitch, qu'il a compromis jadis dans mille exploits criminels, d'où il se tirait toujours fort habilement, en perdant Magwitch, lequel s'est vengé de la manière

qu'on sait. Mais Compeyson reprend l'offensive en révélant à la justice la fugue de son ancien complice, sa présence à Londres, et en faisant aborder par une croisière légale la barque sur laquelle Pip, Herbert et ses amis veulent emmener Magwitch en Hollande. Compeyson est sur le pont de la croisière, et sa haine triomphe, quand Magwitch bondit vers lui, l'entraîne au fond de l'eau, à la surface de laquelle il reparaît seul, pour être saisi, emprisonné, jugé sommairement et condamné à mort. Alors Pip se révèle ému et reconnaissant, il n'abandonne point l'infortuné, à qui pas n'est besoin de solliciter un recours en grâce, car, tué par de si rudes épreuves, il rend l'âme dans les bras de son *cher Pip*, dont la voix affectueuse murmure cet adieu à son oreille consolée : « *Cher Magwitch*, vous aviez jadis une fille par vous chérie, ensuite perdue. Cette enfant a trouvé des amitiés qui lui ont adouci la route; elle vit grande dame, adorablement belle, et je l'aime. » Magwitch mort, ses richesses passèrent à la couronne. Pip, après deux mois d'alarmante maladie, dont, plus encore que la science des médecins, le guérit la sollicitude de Joe, va chercher fortune en Orient, à côté d'Herbert marié. Il y gagne un peu d'argent, et lorsque, après onze ans, homme aujourd'hui, il reprend la route de la bonne vieille forge, il y retrouve Joe vieillissant et la brave Biddy, père et mère d'heureux enfants. Le soir même de son arrivée, Pip, errant mélancolique dans les cours

désertes de ce qui fut la maison de miss Havisham, y revoit Estella, toujours belle, triste et fière... Et sur cette rencontre, pleine d'évocations et prélude entrevu d'une réparation, le récit s'achève.

Jetons un dernier regard sur les nombreux personnages de cette action compliquée. Le principal, Pip, n'a pour lui que sa candeur et sa bonne foi, et il ne se recommande par aucun héroïsme. Ingrat envers le bon et naïf Joe, son premier bienfaiteur, démesurément accessible à la fausse honte, il ne se trouve capable d'amitié qu'une fois envers Herbert, et son amour pour Estella, dont il nous parle tant, ne va pas jusqu'à tenter de la conquérir à travers les hasards de l'inconnu et les écueils de la persévérance. Il n'a jamais désiré vivement que d'être un *gentleman;* il est capable d'en devenir un. Joe nous est particulièrement cher pour sa loyale bonté. Cet Hercule moutonnier se révèle, à de certains moments, avec l'auréole des sentiments qui témoignent que l'homme est la création choisie de Dieu. Sa criarde et despotique moitié et l'imposant Jaggers, sans intéresser le cœur, arrêtent l'attention. Avec une figure tout à fait secondaire, celle de Vemmick, le clerc du terrible avoué, avec la peinture de sa maisonnette, de sa sollicitude pour son vieux père et ses paisibles amours couronnés par un mariage de raison, Dickens a tracé un des plus radieux *intérieurs* tombés de sa plume d'or. Alors, c'est un véritable charme de couleur et de dessin, c'est

l'harmonie parfaite. Là fut le berceau de sa gloire, et là aussi en est la cime. Un des plus saisissants personnages de Dickens, c'est le forçat Magwitch. Ici l'auteur a montré le plus grand zèle à éviter un autre rôle que celui de conteur. Avec un art extraordinaire, il fait mourir Magwitch pardonné et digne de pardon, non pas en vertu de raisonnements et d'hypothèses, mais par la seule force de la conscience et de la bonté. La nécessité, le mauvais exemple ont fait de Magwitch un scélérat, la loi le châtie justement comme tel; mais ne hérissons pas de pierres la pente divine des belles à mes vers la miséricorde. Est-il tout à fait un mauvais homme, celui qui peut être à un tel point reconnaissant de l'ancien bienfait, sensible à l'affection et à l'injure, et animé de haines si vigoureuses contre l'auteur de sa chute?

3° — NOTRE AMI COMMUN.

Tel est le titre, que je n'ai pas bien compris, du roman de Dickens dont, vers 1866, un journal commença dans son feuilleton une traduction interrompue brusquement au sixième numéro. J'ai lu dans le *Times* une longue étude dont l'auteur anonyme professe une grande admiration pour le dernier livre du plus éminent littérateur anglais

contemporain, tout en reconnaissant qu'égale, sinon supérieure à ses devancières, l'œuvre actuelle n'a pas eu le même succès. On en fait remonter la cause au mode de publication. Or, ce mode n'a pas changé. Charles Dickens n'a fait que rester fidèle à sa constante habitude de publier ses romans par séries mensuelles; il y a donc quelque chose encore; — ce quelque chose, la critique l'avoue, c'est l'excessive lenteur d'une exposition tortueuse, qui a impatienté le public. Heureusement Tauchnitz a publié les quatre volumes de *Notre Ami commun,* et nous avons de quoi former notre opinion.

Le début est sinistre. On y voit une sorte d'écumeur de la Tamise, le nommé Hexam, *travaillant* avec son bateau; il vient de trouver le cadavre d'un homme assassiné. L'ancien associé d'Hexam, le nommé Riderhood, ténébreux coquin, accuse Hexam de l'assassinat. Le cadavre — selon toute apparence, autant dire en toute certitude — est celui d'un certain John Harmond, qui revenait des plus lointains pays pour jouir de la fortune énorme de son père, le vieil Harmond. Ce dernier a légué tous ses biens, à défaut de John son fils, à ses deux vieux serviteurs, M. et Mme Boffin, lesquels, du rang de domestiques à peine gagés de cet Harpagon, passent ainsi sans transition aux jouissances d'un double million. Veuillez bien croire que ce n'est pas Charles Dickens qui vous débite sèchement tout cela en dix lignes. C'est tout au

plus si, arrivés au tiers de l'ouvrage, nous possédons ces divers éléments de l'action. Du bateau suspect d'Hexam, chargé d'un cadavre, sous le ciel lugubre, sur les eaux sombres, la baguette de l'enchanteur nous transporte sous les *lambris dorés* des Veneering. Ce tableau, plus gai que le précédent, est traité avec des préférences de pinceau qui nous rendent le vrai Dickens dans son genre favori, celui où il n'a pas de rival, à savoir : la peinture des ridicules et des misères d'une certaine classe de *satisfaits*... en Angleterre.

Le signe particulier de ces Veneering, homme et femme, bourgeois riches d'hier, c'est que chez eux et autour d'eux tout est neuf, tout reluit. La cuisine est neuve, aussi la batterie de cuisine, les remises et les voitures sont neuves, les domestiques sont neufs, neufs sont les habits et les amis, la rue et la maison sont neuves, le quartier est neuf. Ces gens passent leur vie à donner, sous les prétextes les plus saugrenus, des dîners splendides à des convives neufs comme le reste. Ceux-ci viennent boire et manger chez les Veneering, comme des abonnés à une pension, en professant une généreuse indifférence pour les maîtres de la maison, et ne causent qu'entre eux. Dans cette galerie d'imbéciles et de parasites brillent la vieille coquette Tippins, Podsnap, crétin majestueux, perpendiculairement idiot, et le petit Twemlow, l'ami à rallonges, celui qui passe de si inquiètes heures à se demander s'il est ou n'est

pas le plus vieil ami des Veneering. Un intérieur plus séduisant que celui des Veneering est celui de la maison occupée jadis par le vieil Harmond, le père de l'homme assassiné, et dévolue par testament avec le reste de ses biens à M. et Mme Boffin, deux types de serviteurs introuvables. En effet, au sein de cette richesse improvisée, ils pleurent de tout leur cœur l'héritier légitime disparu, font afficher une récompense royale pour qui découvrira l'assassin, et, en attendant, ils cherchent par le pays un enfant pauvre qui représente à leurs yeux John Harmond, et que leur intention serait de faire élever et d'établir richement.

Ici, l'histoire va prendre un corps. Le vieil Harmond, dans son testament, imposait pour femme à son fils une jeune fille du nom de Bella Wilfer, fille de Reginald Wilfer, simple commis. Cette fantasque et délicieuse Bella, veuve en même temps que fiancée, est le rayon de soleil, le sourire printanier de cette œuvre, et assurément une des créations qui font le plus d'honneur à l'art original, moqueur et attendri de Charles Dickens. Bella appartient à une famille nombreuse et besoigneuse, mais riche en physionomies agaçantes. Les Wilfer en sont réduits, par le malheur des temps, à prendre un locataire chez eux. Retenez le nom de ce locataire, M. John Rokesmith. Il est appelé à jouer un grand rôle dans le récit, assez enchevêtré d'ailleurs pour qu'il ne soit pas inutile de prendre des points de repère.

Dans leur sollicitude pour la mémoire de John Harmond, l'assassiné, M. et Mme Boffin recueillent chez eux sa fiancée-veuve : Bella Wilfer la toute charmante, qui n'a qu'un défaut, celui de tenir immodérément à la richesse. Les Boffin traitent Bella comme leur fille et ne se cachent pas du dessein bien arrêté de la doter en princesse, quand se présentera l'épouseur de son choix. Dans l'intervalle, l'honnête et un peu excentrique M. Boffin a senti naître en lui le goût des passe-temps littéraires. Un jour, il a recueilli, au coin d'une borne, un homme à jambe de bois, de son état commissionnaire et marchand de *penny-songs*, et répondant au nom de Silas Wegg. M. Boffin l'attache à sa personne, en fait son lecteur ordinaire, et finalement l'installe gardien de la sombre demeure du vieil Harmond défunt, quand lui, Boffin, et sa femme, en compagnie de Bella, vont transporter leurs lares dans un hôtel des quartiers élégants, *plus conforme* à leur nouvelle fortune. La principale distraction de Boffin est d'aller le soir fumer sa pipe auprès de Silas Wegg, qui lui lit l'*Histoire romaine*.

Silas Wegg est un plat drôle, qui traverse l'action en compagnie d'un certain M. Venus, naturaliste, et amant malheureux de la fille de Riderhood. Riderhood, on s'en souvient, s'est porté l'accusateur d'Hexam qu'il certifie être le meurtrier de John Harmond.

Les gens de la police font cerner la maison

d'Hexam et l'attendent lui-même au retour de ses quotidiennes expéditions, mais il ne revient pas... il ne reviendra jamais. A un mille de sa demeure, on retrouve la barque d'Hexam, vide, et au fond de l'eau Hexam trépassé. L'inspecteur de police est assisté, dans cette constatation, par l'avoué Mortimer Lightwood et l'ami de ce dernier, Eugène Wrayburn. Ce misérable Hexam laisse deux enfants, une fille, Lizzie, dont la vue produit une vive impression sur le frivole mais sympathique Eugène Wrayburn, et un jeune garçon présentement à l'école chez Bradley Headstone, une des figures sinistres de cette mélodramatique histoire.

Après la mort de son père, qui lui laisse pour tout héritage le nom flétri d'un assassin, nous retrouvons Lizzie Hexam attachée à un magasin d'objets de seconde main à l'usage des matelots. Là, nous faisons connaissance avec un personnage épisodique, dans la peinture duquel se retrouve tout entier, avec son entente incomparable du touchant et du bizarre fondus ensemble, l'ancien, le vrai Dickens. Ce personnage est la fille de la maison, Jenny Wren, naine bossue, boiteuse, exerçant la profession de couturière de poupées. Cette pauvre enfant s'éprend de la plus vive amitié pour Lizzie, qui n'a d'autre distraction dans ce réduit morose que de peigner les admirables cheveux de la petite estropiée. Parfois elle reçoit la visite d'Eugène Wrayburn; ces jours-là, elle sourit à l'avenir; d'autres fois, c'est Bradley Head-

stone, le maître d'école de son frère, qui la vient voir et la supplie de devenir sa femme, le blasphème à la bouche et presque le poignard à la main. Ces jours-là, Lizzie se désespère et redoute pour l'insouciant Eugène la rage de ce rival farouche.

Un coup de sifflet du machiniste, et le tableau change.

M. Boffin, rentrant un soir chez lui, à sa grande surprise, est accosté dans la rue par un jeune homme inconnu, qui le prie à brûle-pourpoint de le prendre chez lui en qualité de secrétaire. Ce jeune présomptueux est maître John Rokesmith, le locataire des Wilfer, l'amoureux fou de Bella Wilfer, présentement fille adoptive des Boffin et fiancée-veuve de John Harmond, l'assassiné. L'étrange requête de Rokesmith est accueillie après deux jours de réflexion par Boffin, qui, sans qu'il s'en doutât, avait justement besoin d'un secrétaire. Une fois dans la place, Rokesmith saisit plusieurs occasions de parler d'amour à Bella, qui le reçoit au plus mal et lui expose en toute naïveté qu'elle n'entend faire qu'un mariage d'argent, à seule fin de n'en être pas un jour, comme ses parents, réduite à prendre des locataires. Bella se calomnie un peu, beaucoup, passionnément. Par-dessus l'argent, elle adore son doux petit bonhomme de père, Reginald Wilfer, entièrement effacé au logis par sa majestueuse moitié, mais maître souverain dans le cœur de sa fille. Un moment, tout semble

menacer Rokesmith. Silas Wegg et divers autres voient de mauvais œil l'installation chez Boffin de cet intrigant secrétaire, que Bella maltraite et dédaigne à ravir. Mais Rokesmith jouit de la plus amicale et solide faveur auprès de l'excellente Mme Boffin. Parfois leurs regards se croisent et le rayon d'une larme maternelle brille dans les yeux de la charitable vieille femme.

Cependant Lizzie Hexam continue à gémir sous la honte d'un nom entaché de l'accusation de meurtre. Riderhood a persisté dans son accusation, quoiqu'il ait dû renoncer (la mort d'Hexam arrêtant toute poursuite) à l'énorme récompense promise par Boffin. Qui fut un beau matin pénétré d'une immense joie? Ce fut Lizzie, en recevant des mains du facteur un simple papier portant la rétractation absolue et formelle de Riderhood. Cela n'est point gracieuseté spontanée du misérable. La veille au soir, il a vu entrer dans son taudis un homme jeune et robuste, habillé en passager, à la vue duquel Riderhood s'est senti glacé d'épouvante.

Cet homme lui a dit : « Riderhood, assassin et voleur, tu vas écrire à Lizzie Hexam que tu en as menti, comme un abominable gibier de potence, en accusant son père. »

Et Riderhood a obéi... et l'homme habillé en passager s'est retiré. — Suivons-le, il rentre dans Londres, et, arrivé auprès du cimetière, il se livre à un monologue éloquent, où l'on voit poindre la

vérité sur son énergique personne; puis il ôte sa défroque de matelot et nous présente... John Rokesmith, le locataire de Wilfer, le secrétaire de Boffin, l'amoureux méprisé de Bella. Désormais Lizzie Hexam serait heureuse, sans ses craintes au sujet d'Eugène Wrayburn et sans les persécutions redoublées de Bradley Headstone, qui s'attache en nocturne espion à chaque pas d'Eugène. Ce jeune gentleman est, du reste, fort respectueux envers Lizzie et ne lui a témoigné encore son intérêt que sous la forme très morale de leçons scolaires qu'il lui fait donner par un vieillard. La rage de Bradley Headstone est enflammée jusqu'au délire par cette découverte, car il a, lui, maître d'école, offert à Lizzie de l'instruire... et elle a refusé. Lizzie a la douleur de voir son frère se liguer avec Bradley, pour l'amener à un mariage abhorré. L'art des contrastes, où excelle Charles Dickens, ne saurait être poussé plus loin que dans cette opposition entre le brave, l'élégant, le railleur Eugène Wrayburn, esquissé du pinceau le plus délicat, et le louche et désespéré Bradley, âme indomptée et bouillante, sous l'habit sordide d'un gauche pédagogue. Ses déclarations à Lizzie sont des rugissements entrecoupés de pâmoisons épileptiques. Jamais Dickens n'avait montré cette sombre énergie... Lizzie Hexam, affolée de peur, quitte Londres en fugitive et trouve un emploi dans une manufacture de papier à quelques lieues de la métropole.

La vie tant amère pour Lizzie n'est pas tout miel et tout rose pour Bella Wilfer, l'autre héroïne de ce drame en partie double... et, de fait, elle mérite bien d'avoir son tour, cette jolie cupide qui, dans sa manie de richesses, reçoit avec tant de mépris l'amour de Rokesmith... soit; Rokesmith n'a que ce qu'il mérite, mais cela regarde Bella, et ce n'est pas une raison pour que M. Boffin traite son secrétaire avec cette injurieuse brutalité qui fait tant souffrir Mme Boffin et, à la longue, Bella. Ici se place l'épisode d'une double conversion.

Ce brave Boffin, qu'on eût cru d'or pur, est devenu plomb vil. Ses millions le rendent méfiant et avare. Il en oublie John Harmond. Sa femme se désole à le voir pâlir sur la vie des avares historiques, où il cherche des inspirations. L'intérieur, jadis gai et riant, s'obscurcit d'une brume affreuse. La victime préférée de Boffin est le secrétaire Rokesmith, qui, chaque jour abreuvé d'ignominies devant Mme Boffin et devant Bella, reçoit enfin son congé en même temps qu'à bout d'outrages il le demande. L'autre conversion est celle de Bella, transformée à l'aspect du traitement indigne de John Rokesmith; elle s'emporte contre Boffin, proclame qu'elle aime le secrétaire, quitte la maison jadis hospitalière, abandonne richesses, bien-être, élégance. Elle réintègre le domicile Wilfer, laissant Mme Boffin à sa douleur et Boffin à son vice; puis, elle couronne le tout

en épousant John, qui, pour faire marcher le petit ménage, a pris un emploi, du moins il le dit, chez un marchand de la Cité.

Le châtiment de Boffin ne se fait pas attendre. Son lecteur ordinaire, Silas Wegg, découvre, dans un coin de la maison confiée à sa garde, un testament ignoré du vieil Harmond, qui déclare léguer, dans le cas où son fils ne reviendrait pas, la totalité de ses biens à la Couronne. Silas Wegg n'est pas homme à laisser une pareille veine inexploitée, et désormais la vie de Boffin, sous les menaces et les insultes et les conditions abusives de ce drôle, devient un intolérable supplice. Mais que Bella, qui rêvait de millions, est une heureuse femme dans son petit cottage de Greenwich avec cent cinquante livres de revenu et son cher John!

Jusqu'à présent il n'est personne qui soit tenté de ne pas prendre au sérieux cette longue histoire fondée sur un meurtre mystérieux et remplie des incidents les plus noirs, tels que l'horrible guet-apens où Wrayburn est laissé aux trois quarts mort par le sauvage Bradley, et les remords et le châtiment de ce dernier. Eh bien, à l'exception de ce sombre épisode et de quelques autres moins sanglants, mais encore sinistres, les neuf cents pages que nous venons de traverser ne sont qu'une feinte, un décor, une apparence... destinés à éprouver, à convertir la jolie Bella Wilfer. Maintenant que la voilà éprouvée et convertie,

que son désintéressement va aujourd'hui jusqu'à redouter cette richesse tant souhaitée jadis, la vérité se découvre et l'intrigue se dénoue.

John Rokesmith ne s'appelle pas John Rokesmith. Cela est déjà louche, ou du moins paraît tel à M. l'inspecteur de police, qui, sur certains documents, vient un jour prier à son domicile le soi-disant Rokesmith de s'expliquer sur sa participation présumée au meurtre de John Harmond. Rokesmith a le bonheur de se tirer de ce mauvais pas, en prouvant que John Harmond n'a pas été assassiné, attendu qu'il est lui-même, en personne : John Harmond. Nous apprenons alors qu'il a recouru à ce déguisement, parce qu'il était jaloux de ne devoir qu'à l'amour libre et désintéressé la femme que lui imposait le testament paternel. Boffin et sa femme étaient du complot. Le contre-testament découvert par Silas Wegg était un leurre, qui tourne à la confusion du lecteur d'*Histoire romaine*. Boffin n'a jamais cessé d'être d'or pur, et le plomb vil était un masque, destiné à dégoûter Bella de la cupidité... Ainsi les Lacédémoniens montraient un esclave ivre à leurs enfants... Vous savez le reste.

Après deux mois d'agonie, Wrayburn ressuscite, épouse Lizzie, dont l'amour l'a sauvé... et l'auteur écrit : Fin.

Tel est le résumé fidèle de cette œuvre longue et singulière, parfois confuse, souvent lumineuse. Cette lecture, faite d'un trait, ressemble à une pro-

menade en forêt. Parmi cette végétation trop touffue qui est le propre du génie de Dickens, il y a de nombreuses éclaircies, par où l'on aperçoit distinctement, selon qu'il fait jour ou nuit, le soleil ou les étoiles.

Dans cette analyse, j'ai forcément négligé une foule d'accessoires. Il y en a pourtant d'exquis et de tragiques : la mort de Johnny et de la vieille Higden ; l'histoire si comique du ménage Lammle, marié sous les auspices des Veneering ; la punition grotesque de ce petit chenâpan de Fledgeby, qui vit de l'usure, sous le nom d'un vénérable israélite, modèle d'honnêteté, qui gémit de l'emploi où le réduit ce jeune chrétien; l'intérieur de la couturière de poupées; l'amitié fraternelle de Mortimer et d'Eugène; la noyade de Riderhood, et enfin la mort de ce scélérat en compagnie de Bradley; sans parler enfin des belles et utiles digressions sociales qui tiennent comme toujours une grande place dans un livre signé Charles Dickens.

Nous admirons dans ce dernier livre, en dépit d'une double action, qui divise l'intérêt, et de quelques ficelles mélodramatiques, cette verve infatigable au service des petits, des pauvres, des infirmes, des opprimés; cette poésie originale tirée des plus humbles détails, cette sensibilité puissante qui éclate dans le murmure incohérent d'un enfant qui va mourir. Toutes les cordes du cœur ont rendu leur son le plus pur, sous le doigt de cet enchanteur, maître du rire et des larmes.

HENRY WADSWORTH

LONGFELLOW

LA POÉSIE EN AMÉRIQUE.

I.

La France — nous pourrions aussi bien dire l'Europe — s'arrachant aux menaces et aux complications renaissantes qui sont le fond de tous nos entretiens depuis quelques années, tourne à présent volontiers ses regards au delà des mers, du côté de l'Amérique[1]. Il ne s'agit plus cette fois de Lee, de Jefferson Davis, de Grant, de Lincoln, de Sherman, et des péripéties émouvantes de la guerre de sécession. Il ne s'agit plus de ces télégrammes dont le souvenir ajoute une amertume aux douleurs de la méchante affaire du Mexique.

1. Cette étude a été publiée pour la première fois en 1876.

Il ne s'agit pas encore du branle-bas d'une élection présidentielle.

Il s'agit de la grande manifestation industrielle, artistique et commerciale qui rassemble présentement à Philadelphie les meilleurs produits du travail de tous les peuples, et aussi des représentants nombreux de toutes les nations du monde.

Ce n'est point ici le lieu d'étudier la partie morale, économique, sociale, internationale, en un mot *civilisatrice* de ces exhibitions, ni de comparer les succès inégaux de celles de Londres, de celles de Paris (dont la dernière fut traversée de signes avant-coureurs si effrayants), ni de celle plus récente de Vienne[1].

Le nom de l'Amérique suffit largement aux considérations très générales que nous désirons énoncer en tête de cette étude; il suffit à remplir notre introduction, et, même en ne parlant que de l'Amérique, nous arriverons au terme de notre travail sans avoir dit sur elle, à beaucoup près, tout ce que l'on pourrait dire. Ce nom a un prestige, il exerce une sorte de fascination sur notre vieux continent, et en particulier sur le peuple français, qui aime à voir dans l'Américain une sympathie. Ce nom nous rappelle une revanche

1. Les remarquables *lettres sur les États-Unis,* adressées au *Journal des Débats*, par M. de Molinari, et l'intéressant article de M. Simonin, inséré dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 octobre 1876, donnent sur l'Exposition de Philadelphie et sur la situation actuelle de l'Amérique des renseignements précis, dans une forme littéraire.

du passé. Après les affronts inouïs du règne de Louis XV, il nous rappelle les Anglais battus et surtout humiliés avec le concours de nos armes. Il nous rappelle la fondation de la plus grande république de l'univers, baptisée avec le sang de notre jeune noblesse, enthousiaste et vaillante.

En vain les Allemands ont fait de l'Amérique le déversoir de leurs émigrants, de leurs filles et de leurs espions, en vain les Wagners de la politique berlinoise entrevoient peut-être dans l'Amérique l'*Allemagne de l'avenir;* en vain certaines rues de l'Union se sont pavoisées aux jours de nos malheurs... nous pensons, malgré tout, que les Américains nous aiment, et nous n'avons, à aucune époque de notre histoire, prononcé leur nom avec colère... pas même à propos des fameuses actions du Mississipi. La débâcle de la rue Quincampoix ne nous rappelle plus que l'anecdote d'un bossu; le financier Law a pris à son compte toutes nos malédictions... Elles ne sont plus bien méchantes.

Pour la grande majorité des moins informés d'entre nous, l'Amérique reste un peu toujours à l'état de chose rêvée, de dénoûment heureux de drame ou de roman. Pour ceux-là, c'est invariablement le pays des dollars tombant comme la pluie et poussant comme la feuille, le pays des *steamers* meublés comme des palais, le pays des wagons plus confortables que les nids capitonnés du *West-End* ou du boulevard Malesherbes et qui

font en une seule traite le voyage de sept jours qui séparent New-York de San-Francisco, le pays des navires qui sautent comme des canons trop chargés, le pays des marchands de soieries et d'ombrelles qui payent 300,000 francs un tableau-tin de Meissonier, le pays des villes énormes[1] jaillies en dix ans des herbes de la prairie, des sables de la grand'route ou des vases de la rivière, brûlées en une nuit, rebâties en deux mois, plus grandes, mieux aménagées qu'auparavant, sans que, dans l'intervalle, pas un service public n'ait souffert, le pays des Mormons, colonies d'émigrants devenus un *État*... dans l'*Utah*... en un mot, quelque chose de fabuleux, et toujours un peu l'Amérique des *oncles* de l'ancien répertoire.

Pour quelques autres, ignorants des conditions, des origines, des combinaisons de races, de fois religieuses et de caractères qui ont produit l'Américain (impossible à comprendre si on l'isole des luttes quotidiennes et des champs illimités qui ont provoqué et satisfait son audace et sa fièvre d'entreprises forcées de tout créer et ne devant compter que sur elles-mêmes), l'Américain est le modèle, ses formes d'administrations, l'idéal,

1. Les chiffres suivants, émanés des rapports des chambres de commerce de Chicago et de Saint-Louis, prouveront que nous n'avons rien exagéré : *Chicago,* qui comptait 4,000 habitants en 1837, en compte, en 1875, 500,000, malgré le ruineux incendie de 1872. Le chiffre d'alors était 364,000.

Saint-Louis comptait, en 1803, 1,200 habitants; il en compte également 500,000 en 1875.

ses façons parfois grossières, la marque d'une âme vraiment libre.

S'il y a du systématique et du factice dans de pareils discours, c'est plutôt notre faute que celle des Américains. — Nous serions infidèle au rôle que nous nous sommes assigné dans le monde littéraire, si nous laissions s'échapper de notre plume un mot de satire ou de blâme pouvant blesser un honnête homme qui ne penserait pas comme nous. Mais nous pouvons, sans scrupule, relever un trait du caractère national : or, c'est notre faiblesse de récriminer contre le lot d'autrui, ou de prétendre le faire nôtre, sans nous y être adaptés. Quiconque rêve d'asseoir, du consentement public, dans un pays, un état de choses raisonnable et respecté, doit enlever à son programme cet air d'envie farouche, de colère haineuse, de revanches spoliatrices, égalitaires, niveleuses, qui a jusqu'à présent signalé certains rêves de réforme. Lâchons cette ornière, cette routine de menaces et de peurs! Que le mot de progrès signifie notre avancement et non le recul d'autrui! L'avenir n'est point à ceux-là qui, plus jaloux d'abolir les privilèges du voisin que de conquérir par le travail les mêmes avantages pour eux-mêmes, ont rendu justement suspect le plus beau mot de toutes les langues : la Fraternité.

Nous avons dit l'effet du nom de l'Amérique sur la France... Il serait difficile de qualifier en un seul mot celui qu'il produit sur l'Angleterre. A

l'origine, l'Angleterre a dû applaudir, un peu malgré elle, et non sans jalousie, dans l'Amérique, une émanation d'elle-même, une fille orgueilleuse et volontaire dont l'émancipation lui rappelle des affronts qui l'indignent, sous les regards de la France momentanément vengée.

Jusque-là, il subsistait une tendresse amère et comme une fierté de famille au fond de ces discordes, d'ailleurs absolument inévitables. Depuis, l'Amérique s'est montrée plus sensible que de raison à l'ironie des voyageurs et des humouristes anglais. Ceux-ci, de leur côté, se sont évertués, aussi plus que de raison, à ridiculiser les façons américaines. On a dit chez nous que :

> Le ridicule est plus tranchant
> Que le fer de la guillotine.

L'Amérique semble l'avoir éprouvé ainsi ; par l'organe d'un de ses premiers écrivains, elle a averti l'Angleterre qu'elle était plus irritée de ces coups de plume que des anciens coups de canon, et que les moqueries, si elles se renouvelaient, porteraient une atteinte mortelle aux bons souvenirs et aux derniers égards de la parenté. D'ailleurs, il est visible que cette parenté a tendu chaque jour davantage à n'exister plus que dans la langue. Or, la langue n'est pas toujours un lien. On n'est véritablement rapproché que par le cœur, l'imagination et le génie..., de même que l'on est éloigné par leurs différences.

Aussi longtemps que dura la période d'imitation, l'Amérique resta une colonie ; mais, depuis, le génie propre est né; il y a le génie américain, il y a le type et l'air américains. Depuis longtemps, l'Amérique n'imite plus et n'est plus colonie; depuis longtemps, elle n'est plus attirée ; bien mieux, elle attire, elle a sa force d'attraction, attraction irrésistible et formidable.

Sans doute, à l'analyse, le globule hollandais et la fibrine anglo-saxonne se retrouveraient aisément dans la formation de ce type, mais cela ne contredit point l'originalité et ne dément pas le génie. Nul n'ignore que la marque du génie n'est pas de ne ressembler à personne, ni d'être venu au monde tout seul. C'est, j'imagine, de comprendre, de résumer les autres dans la conscience et le recueillement de soi-même; c'est d'aller droit à ce qui est, malgré ses voiles; droit à ce qui sera, au plus obscur de son germe; c'est de penser ce que tout le monde allait dire ; c'est quelquefois de dire le premier ce qui était dans l'air, ce que tout le monde pensait ou avait jusque-là exprimé imparfaitement; c'est de fixer mille traits épars ou de répandre une vérité cachée. Ce n'est pas d'être l'*inintelligible*, comme le croient encore les badauds, c'est d'être l'*intelligence*.

On attribue à Raphaël cette maxime un peu excessive : *Comprendre, c'est égaler*. On voit, dès lors, qu'il y a le génie des principes et celui des généralisations. Quelqu'un a appelé le génie : une

longue patience. Convient-il d'appliquer cette définition à l'histoire des peuples? et surtout oserons-nous l'appliquer, sans vous faire sourire, à ce peuple enfiévré d'énergie, insatiable de production, ivre de mouvement?

Patient! ce peuple du *go-a-head,* qui, jeté brusquement entre ces lacs qui sont des mers, ces prairies qui sont des empires, ces forêts qui sont des mondes peuplés d'arbres (dont la verdure aveuglante abrite, comme l'arche de Noé, toutes les espèces d'animaux connues), semble avoir pris pour tâche de rivaliser avec cette merveilleuse nature, et répond, à coups de villes, aux défis prodigues de sa végétation!

Oui, l'on peut nonobstant appliquer ce mot de patience au génie américain, parce qu'en patience, comme en bonne poésie, le temps ne fait rien à l'affaire; que la patience n'est pas une question de jours, mais d'humeur, et que celui-ci peut être plus patient en un mois que celui-là en une année.

Pour juger sainement le caractère américain, il faut donc le dégager de cette atmosphère de légendes, du brouillard des vaines lectures, et aller droit aux réalités et aux actes, comme ces gens-là font si volontiers eux-mêmes. Il n'y a point lieu d'abaisser l'Américain au personnage du mâcheur de tabac, arrosant d'alcool aux aromates ou de chambertin glacé de pantagruéliques mar-

chés de porc frais. Ce n'est point un casse-cou mal-appris, ce n'est pas non plus le héraut de la civilisation. Ce grand peuple, produit des fils les plus aventureux et les plus énergiques du vieux monde, a sa caractéristique, ainsi que nous avons la nôtre.

Malheureusement, la nôtre, c'est l'esprit de routine, les redites, la jalousie... et l'abus maladif des mots. La sienne, c'est l'esprit d'entreprise intrépide, favorisé par l'espace, et appuyé sur le *self-help*.

D'ailleurs, ils ne sont ni plus ni moins de faibles hommes que l'Anglais, le Français, l'Italien, l'Espagnol, le Russe. Chez eux comme chez nous, il y a des braves et des lâches, des bons et des mauvais. A côté du glorieux et loyal Washington, il y a le perfide Arnold, et ce drame de trahison qui est une des plus sombres pages de la guerre d'indépendance. A côté du vaillant et inspiré Sherman (ce beau type d'Américain, dont les mémoires, très curieux, viennent d'être analysés, dans une grande revue, par un écrivain anonyme, qui ne serait autre, nous dit-on, qu'un des princes de la famille d'Orléans), il y a les concussionnaires dont les prévarications ont rempli tous les journaux dans ces derniers temps.

Somme toute, l'Amérique, où la plante humaine, si elle ne naît pas plus belle, selon l'image du poète italien, croît, du moins, plus abondante, plus expansive, plus industrieuse, plus altérée,

l'Amérique appelle l'attention du philosophe autant que celle de l'économiste et de l'homme d'État. Devant notre Europe, croulant sous sa surcharge de traditions, de monuments, d'excroissances séniles, et moralement affaissée, l'ombre du cousin Jonathan grandit menaçante sur le mur.

II.

D'après ce début, l'on pourrait croire que ce titre : *la Poésie en Amérique*, allait couvrir une étude de ces forces merveilleuses, et que nous entendions parler de la poésie des faits, car les faits ont leur poésie, et, rigoureusement, étymologiquement, la poésie, c'est le fait, la mise en œuvre; le reste n'est que songe. L'imagination des conteurs de féeries et des récits merveilleux de notre enfance n'a été qu'une prophétesse, qui semble avoir entrevu les prodiges que devaient réaliser la science, l'art et l'industrie modernes.

Eh bien, non! A propos de l'Amérique, c'est à la poésie proprement dite que nous pensons, à la poésie du rhythme, des sentiments et des visions, en un mot à la poésie littéraire, écrite, imprimée, débitée en volumes.

Il fut longtemps à la mode de refuser à l'Américain l'imagination, la culture, la politesse, les mœurs littéraires. On lui reprochait, non sans

raison, l'intolérance de son esprit national, son goût presque sauvage, sa mesquine jalousie qui en faisait comme le provincial de l'Europe, sa mauvaise tenue devant la satire et la critique, et la lourdeur vulgaire de ses parades et de ses ripostes.

Que n'a-t-on pas dit? Je répondrai seulement au reproche de manque d'invention et d'originalité littéraires que nous n'avons pas le droit d'être si fiers, et qu'un homme qui écrit du neuf est un homme rare, même parmi nous.

En outre, ces gens-là avaient autre chose à faire que d'aligner des phrases : ils alignaient des rues. Ce n'est pas, il va sans dire, que depuis ses origines il n'ait pullulé en Amérique des myriades de méchants rimeurs obscurs et de feuilletonistes du plus mauvais ton, pastiches fades des écrivains de la métropole anglaise, littérature de chef-lieu de canton, sonnets tels qu'il s'en dépose, à la nuit, signés d'initiales, dans les boîtes des journaux de sous-préfectures. Ce n'est point cela que l'on appelle la littérature et la poésie américaines. Elles sont de date plus récente. Désormais elles existent, et elles ont fait une trouée victorieuse dans la méfiance et les préjugés de toutes les capitales de l'Europe. Il y a désormais une littérature américaine; il y en a même deux, si, jouant sur les mots, nous englobons dans ce titre les nombreux ouvrages de valeur consacrés à l'Amérique.

Le catalogue est considérable de ceux d'entre ces derniers que nous pouvons attribuer à la France et à l'Angleterre. Il est superflu de louer les récits des missionnaires, les peintures majestueuses de Chateaubriand, les travaux classiques de M. de Tocqueville et de M. Michel Chevalier; mais on peut recommander le curieux ouvrage de M. Hepworth Dixon, intitulé : *New America*, et tout récemment : *White Conquest*, qui est comme le registre tenu à jour jusque vers 1876 des événements qui vont peut-être lancer l'Amérique dans des destinées imprévues; les notes humoristiques de Charles Dickens, l'exquise relation du baron de Hübner, écrite dans le meilleur français par un bon Autrichien. Je ne voudrais pas me donner le ridicule d'un trop facile étalage d'érudition bibliographique; mais comment ne pas citer à ce propos les noms de M. Laboulaye, de Philarète Chasles, en qui la France a perdu un savant critique, et les voyages de M. Paul Marcoy, et les ouvrages de M. Simonin, entre autres : *le Monde américain?*

Il n'est pas permis de parler aujourd'hui de l'Amérique sans avoir lu ces volumes. On sera frappé, effrayé peut-être des augures que multiplient en faveur du Nouveau-Monde les statistiques de ses richesses souterraines, houilles, minerais, pétrole. Robert Peel a dit que l'avenir appartient à la nation qui possède le plus de houilles.

J'omets un certain nombre de travaux plus ou

moins intéressants, consacrés par des plumes françaises à l'Amérique. J'ai cité ceux qu'il importe de lire.

Arrivons aux fondateurs de la littérature américaine proprement dite. A leur tête, il est d'usage de nommer Franklin, dont la discutable bonhomie, coupable un jour de cruauté, n'a pas entamé le génie et la gloire; Fenimore Cooper, qui balança un instant chez nous la popularité de l'homérique Walter Scott; Washington-Irving, charmant essayist dont nous nous rappelons le récit exquis d'une visite à Strattford-sur-Avon, le berceau de Shakespeare. Plus près de nous, et de nos jours, les noms célèbres se pressent : c'est Emerson, récemment révélé à la France, et dont les deux petits volumes, *Conduct of Life* et *English Traits,* ont la qualité des volumes qui durent; c'est l'aveugle-historien Prescott, dénicheur si clairvoyant de documents et d'archives; c'est Nathaniel Hawthorne, le conteur tragique et concis de la *Lettre rouge;* c'est Edgard Poë, le vainqueur d'Hoffmann et de Musæus, devenu sitôt l'un des nôtres et l'inspirateur de quelques-uns de nos auteurs à succès; enfin, c'est Marc-Twain, c'est Bret-Harte, mineur des placers californiens, qui nous a si bien raconté ce que l'on pourrait appeler l'âge de fer de ce pays de l'or. Bret-Harte, à peine annoncé chez nous, menace d'y tourner à l'engouement.

Enumérer les poètes nous entraînerait trop loin, et serait une besogne vaine et fastidieuse. Disons

seulement qu'à leur tête brille, du consentement général et de l'aveu de tous les lecteurs du monde, Henry Wadsworth Longfellow, objet de cette étude.

Nous aimons à parler aujourd'hui en l'honneur de cet homme, dont le souvenir est lié à quelques heureuses dates de notre vie, parce que d'abord il est un véritable poète à la taille de nos meilleurs, et ensuite parce qu'il est un grand ami de la France, dont il enseigne la langue et les chefs-d'œuvre aux nombreux élèves de la première université d'Amérique. Il a visité souvent et presque habité la France. Aussi n'est-ce point un ami du bout des lèvres, mais un ami de cœur et d'intelligence.

Il sait toutes nos provinces, toutes nos grandes villes, d'Agen à Arras. Il sait Paris mieux que nous, qui nous flattions de le savoir. Il nous en donna, quinze jours durant, des preuves dignes de figurer au cours d'une biographie littéraire.

III.

Qui essaye de décrire Londres se trouve devant une double difficulté :

Tout apprendre, tout dire à ceux qui n'y sont point allés; mais le plus difficile, c'est de rendre aux autres une sensation bizarre, opiniâtre,

unique..., *unique*, j'en atteste ceux qui ont gardé le souvenir de leur première arrivée à Londres. Henri Heine est de cet avis ; le témoignage de ce pénétrant observateur est des plus décisifs.

Quelle plume saura traduire l'âme de ce peuple morne et glacial, qui sillonne comme des ombres cette ville sans quais, sans soleil, aux sombres édifices estompant dans le brouillard leur masse émergée d'un océan de suie et de charbon! Dans cet air opaque et cette architecture inextricable se cache cependant l'âme de l'Anglais, cette âme étonnante dont l'unité est faite des plus énergiques contrastes qu'ait vus le monde.

Vers la fin de 1855 (très-peu de temps avant la mort du célèbre poète-banquier Samuel Rogers), je tombai, fort jeune encore, à la veille de Christmas, dans l'infini de Londres. Pour savoir et montrer combien Londres est grand, ce n'est point assez de le déclarer plus vaste que Paris, d'additionner rues et maisons, de dire : Londres a quatre millions d'habitants. Il ne suffit pas de l'avoir foulé en *excursionist* à l'aurore tumultueuse d'une *exhibition*, il faut y avoir résisté aux bruines d'un long hiver... il faut, six mois durant, avoir entrevu, rejoignant les nuages, par les grises journées, le Dôme de Saint-Paul, la Tour du Parlement et dix mille autres tours, mais non pas un autre Dôme! Il faut s'être attardé quelquefois, passé minuit, dans l'inimaginable horreur de ses carrefours et même de ses grandes voies et de ses alcazars funèbres.

Je ne dis pas que vous y retrouverez l'humanité sous un aspect fait pour vous consoler d'être homme. Au contraire, il faut plutôt attendre que vous en emporterez une tenace mélancolie assez justement comparable à la tristesse d'un homme qui se trouverait seul, au milieu de la plus sinistre des mers, sans la vue du ciel, sans le chant des flots. Le sourire est une fleur inconnue au sol de Londres; rencontrer un visage amical, donner et recevoir un cordial bonjour dans cet incessant va-et-vient de fantômes humains, est une bizarrerie.

On se dit : « La gloire, la renommée, le bonheur d'aimer, le plaisir de lire, sont des mots qui ne figurent pas, sans doute, au dictionnaire de cette nation, et il doit être pauvre et inconnu celui qui a écrit ce dictionnaire! » On se demande, avec l'ironie du découragement suprême: Que pourrait-on bien inventer qui fasse retourner une de ces têtes tendues vers la banque, vers le railway, vers le charbon? — où donc est né Shakespeare? — Voilà Londres.

Pourtant, dans ce Londres infernal, en décembre 1855, il n'est pas une de ces têtes tendues qui ne se fût penchée la veille au soir, ou n'eût fait semblant de se pencher sur un livre nouveau, sur un livre de vers, poème issu de loin et reçu en frère, honoré comme le roman plein de joie et de larmes du grand Dickens et comme la maîtresse histoire du lord Macaulay, populaire comme les récits de Sébastopol conquis l'été dernier.

Hé! ne venons-nous pas d'esquisser ce contraste qui est le fond de l'unité anglaise: l'âpre poursuite du gain, le morne labeur du chiffre, ornés des fleurs roses et bleues de l'idéal?

D'une part, si l'Anglais voit ses villes fumeuses et sombres encadrées dans la campagne la plus verdoyante et la plus rêveuse du monde, s'il peut aller entendre bramer les cerfs de Richmond et de Windsor sous les chênes qui ont vu rêver Pope et Shakespeare, à trois lieues de ces noires usines et de ces ruelles où l'air ne pénètre jamais, d'autre part ce même Anglais voit son morne cerveau enveloppé de visions, de ressouvenirs et de croyances. On peut dire que Londres symbolise exactement ce double courant : Londres *pandæmonium* d'affaires enserré dans une quarantaine de petites villes paisibles et fleuries, où le plus noble lord et le plus modeste employé ont chacun leur *home* de palais et de cottages.

Nous n'avons pas encore nommé le livre qui, dans un milieu défavorable en apparence à l'épanouissement de la fleur de poésie, sut, à mille lieues du sol qui l'a vu naître, passionner ce Londres tragique, depuis les plus humbles logis jusqu'aux hôtes altiers de ces *Seats*, de ces *Halls*, de ces *Lodges*, de ces *Parks*, où resplendit la fleur du peerage. C'était un poème indien, intitulé : *the Song of Hiawatha, le Chant de Hiawatha*.

Cependant, nulle palpitante actualité, pour parler la langue de nos libraires, ne plaidait en faveur

de ces légendes, de ces traditions « *venues du pays des Ojibways, venues du pays des Dacotahs, et recueillies sur les lèvres de Nawadaha, le musicien, le doux chanteur.* »

C'était un spectacle charmant (j'y assiste encore par la pensée et par le cœur) celui de ces groupes de jeunes filles au visage mince, au regard profond, aux boucles blondes, écoutant sans surprise, et comme l'écho de leurs songes antérieurs, ces nouvelles aventures venues de si étranges et lointains pays. Pour nous, à dix-huit ans, tout frais sorti d'un collége de France, nous étions introduit à la fois dans les secrets d'une langue et d'une poésie nouvelles, par ce livre d'un homme jusque-là de nous inconnu, et dont le nom, depuis notre arrivée, vibrait sans cesse à notre oreille. Il nous semblait entrer, par une porte d'or, dans un monde enchanté de mélancolie et d'inspiration.

Ce n'est pas une petite excitation d'entendre souvent revenir le même nom dans une langue que l'on ne comprend pas encore. Aussi, dans notre résidence en Angleterre, huit jours après notre débarquement sur le sol britannique, avant que nous fussions revenu d'un seul des nombreux étonnements de notre vie nouvelle, nous avions déjà entendu prononcer le nom de Longfellow, assez souvent et avec assez d'animation pour être impatient de comprendre ce qu'on en disait. Cette satisfaction obtenue, il nous sembla que toutes les conversations *at home* et toutes les réunions

auxquelles nous assistâmes étaient autant de prétextes à la lecture et au chant des vers de Longfellow. C'est ce qui nous décida à entreprendre avant tout autre livre anglais ce fameux *Chant de Hiawatha*. Notez qu'un tiers environ du volume est fait de mots inintelligibles, imprononçables pour nous, et qui ont, au jugement de l'auteur lui-même, exigé l'addition d'un petit lexique, à l'usage de ceux qui ignorent que *Kabibon'nokka* veut dire : *le vent du Nord,* et *Baimwa-wa : le tonnerre.*

Voilà, direz-vous, bien des embarras, bien des complications hostiles à la simplicité et à la jouissance de la poésie! — soit, mais ils témoignent aussi de sa vertu native lorsqu'elle en triomphe. Elle en triompha pour nous, car, malgré l'excessive abondance des mots indiens qui nous forçaient de recourir tous les dix vers au lexique final, nous fûmes charmé de ce frisson humain mêlé aux frémissements des branches, aux vibrations de l'air. A cette époque, Longfellow était des moins connus en France, si j'en excepte quelques rares articles de *Revues,* et la traduction de courts morceaux en prose dans nos journaux illustrés. Tandis qu'en Angleterre, tout le monde autour de moi savait par cœur, avec un ensemble qui ne saurait être comparé qu'à l'universelle popularité de certains proverbes (ou, pour prendre un exemple chez nous, qu'à la vie, pour ainsi dire *naturelle*, de certaines fables de La Fontaine), douze ou quinze poésies de Longfellow.

Tout Anglais dilettante a composé un air sur *Excelsior*. On apprenait à lire aux enfants dans la *Ville assiégée*. Les jeunes gens exultaient au *Psaume de Vie;* les veuves dont le fils unique venait de mourir pleuraient à *Résignation*. Triomphe suprême du poète, il était lu par les femmes, j'entends les vraies femmes, c'est-à-dire les mères, les sœurs et les épouses. Bonheur que n'eurent de leur vivant ni Molière ni Shakespeare, tout le monde le savait par cœur.

Au temps dont je parle, un succès ne nuisait pas à l'autre. Les derniers volumes de l'*Histoire de l'Angleterre*, par lord Macaulay, qu'une mort prochaine allait ravir à l'Europe affligée, venaient de paraître. Dès l'aurore les portes du libraire étaient assiégées, sans que rien pût faire tort à l'inépuisable vogue de Charles Dickens, dont la *Petite Dorritt* paraissait alors en livraisons mensuelles, et suscitait, dans certains groupes, d'ardentes récriminations étrangères à la critique littéraire.

IV.

Henry Wadsworth Longfellow est né le 27 février 1807, à Portland, ville du Maine américain. Son père appartenait au barreau de cette ville. Ainsi que celui de Boileau,

> ... vit-il en gémissant
> Dans la poudre du greffe un poète naissant?...

l'auteur d'*Évangéline* ne nous dit rien là-dessus, mais nous savons que Longfellow fit d'excellentes études au collége Baudoin, dans le Nouveau-Brunswick, et qu'avant d'en sortir, comblé d'honneurs universitaires et entouré de l'estime et de l'affection générales, il s'était déjà révélé par de remarquables vers disséminés dans les principales *Reviews* du pays. Depuis, le travail et les voyages se sont partagé sa vie.

Il passa quelque temps, durant l'année 1825, dans l'office paternel, et fut appelé bientôt à occuper une chaire de littérature et de langues modernes, dans ce collége Baudoin, dont il avait été l'orgueil. Pour justifier cet imposant honneur, il résolut d'étendre, de la façon la plus complète et la plus authentique possible, les connaissances réclamées par l'objet spécial de son enseignement. De là sa première visite sympathique, bien préparée, intelligente, à notre vieux continent.

Il ne resta pas moins d'un an à Paris, habitant alors les rues Racine et Monsieur-le-Prince. Il fit également des séjours prolongés dans le midi de la France, en Angleterre, en Allemagne, en Italie, en Espagne, en Suisse, en Hollande et en Belgique.

Il regagna l'Amérique et inaugura ses fonctions seulement en 1829.

Certaines de nos villes d'Europe lui ont inspiré quelques-unes des pièces les plus originales et les plus poétiques de son premier recueil : ainsi,

Nuremberg et surtout Bruges qu'il a chanté deux fois dans des vers éloquents.

Bruges paraît l'avoir touché profondément. Quelle meilleure occasion de vous faire apprécier le poète, que de vous le montrer célébrant une cité voisine des nôtres, et presque une sœur vénérable de quelques grandes villes devenues françaises, dans les lointains de notre commune histoire! Les annales, la légende et la physionomie de cette ville illustre, très connue et très goûtée de la plupart d'entre nous, — Bruges, en un mot, tient tout entier, monuments, murmure héroïque du passé, cloches d'autrefois, tambours d'aujourd'hui, dans soixante vers, qui ont, en outre, le mérite d'exprimer à merveille le sentiment et la manière du poète.

LE BEFFROI DE BRUGES.

Sur la place du marché, à Bruges, se dresse le beffroi vieux et sombre...
Trois fois incendié et trois fois rebâti, il veille encore sur la ville.
A l'aurore d'un jour d'été, j'escaladai cette tour altière.
Le monde secouait les ténèbres de la nuit comme des robes de veuvage.
Riche de cités, émaillé de hameaux, argenté de vapeurs et de rivières,
Le vaste paysage rayonnait autour de moi, pareil à un bouclier d'argent ciselé.
A mes pieds dormait la cité, de ses cheminées çà et là.

Des guirlandes de fumée, plus blanches que neige, montaient et s'évanouissaient comme des fantôme dans l'air.
Pas un bruit ne montait de la ville à cette heure matinale,
Mais j'entendis un cœur de fer battre dans l'ancienne tour.
Dans leurs nids, sur les hautes solives, chantaient les hirondelles sauvages,
Et le monde, endormi sous moi, me paraissait plus loin que le ciel.
Bientôt, harmonieuses et solennelles, évoquant les fastes d'autrefois,
Résonnèrent les cloches mélancoliques, avec leurs variations étranges et surhumaines,
Comme les psaumes de quelque vieux cloître, quand les nonnes chantent en chœur...
Puis la grosse cloche éclata parmi elles comme le chant du prêtre.
Les visions des jours envolés, les fantômes de jadis envahirent mon cerveau,
Et ceux qui ne vivent plus que dans l'histoire me semblèrent revenus sur la terre.
Tous les Forestiers de Flandre, le puissant Baudoin Bras-de-Fer,
Lydéric du Buc, et Crécy, Philippe, Guy de Dampierre.
Je revis les pompes splendides de ces jours disparus,
Les imposantes dames escortées comme des reines, les chevaliers qui portaient la Toison-d'Or.
Les marchands lombards et vénitiens, aux lourds navires chargés jusqu'à la cale,
Les ministres de vingt nations, enfin plus de pompe et d'abondance qu'à la cour des rois.
Je vis le fier Maximilien, humblement agenouillé sur le sol...
Je vis la douce Marie chassant avec son faucon et son chien...
Et sa pompeuse chambre nuptiale où un duc coucha avec la reine,

Une garde armée autour d'eux et une épée nue entre eux.
Je vis les tisserands flamands, enorgueillis par Namur et Juillers,
Regagner leurs foyers après la sanglante journée des Éperons d'or.
Je vis la lutte des Minnewaters, je vis les Chaperons-Blancs marchant vers l'Ouest,
Je vis le grand d'Artevelde victorieux, escalader le nid du Dragon-d'Or.
Puis, de nouveau, l'Espagnol barbu vint frapper le pays de terreur,
Jusqu'à ce que la cloche de Gand répondît par delà les lagunes et les sables :
Je suis Roland! je suis Roland!!! il y a victoire dans le pays !...
Alors le bruit du tambour m'arracha à mes songes; la rumeur de la ville réveillée
Renvoya dans leurs tombeaux les fantômes que j'avais évoqués.
Les heures avaient passé comme des minutes, et avant que j'en eusse conscience,
L'ombre du beffroi traversait la place illuminée par le soleil.

En reproduisant cette poésie, que l'on est surpris de rencontrer parmi les œuvres d'un habitant de Cambridge (*Massachusets*) et qui semble par la couleur et la science devoir être le chef-d'œuvre d'un grand poète flamand, inspiré par la muse même de la patrie, je n'ai pas cédé seulement au plaisir de montrer la puissance d'identification du génie et du sentiment d'un vrai poète. J'ai voulu surtout ajouter un trait indispensable au portrait que j'ai essayé — sans dissimuler la quasi-impos-

sibilité de l'obtenir net et complet — du génie américain.

Les nombreux voyageurs qui l'ont étudiée attentivement sur place ont tous signalé dans l'Amérique un double courant d'instincts et de tendances. Parallèlement aux trappeurs, aux mineurs, aux colons, aux explorateurs intrépides, parallèlement aux ingénieurs à conceptions vertigineuses, aux banquiers, aux marchands dont les bénéfices ou les faillites nous paraissent arriver du pays des fables, il existe un peuple américain dont l'âme habite le passé. Ce peuple-là, devant les espaces illimités et vierges qu'a embrassés seulement le regard de l'impassible nature (et dont le sable n'a point gardé la trace des myriades de tribus innomées qui l'ont foulé), éprouve comme la nostalgie des lieux enregistrés par l'histoire, et où des ruines attestent que l'homme a aimé, pensé et souffert. Ceux-là rêvent avec passion à l'Europe, à ses personnages légendaires, aux monuments de Paris, de Londres, de Vienne, aux tableaux de Florence, aux palais de Venise, aux burgs de la Germanie; leur pensée se retrouve en communion avec l'âme des générations; la mémoire a ses tendresses comme l'imagination a ses espérances.

Longfellow a été, il est encore l'interprète le plus éclairé et le plus pénétrant de cette catégorie d'Américains, beaucoup plus considérable qu'on ne le supposerait en face des masses innombrables de ceux qui donneraient Westminster, le Louvre et

le palais Pitti, pour un joli marché de bois ou de bétail.

En 1835, âgé de vingt-huit ans, le professeur-poète fut appelé dans les murs du Cambridge américain, dont les premiers *settlers* avaient rêvé de faire la capitale des Massachusets. Longfellow y fut appelé comme professeur de littérature et de langues modernes à l'*université Harvard*, la première de l'Amérique, au moins par la date, car sa fondation remonte à 1636; elle est due aux libéralités du citoyen dont elle a pris le nom. A cette occasion, Longfellow revit l'Europe. Il s'arrêta surtout cette fois en Angleterre, en Danemark, en Suède et en Allemagne. Puis il retourna à Cambridge, où il installa sa résidence définitive, et se retrancha entièrement dans le travail professionnel et la composition littéraire. Reconnaissant de l'hospitalité de l'ancien monde, il a parsemé son œuvre de nombreuses et *excellentes* traductions ou imitations de poètes français, espagnols, italiens, suédois et allemands.

C'est même une des plus rares originalités du génie de Longfellow que cette assimilation parfaite avec les génies étrangers; je ne dis point cela par goût pour l'antithèse, mais par amour de l'exacte vérité. De même que ses longues stations sur notre vieux continent, à Rome, à Madrid, à Heidelberg, à Paris, ne lui apportèrent aucune des tristesses de l'exil, parce que son cœur de poète sympathisait avec ces nobles villes, de même lorsqu'il tra-

duit des poèmes de Tegner, de Coplas de Manrique, de Uhland, de Charles d'Orléans, de Reboul et de Jasmin, le dépérissement de la transplantation n'apparaît point dans l'air de ces fleurs d'un autre climat; au contraire, elles y trouvent un épanouissement nouveau; on voit qu'elles n'ont pas été étouffées dans une serre étroite, mais confiées à une terre maternelle et nourricière sous la chaleur d'un généreux soleil. Le caractère des originaux et l'accent propre de Longfellow brillent à la fois unis et distincts dans ces poésies traduites. Il en résulte une saveur irrésistible et un nouveau genre d'harmonie. Ce don de s'assimiler autrui sans le dissoudre et sans s'effacer soi-même n'est-il pas le témoignage d'une personnalité bien vigoureuse et d'une adresse bien rare, chez une âme si studieuse et si tendre?

Nous avons dit déjà que le poète est très-versé dans toutes les littératures du vieux monde, et qu'il parle les principales langues du continent. Merveilleusement il possède la nôtre; il en pratique et en discute les moindres nuances; certainement, il se connaît mieux qu'un grand nombre de nos lettrés au français des XIII^e^ et XIV^e^ siècles. Il lit couramment et possède en partie ces *vieux romanciers* dont Boileau déclare que Villon sut le premier dans ces *siècles grossiers* débrouiller l'art confus.

Nos données biographiques et personnelles sur le poète s'arrêtaient jadis à ces lignes sèches. Nous

y aurions ajouté que depuis notre retour en France nous n'avions rien négligé, nous avions fait de notre mieux et à diverses reprises pour communiquer au lecteur français le sens général, les plus belles parties, et la liste à peu près complète des poèmes et poésies de Longfellow. Bref, nous avions disséminé dans divers journaux et revues de Paris et réuni dans une brochure spéciale nos impressions et nos renseignements.

Les années se chassaient l'une l'autre avec rapidité, et cette admiration de notre dix-huitième année, très ardente et très sympathique, s'adoucissait de ces teintes que prennent les choses du souvenir. L'éloignement augmentait encore les effets du temps, et il s'en fallait de peu que nous ne rangeassions Longfellow parmi ces hommes envolés dont il parle si bien.

V.

Dans les dernières semaines de 1868, plusieurs journaux annoncèrent l'arrivée à Paris de M. Longfellow, le célèbre poète américain, l'auteur d'*Excelsior* et d'*Évangéline*, l'orgueil de la jeune Amérique et aussi de la vieille Angleterre, dont nul depuis lord Byron n'avait honoré la langue d'aussi beaux vers. Longfellow ne fit alors qu'une halte chez nous ; il se rendait à Rome, où il passa tout

l'hiver. Il revint à Paris au commencement de l'été 1869.

Par un beau dimanche, nous lisions à la croisée d'une maison de la rue Saint-Honoré, lorsqu'un coup de sonnette très inattendu nous arracha en sursaut à cette demi-rêverie qui est le propre de certaines lectures, et nous donna le pressentiment de quelque chose de rare et d'heureux. Alors nous vîmes entrer chez nous un homme de taille moyenne, mais au maintien admirable de dignité. De longs cheveux blancs, le port de tête d'une noblesse idéale... L'austérité des lignes du visage, adoucie par la rêveuse mansuétude des paupières, abritant une prunelle qui reluit comme l'acier. Le puritanisme de l'Anglo-Américain, soldat du Christ, prêt à mourir la Bible sur son cœur, s'y confond heureusement avec les douceurs de l'artiste et la bonté du père.

Nous reconnûmes d'instinct, mais un peu aidé par un portrait ancien très ressemblant, l'homme qui avait charmé notre première jeunesse. La vive émotion de l'entrée fit bientôt place à l'intérêt le plus extraordinaire que nous ayons jamais trouvé peut-être à la conversation d'un homme de génie ou de talent. Rien de dogmatique. Rien non plus de cette bonté banale qui est la pire des insolences chez nos auteurs en renom. De même que certains monarques ne faisaient nulle différence entre le premier seigneur et le dernier manant de leur empire, tous également serviteurs à leurs

yeux : de même certains de nos grands poètes, faciles à nommer, ne reconnaissent parmi les Français que ceux qui les flagornent et ceux qui les critiquent. Il n'existe point d'autre trait distinctif pour eux.

Chez Longfellow, rien de pareil, mais une conversation nourrie, une merveilleuse fertilité d'aperçus, la plus grande provision de souvenirs et la plus saisissante originalité d'explications. Ajoutez-y, pour comprendre tout notre émerveillement, une connaissance très complète de notre personnel parisien, à ce point que — le trait est bien américain — c'est lui qui nous donna l'adresse d'un excellent relieur à Paris. Il nous parla avec bonne humeur de toutes les histoires que nos journaux français avaient répandues à profusion sur son compte depuis quinze jours. A la vérité, parmi ces circonstances imaginaires — plus indiscrètes que blessantes — il y en avait de bien faites pour nous inviter à l'étonnement envers les plumes capables de répandre certaines inventions. C'est ainsi que des feuilles graves avaient publié tous les détails d'un dîner en famille et entre amis dans l'Arbre de Robinson, dîner aussi authentique que les aventures de ce célèbre personnage.

Quinze jours durant, quinze jours qui marquent certainement parmi les plus heureux de notre passé, nous vécûmes avec le poëte, lui, venant quotidiennement se reposer chez nous de ses longues courses à travers Paris, et nous questionner

sur les choses littéraires ou politiques de la France. Chaque jour c'était une excursion à la Sainte-Chapelle, au Louvre, à l'Hôtel-Lambert, au Théâtre-Français, un repas matinal avec des confrères parisiens qui nous avaient demandé de lui être présentés, un dîner en famille à l'Hôtel-du-Jardin de la rue de Rivoli.

Un grand nombre de personnages tinrent à devoir et à honneur de venir le saluer. L'escalier du n° 206 de la rue de Rivoli, où il logeait, vit passer les figures les plus différentes, depuis le chef de l'ambassade chinoise, feu Burlingham, jusqu'au feu carme le Père Hyacinthe, dont la robe blanche causait tant d'étonnement aux jeunes misses de Cambridge et à leur père.

Aussi célèbre et plus aimé aux États-Unis, dans les Trois-Royaumes et en Allemagne, qu'aucun écrivain de ce temps-ci, M. Longfellow put voir pour ainsi dire, à son dernier voyage, se dérouler le terrain conquis chez nous par sa noble et chaste muse... Il put voir que si nous n'étions pas encore aussi sensibles qu'il convient à ses œuvres, nous l'étions fort à sa renommée et au charme de sa personne. La colonie américaine, très importante et très nombreuse à Paris, fit assaut de zèle pour accueillir dignement ce glorieux compatriote. Les cartes d'invitation aux *parties* données à cette occasion portaient : en l'honneur du professeur Longfellow.

Mais, par goût et par devoir, nous nous intéres-

sions surtout aux hommages français, et il nous revient à ce propos le souvenir d'un épisode d'autant plus agréable pour nous, qu'il fut l'origine d'une précieuse amitié. Un jour nous revenions avec Longfellow d'un déjeuner champêtre... (je vous prie de vouloir bien entendre ici par champs les Champs-Élysées), lorsque sous les arcades Rivoli, presque à l'angle de la rue d'Alger, le poète fut accosté par un *gentleman* d'âge mûr, aux yeux vifs et perçants derrière leurs lunettes, et qui se présenta ainsi ;

— C'est à M. Longfellow que j'ai l'honneur...

— Oui, monsieur.

— Je sors de chez vous... je suis M. Barbier.»

Le grand Américain fut sans doute impressionné par le nom célèbre qui venait de lui être annoncé, mais il n'aurait pu comprendre, à moins d'une explication, l'émoi tout particulier que cela devait causer à un lecteur, à un écrivain français, de rencontrer pour la première fois, dans ces conditions d'imprévu, la personne si discrète de l'auteur si fameux des *Iambes*.

Nous remontâmes ensemble chez Longfellow, et durant l'heure qui suivit, j'assistai à une conversation des plus animées, et dont je dirais que notre théâtre fit tous les frais, si nous n'avions insisté longuement sur l'élection récente de M. Barbier à l'Académie française, en remplacement de M. Empis. Cette conversation, remplie d'idées (Longfellow est certainement de tous les grands

écrivains que j'aie connus celui qui, de *sa personne*, justifie le plus l'admiration et la sympathie inspirées par leurs œuvres, et dont la parole exprime le plus lumineusement de nouveaux aspects des choses), cette conversation, dis-je, n'a pas laissé d'aimable trace seulement dans notre mémoire reconnaissante. L'année suivante, en pleine séance de réception académique, M. Barbier rappelait textuellement, en citant avec sympathie leur illustre auteur, plusieurs aperçus du poète américain. Entre autres choses, il nous avait témoigné son étonnement d'avoir entendu, au Théâtre-Français, les acteurs *dire* d'une façon tout autre que dans sa jeunesse. Il ne retrouvait plus la prononciation de 1829. Dans la bouche d'un observateur étranger, cela n'a-t-il pas la valeur d'une date et d'un renseignement? Combien de traits d'un jet spontané et comme sibyllin! j'en ai recueilli plusieurs dans un volume spécial.

Ces beaux jours s'envolèrent rapidement. Après un hiver artistique à Rome, une semaine à Gad's-Hill auprès de son ami Charles Dickens, qu'il ne devait plus revoir, et un mois d'ovations amicales à Paris, Longfellow se prépara à retourner dans son pays. Nous l'accompagnâmes jusque sur le pont du paquebot dans le riant bassin de Boulogne. Mais nous ne songions point à rire, nous.

Une mélancolie profonde, l'adieu à ce que l'on ne reverra plus, mouillait nos yeux à cette suprême rencontre. Cela se passait le 20 juillet 1869.

Depuis lors, en effet, nous n'avons plus revu le poète. Pour le revoir, il eût fallu accepter sa gracieuse invitation d'aller faire connaissance avec l'Amérique, dans cette maison deux fois glorieuse qu'il habite à Cambridge, dans le voisinage immédiat de l'Harvard-University. Cette maison, que j'essaye de vous décrire d'après une photographie, s'élève sur une vaste terrasse... deux ormes imposants semblent monter la garde à son entrée... elle est toute entourée d'arbres, de bosquets et de fleurs. Cette maison séculaire servit de quartier général au grand Washington avant l'évacuation de Boston. Longfellow n'a point voulu que ce noble souvenir pût jamais périr par sa faute, il l'a fixé dans les vers suivants :

Un jour, il fut un jour, où dans ces murs,
Un homme qui assiège souvent notre mémoire,
Le père de la patrie, a habité.
Alors les feux du camp assiégeant
Entouraient d'une ceinture flamboyante
Ces prairies vastes et humides.
Son pas majestueux
Appesanti par le fardeau des soucis
Réveillait de bas en haut l'écho de ces escaliers...
Et dans cette chambre où j'écris,
Il s'est reposé aux heures de chagrin,
Le cœur et la tête harassés.

De ce qui précède, il ne faut pas conclure que nous soyons resté, depuis 1869, sans nouvelles de Longfellow. Les malheurs de la France l'attristè-

rent sincèrement. De nombreuses et éloquentes lettres le prouveraient. Dans ces lettres, il s'inquiète de tel ou tel coin de Paris, où l'amitié l'a accueilli, et il se préoccupe de savoir si la mitraille allemande l'a épargné. En outre, plusieurs envois d'œuvres nouvelles attestaient en même temps, chez le poète, la fidélité de son souvenir affectueux, et la jeunesse toujours active de sa muse.

Nous terminerons cette partie biographique de notre travail, sur une dernière aventure personnelle qui ne manque pas d'un certain air de fantastique. Peu de temps après ces cruels et doubles désastres que la mémoire a honte d'évoquer (et que ce serait toutefois le comble de notre malheur d'oublier), une famille amie nous pria de lui retenir un appartement dans un hôtel meublé de la rue de Rivoli. A cet appel surgit à nos yeux l'intérieur aimable où nous avions connu, trois ans auparavant, l'illustre Américain, et qui répondait à peu près, par sa distribution, à ce que l'on nous avait prié de chercher.

L'idée nous vint de nous adresser au gérant du même hôtel. Nous lui demandâmes s'il ne disposait pas d'un logement pareil à celui qu'avait occupé M. Longfellow.

— Monsieur Longfellow! nous répondit-on; il est justement arrivé hier soir.

Notre cœur bondit de joie à cette annonce; nous eûmes l'illusion que ces deux années avaient été un odieux rêve. Sur l'envoi immédiat de notre

carte, nous fûmes invité à nous présenter, et nous nous trouvâmes, en effet, devant M. Longfellow... mais un Longfellow de vingt ans à peine, fils du précédent, et qui accompagnait en Europe une de ses sœurs. Le hasard ne nous avait donc pas absolument trompé.

VI.

Nous n'avons point prétendu faire une étude littéraire complète, mais seulement indiquer un rôle et esquisser une physionomie. Aussi nous bornerons-nous à rappeler, dans une revue sommaire, la suite des œuvres de Longfellow. Le chiffre des volumes diffère sensiblement, selon les pays et les éditeurs. Le nombre des éditeurs est lui-même considérable. Le poète en compte plusieurs dans chaque ville importante des États-Unis: à New-York, à Boston, à Halifax. Il en a d'attitrés à Édimbourg et à Londres. A Londres, c'est Routledge qui le publie en charmants volumes illustrés. Pour notre compte, nous préférons, et nous suivrons dans ce travail, l'édition très-commode de Tauchnitz, de Leipzig, dans sa collection si répandue des *British Authors,* qui est arrivée présentement à deux mille volumes environ.

Le tome I^er^ s'ouvre sur les *Voix de la nuit.*

C'est le premier recueil publié par l'auteur, qui avait jusque-là disséminé un grand nombre de

poésies dans la *Gazette littéraire des États-Unis* et dans la *Revue de l'Amérique du Nord*. Ce premier recueil parut en 1839.

Il plaça presque immédiatement Longfellow à son rang légitime, c'est-à-dire au premier rang. Le *Prélude*, l'*Hymne à la Nuit*, le *Psaume de Vie*, la *Lumière des Étoiles*, les *Pas des Anges*, la *Cité assiégée*, sont de petits chefs-d'œuvre de sentiment et d'expression.

A la suite des *Voix de la nuit*, on a inséré dans le même volume : *Les premiers poèmes*, écrits par Longfellow durant sa vie de collége et avant l'âge de dix-neuf ans, puis un certain nombre de *traductions* de l'espagnol, du français, de l'italien, du danois et de l'allemand.

Parmi les Espagnols nous trouvons : Lope de Vega et le célèbre poème de Coplas de Manrique; parmi les Français, la *Ballade* si connue de Charles d'Orléans, et la touchante berceuse de Clotilde de Surville; parmi les Italiens : Dante; parmi les Allemands : Tiedge, Klopstock, Müller et Uhland.

Viennent ensuite les *Ballades et Poèmes* parus en 1841, contenant aussi des traductions de l'allemand et du suédois Tegner.

Dans les *miscellanées* nous citerons : les *Jours de pluie*, l'*Aveugle Bartimée*, et surtout : Excelsior, la pièce la plus fameuse du poète.

Les *Poèmes sur l'esclavage* ont paru en 1842.

L'*Étudiant espagnol* est de 1843; nous aimons beaucoup ce drame. C'est à un conte de Cervantes:

la Gitanilla, qu'en remonte l'idée mère, souvent exploitée par les faiseurs, supérieurement développée par Longfellow.

C'est l'histoire des malheureuses et romanesques amours d'un bachelier de Madrid et d'une danseuse gypsy.

Le drame est en trois parties, nous n'en dirons pas davantage. On n'analyse point une sérénade interrompue par un coup de carabine. La Gypsy *Preciosa*, idolâtrée par son amoureux, est un ange soupçonné dont l'archevêque de Tolède lui-même a admiré la grâce et subi le dangereux prestige, en se plaignant peut-être de sa grandeur...

Les Lara et les Carlos ne manquent point à ce drame et n'appartiennent pas en propre à Longfellow. Ce qui lui appartient, c'est le groupement et les caractères, c'est l'air de poésie, c'est la magie amoureuse qui évoque des visions enchantées et vous souffle l'oubli de la réalité mauvaise.

Malgré le peu d'espace dont nous disposons, nous ne voudrions pas vous priver de ce portrait de la Gypsy *Preciosa.*

SCÈNE I

LE COMTE DE LARA, DON CARLOS.

(Ils s'entretiennent d'une grande fête qui a eu lieu la veille.)

DON CARLOS.

... Et, naturellement, la Preciosa dansa cette nuit.

LARA.

Et jamais elle ne dansa mieux. Elle redescendait sur terre après chaque élan, légère et brillante, à la façon d'un rayon de soleil descendant sur l'eau. Je trouve cette fille merveilleusement belle.

DON CARLOS.

Belle d'une beauté surhumaine! Je la vis hier au Prado; elle a la démarche d'une reine et la figure d'une sainte du paradis.

LARA.

Une sainte ne peut-elle choir de son paradis et cesser d'être sainte?

DON CARLOS.

Pourquoi cette demande?

LARA.

Parce que j'ai ouï dire que cette sainte est déjà tombée, et que, malgré son aspect virginal, Preciosa est, au fond, une pécheresse.

DON CARLOS.

Vous l'outragez, en vérité... elle est aussi vertueuse que belle.

LARA.

Candide! Hé quoi, pauvre ami, alors qu'il n'y a pas une seule femme vertueuse dans tout Madrid, dans toute la ville, vous me voulez donner comme un type de sagesse une danseuse qui, chaque nuit, se montre demi-nue pour de l'argent, et brûle, par ses gestes voluptueux, le sang des jeunes gens imprudents?

DON CARLOS.

Vous oubliez que c'est une Gypsy?

LARA.

D'autant plus facile à conquérir, alors.

DON CARLOS.

C'est-à-dire, pas à conquérir du tout. La seule vertu que prise une Gypsy, c'est la chasteté. C'est sa seule vertu, vous entendez, et elle lui est plus chère que la vie. Il me souvient d'une Gypsy, créature éhontée et vile, dont le métier était de livrer la jeunesse au vice et la beauté à la débauche. Pourtant cette misérable était personnellement incorruptible. Un jour, un noble seigneur, séduit par sa beauté, la sauvage et diabolique beauté de sa race, lui offrit à prix d'or de devenir elle-même ce que tant d'autres devenaient par ses soins. Elle se tourna vers lui d'un air de grand mépris et le frappa au visage [1].

Le *Carillon et le beffroi de Bruges* portent la date de 1846. Nous avons essayé de vous rendre ces strophes; après les avoir lues, on a vu Bruges (*formosis Bruga puellis*), on connaît son histoire. Un autre recueil de *miscellanées* suit immédiatement les *Poèmes sur Bruges*.

1. « Nous avons dit que les Bohémiennes étaient sobres; si nous ajoutons qu'elles sont chastes, personne ne nous croira; c'est pourtant la vérité; leur vertu passe en Russie pour invincible; aucune séduction n'en peut venir à bout, et des seigneurs jeunes et vieux ont dépensé avec des Bohémiennes des sommes fabuleuses sans en être plus avancés. »

Ainsi dépose Théophile Gautier dans son *Voyage en Russie,* et le témoignage de cet éclatant styliste nous a paru très intéressant à reproduire ici. Ajoutons, en passant, que dans ce *Voyage en Russie,* très digne d'être lu d'un bout à l'autre, notre poète a commis de graves oublis; si la Russie a le droit d'être fière de Zichy et des *Vendrediens,* elle s'enorgueillit aussi de Pouchkine, Gogol et Tourguenef.

Dans cette intéressante série, nous avons surtout remarqué : *Un rayon de soleil,* l'*Arsenal de Springfield*, et une pièce intitulée :

NUREMBERG.

Dans la vallée de la Pegnitz, dans le pays où, sur de vastes prairies, se dressent les monts azurés de la Franconie, on aperçoit l'antique Nuremberg...

Étrange vieille cité de labeur et de trafic, étrange vieille cité d'art et de chanson...

Les souvenirs hantent tes toits pointus, aussi nombreux que les corbeaux qui s'y rassemblent..,

Souvenirs du moyen âge, alors que les Césars grossiers et hardis avaient fixé leur séjour dans ton château séculaire et qui brave le temps...

Alors que tes vaillants et économes bourgeois se vantaient dans leurs rimes naïves...

Que leur grande cité impériale étendait sa main sous tous les climats.

Dans la cour d'honneur dù château, blindé de maint cercle de fer...

Se dresse le gros tilleul planté par la main de la reine Cunégonde.

Sur la place, la fenêtre où, dans les vieux jours héroïques,

On vit le poète Melchior chantant les louanges de l'empereur Maximilien.

De toute part, je vois surgir autour de moi le monde prodigieux de l'art,

Et les fontaines ennoblies des plus splendides sculptures rafraîchissent les plus vulgaires marchés.

Sur le portail de la cathédrale, on voit sculptés en bois les saints et les évêques,

Délégués par les premiers âges, comme apôtres de notre temps.

Dans l'église Saint-Sébald, la poussière vénérable du patron repose dans une châsse magnifique,
Et les douze apôtres en bronze montent, à travers les âges, la garde autour de ce précieux dépôt.
Dans l'église Sainte-Laurence, on admire un ciboire, œuvre de sculpture extraordinaire,
Figurant la gerbe écumeuse des fontaines, s'élançant dans un air en peinture.
Ici, dans le temps où l'art était encore la religion, d'un cœur simple et pieux,
Vivait et travaillait Albert Dürer, l'évangéliste de l'Art.
C'est d'ici que dans le silence et le chagrin, mais la main toujours active au labeur,
Il partit comme un émigrant, à la recherche d'un monde meilleur.
Emigravit... telle est l'inscription qu'on lit sur la tombe où il repose.
Il n'est point mort, mais parti, car l'artiste ne meurt jamais.
L'ancienne cité paraît plus belle et le soleil semble plus brillant
A celui qui a déjà foulé ses pavés et respiré son air.
A travers ces rues larges et imposantes, à travers ces ruelles obscures et sinistres...
Ont passé jadis les *Master Singers,* chantant leurs grossiers poèmes...
Des pays lointains et privés de soleil, ils étaient venus au *Guild* hospitalier,
Bâtissant des nids dans le grand temple de la Renommée, comme les hirondelles bâtissent dans les gouttières.
Le tisserand, comme il poussait sa navette, tissait aussi des rimes mystiques
Et le forgeron martelait sa dure chanson au carillon de l'enclume,
Remerciant Dieu, dont la sagesse infinie a fait fleurir la fleur de poésie
Parmi les cendres de la forge et les déchets du métier.

C'est ici que Hans Sachs, le savetier-poète, lauréat du gentil-savoir,
Le plus habile des douze maîtres habiles, chanta et rit en larges in-folio.
Mais sa maison est maintenant un cabaret, au plancher proprement sablé...
La fenêtre est enguirlandée, et la figure du chanteur est sur la porte...
Peinte par quelque humble artiste comme dans la chanson d'Adam Puschman...
Douce comme le vieillard lui-même, avec sa longue barbe blanche.
A la nuit, l'artisan basané vient noyer ici ses soucis...
Dans le pot d'étain écumant, qu'il vide, assis sur l'antique siège du maître.
La splendeur de jadis est évanouie, et devant mon œil songeur, ces formes et ces images confuses flottent comme une tapisserie fanée.
Ni tes Conciles, ni tes Kaysers n'attirent sur toi le respect du monde...
Tu les dois à ton peintre Albert Dürer et à ton savetier-poète Hans Sachs.
C'est ainsi, oh! Nuremberg, qu'*un pèlerin des lointains pays...*
Comme il errait dans tes rues et tes places, chantait intérieurement sa chanson insouciante,
Cueillant entre les pavés, comme une fleurette du sol,
La noblesse du travail, la longue généalogie de l'effort.

Dans cette pièce, d'un jet moins heureux, mais intéressante par le détail, le poète a suivi le même plan que pour Bruges. Dans une soixantaine de vers, il a enchâssé tous les souvenirs, la physionomie et les annales de Nuremberg. Ici, comme partout, Longfellow s'arrête effaré devant les mystères du

temps et les abîmes de l'histoire. Il est étrange que nous devions à l'Amérique un si pénétrant poète du souvenir. Pour ce qui regarde Nuremberg, nous pouvons appuyer de notre témoignage personnel la justesse de l'impression. Mais il s'agit surtout du Nuremberg des poètes. Il en est un autre, peu poétique et peu rassurant, que M. Victor Tissot a bien exposé dans ses études allemandes dont le succès a fait date en librairie. Le Nuremberg des artistes et des philosophes a euson meilleur historien dans le volume remarquable consacré à *Albert Dürer, sa vie et ses œuvres*, par M. Moriz Thausing, conservateur de l'Albertine.

Le hasard, qui se plaît à multiplier de bizarres rapprochements, réunira pour la seconde fois dans cette étude les noms de deux poètes forts différents: Gautier et Longfellow. Théophile Gautier a écrit une admirable pièce sur Nuremberg. Il est bon de donner quelques spécimens de sa manière pittoresque et précise, et de son esthétique brillante, en regard de la description sentimentale et un peu vague de Longfellow.

Auprès d'Albert Dürer, Raphaël est païen...
. . . . . .
Gothique Albert Dürer! . . . . . .
Que de virginité, que d'onction divine,
Dans ces pâles yeux bleus, où le ciel se devine!
Comme on sent que la chair n'est qu'un voile à l'esprit!
. . . . . .
... On ne dit pas, voyant aux galeries

L'ovale gracieux de tes belles Maries,
Oh! mon chaste poète, oh! mon peintre chrétien,
Comme de Raphaël et comme de Titien :
Voici la Fornarine, ou bien la Muranèse...
. . . . . .
Comme dans tes tableaux, oh! vieil Albert Dürer!
Nuremberg, sur le ciel, dresse ses mille flèches,
Et découpe ses toits aux silhouettes sèches!

Dans la même série nous trouvons *le Baron Normand*, avec cette épigraphe d'Augustin Thierry :

Dans les moments de la vie où la réflexion devient plus calme et plus profonde, où l'intérêt et l'avarice parlent moins haut que la raison, dans les instants de chagrin domestique, de maladie et de péril de mort, les nobles se repentirent de posséder des serfs, comme d'une chose peu agréable à Dieu, qui avait créé tous les hommes à son image.

Nous citerons aussi : *la Pluie en été*, *A un enfant* (Longfellow a parlé des enfants aussi souvent et aussi bien que Victor Hugo), l'*Occultation d'Orion*, puis un morceau d'une mélancolie exquise : *le Pont*, que nous regrettons sincèrement de ne pas pouvoir traduire ici ; ensuite des *chansons à boire*, puis *la Vieille Horloge sur l'escalier*, portant en épigraphe la célèbre image de Bridaine : *Toujours! jamais! jamais! toujours!!!* La littérature de Longfellow est immense, il ne sait point par cœur seulement l'Espagne, l'Allemagne et la Suède... mais la France aussi.

Voici venir d'autres sonnets, et d'autres traduc-

tions de l'allemand, parmi lesquelles nous retrouvons un nom agréable à la France, et l'on peut dire consacré par elle : Henri Heine! Nous avons omis d'indiquer plus haut que ces diverses *translations* de l'espagnol et du français remontent aux premiers voyages de Longfellow. Ces voyages ont fourni la matière d'un volume de souvenirs et de récits, publié en 1835, sous ce titre: *Outre-Mer.* On y rencontre, en outre, des impressions courantes un peu générales et sans grand caractère (Gautier — encore Gautier — nous a rendus si difficiles en matière de voyages!), des études littéraires sur les vieux trouvères français et sur les poètes espagnols. Longfellow nous paraît grand admirateur de cette littérature. N'eût-elle donné au monde que ce magnifique chef-d'œuvre: *Don Quichotte,* elle a le droit de se présenter devant l'avenir, entre la Grèce qui nous a donné Homère, l'Italie qui nous a donné Virgile, la France mère de Corneille, et l'Angleterre à qui nous devons Shakespeare. Nous reprocherons seulement à ces impressions de trop banales satires contre les couvents et les moines. Ces choses-là ne sont pas dans la tournure d'esprit du poète, ni dans le cadre du sujet; ce sont de purs tributs à l'esprit de secte.

En 1847, Longfellow publia un de ses poèmes les plus considérables, et aussi les plus célèbres: *Evangéline.* Gœthe aurait signé avec orgueil cette idylle parée de noms français, et qui relate des épisodes français. Cette épopée familière est un des

principaux ornements du premier volume, déjà si riche, qui contient un grand nombre de beaux poëmes, et *l'Étudiant espagnol*. L'idylle, nous répétons à dessein le mot, est encadrée dans la majesté séduisante du paysage américain. L'action se passe dans le village de Grand-Pré, dans la contrée acadienne, sur les bords du bassin de Minas. Allez pleurer, âmes tendres, à l'histoire touchante de Bénédict Bellefontaine, et de sa fille Évangéline. Ce livre est votre ami[1].

Ce premier volume s'achève enfin sur les poèmes du *Coin du feu*, et les poèmes des *Bords de la Mer*, nouvelle série de morceaux détachés, qui porte la date de 1850. Dans les uns éclate ce sens de l'éternel et de l'infini, qui anime d'une puissante gravité toutes les inspirations du poète. Dans les autres, on retrouve entier le barde chrétien, tout brûlant de ces ardeurs du renoncement, de la résignation, du sacrifice du *moi*, qui, aux siècles des néophytes fervents, produisirent les martyrs, qui, plus tard, grâce à l'introduction de l'élément humain dans les forteresses religieuses, produisirent la chevalerie et la galanterie, et qui, de nos jours, ne produisent plus rien :..... *causâ ablata*. Les dernières pages du tome premier nous appartien-

1. Il a paru dernièrement, chez Hachette, une traduction d'*Évangéline*, illustrée de vignettes charmantes et due à M. Charles Brunel. Le rapide débit de ce volume semblerait montrer que notre pays n'est plus sensible seulement à la gloire de Longfellow et qu'il le devient à ses œuvres.

nent: c'est une traduction de *la Jeune Aveugle de Castel-Cuillé*, du gascon de *Jasmin*, et d'un Noël bourguignon de Gui Barozai. Longfellow a fait suivre sa traduction de Jasmin, qu'il appelle : « *le Burns du Midi de la France* », d'un charmant morceau anecdotique, emprunté au *Voyage dans les Pyrénées*, de Louisa Stuart-Costello. Le deuxième tome est occupé entièrement par deux œuvres : *la Légende dorée* et *le Chant de Hiawatha*. Le contraste est saisissant. Avec *la Légende dorée*, nous sommes ramenés au fantastique des cloîtres. C'est une imitation de *la Légende des Saints*, écrite en latin du XIII^e^ siècle, par Jacob de Voragine. Le ton en est imposant et la fable grandiose comme celle de Faust. L'original de ce poème fut regardé comme le dernier mot de l'épopée légendaire et mystique au moyen age, et les contemporains émerveillés lui décernèrent le nom de *Légende dorée*.

Nous avons parlé plus haut du chant de *Hiawatha*. On recommande comme une sensation piquante pour l'esprit la lecture alternative de la légende monastique et du poème indien, où l'on trouve au plus poétique degré le sens intime des choses derrière les mirages du pittoresque.

Un intervalle de huit années sépare les tomes I et II du tome III^e^. Ces poésies nouvelles ne surpassent pas les anciennes, elles les égalent. Se maintenir dans l'excellent, cela n'est-il pas l'idéal du progrès? On admire la justesse et la variété de

tons dans les pièces charmantes réunies sous ce titre : *Tales of a Wayside Inn.*

Par une nuit d'automne, dans une vieille auberge de Sudbury, sont réunis devant un vaste foyer dont la flamme fait resplendir le portrait de la princesse Marie : un musicien et son violon, l'aubergiste lui-même, puis un étudiant, un Sicilien, un juif espagnol d'Alicante, un théologien et un poète. Le musicien s'étant exécuté aux bravos de l'assistance, il est convenu que chacun des autres va dire une histoire. L'aubergiste ouvre le défilé avec *la Chevauchée de Paul Revere;* l'étudiant conte à ravir : *le Faucon de sir Federigo;* le juif espagnol dit l'aventure du *Rabbi Ben Levi.* Le musicien, qui aime à fixer l'attention, débite tout au long *la Saga du roi Olaf*, qui ne comprend pas moins de vingt-deux chants. Le Sicilien chante *le Roi Robert de Sicile;* le théologien relate *Torquemada*, ou l'épouvantable cruauté d'un père. Mais je crois que c'est le poète qui conquiert la palme avec la légende si douce des *Oiseaux de Killingworth.* Si Platon l'eût connue, il y eût regardé à deux fois avant de proscrire les poètes, de peur d'encourir le sort des gens de Killingworth, lorsqu'ils tuèrent les oiseaux. Ces contes aimables sont précédés du portrait de chacun des conteurs et séparés les uns des autres par un *interlude* original. Ensuite, dans un poème qui rappelle *Evangéline* par l'accent, les proportions et le lieu de la scène, Longfellow raconte la cour inutile faite par *Miles Standish*, le

vieux et farouche capitaine, à la belle vierge puritaine Priscilla. La scène se passe durant les jours anciens des colonies dans Plymouth, la terre des pèlerins, Au dur soldat, Priscilla préfère son ami et compagnon Alden. La fureur de *Miles Standish*, son départ pour la guerre, son retour imprévu, le jour même du mariage d'Alden et de Priscilla, et son acquiescement... tel est le thème de ces vers excellents. Le reste de ce tome III^e^ comprend sous ce titre : *les Oiseaux de passage*, une trentaine de morceaux détachés, parmi lesquels nous citerons : *Prométhée, l'Échelle de saint Augustin, le Vaisseau-Fantôme, le Gardien des cinq-ports*, et surtout *les Maisons hantées*.

Toute maison où les hommes ont vécu et sont morts est une maison hantée ; à travers les portes ouvertes, d'inoffensifs spectres glissent d'un pied qui ne résonne pas sur le plancher.

. . . . . .

Le monde-esprit, autour de ce monde-sens, flotte comme une atmosphère ; et partout circule, à travers ces brumes et ces lourdes vapeurs terrestres, un souffle vital de l'essence la plus éthérée.

La donnée du *Vaisseau-Fantôme* repose sur le compte rendu détaillé de l'apparition d'un vaisseau dans l'air, fourni par Cotten Mather, au livre I^er^, chapitre VI, de ses *Magnalia Christi*, et emprunté à une lettre du *révérend* James Pierpont, pasteur de *New-Haven*.

J'ai lu et relu aussi *le Cimetière de Cambridge, le Nid d'oiseaux de l'empereur, les Deux Anges, le Cimetière juif à Newport* et de vives strophes sur notre *Olivier Basselin :*

Dans la vallée de la Vire,
On voit encore un vieux moulin,
Aux pignons bizarres et surannés.
Sous le châssis de la fenêtre,
Dans la pierre,
Ces seuls mots :
Olivier Basselin vécut ici.

Citons encore des strophes d'une tournure très militaire sur *Victor Galbraith,* volontaire fusillé au Mexique pour indiscipline. Le nom du personnage revient à chaque troisième vers comme un roulement de tambour voilé de crêpe funèbre. Voici une belle chanson à boire : *le Vin de Catawba :*

Cette chanson de moi est une chanson de vigne qu'il faut chanter près des tisons flamboyants des auberges de la route,
Quand la pluie vient assombrir encore le sombre décembre.

Il faut nommer aussi : *Sainte Philomène, le Point du jour, les Enfants, Épiméthée,* où je relève cette strophe :

Pandore, douce Pandore,
Pourquoi le puissant Jupiter te créa-t-il blonde comme Flore,
Belle comme la jeune Aurore,
Si te conquérir, c'est te haïr ?

Et les vers pour *le Cinquantième anniversaire d'Agassiz, l'Heure des Enfants, Encelade, le Cumberland, les Flocons de neige, un Jour de juin, Lassitude?...* N'exprimerons-nous pas au moins notre regret de ne rien emprunter à ces inspirations toujours sincères? Le volume s'achève sur une explosion de mélancolie : *Ce qui reste inachevé:*

Avec quelque ardeur que nous travaillions...
Il reste toujours quelque chose de non fait.
Quelque chose d'inachevé
Attend toujours le prochain soleil.

Auprès du lit, dans l'escalier, au seuil de notre porte,
Menaçant ou suppliant,
Ce quelque chose d'inachevé,
Comme un mendiant attend...

Il attend, et on ne le congédiera pas...
Par les soucis d'hier
Aujourd'hui est sans trêve alourdi...

La poésie occupera toujours le premier rang parmi les dignités de l'esprit, et continuera, malgré mille épreuves, à enchanter le monde, aussi longtemps que le poète, né avec la flamme intérieure, se bornera à dire, en toute sincérité, mais avec le *tour* du génie, ce qu'il a vu, pensé, imaginé et senti, en n'oubliant pas qu'il parle à des hommes.

Le tome IV des œuvres en vers contient deux pièces dramatiques, parues en 1868 dans l'édition

Tauchnitz, sous le titre de *New England Tragedies*. Il en a été publié une traduction chez Hachette. La première pièce s'appelle dans l'original : *Endicott*. Le savant traducteur, M. Marmier, ancien ami de Longfellow, l'intitule : *Wenloch Christern*, du nom d'un personnage du drame. L'autre pièce, dont l'héroïne est une sorcière, s'appelle : *Giles Gorrey*. Il fut fait une vaste *circulation*, comme ils disent à Cambridge *(Massachussets)*, à cet élégant volume d'un prix très modéré.

Nous regrettons que M. Xavier Marmier n'ait pas poursuivi cette heureuse tentative; nul n'avait plus que lui qualité pour traduire les poèmes de Longfellow. M. Marmier eût augmenté par là des titres déjà nombreux et incontestés. Personne n'ignore que M. Marmier fut l'un de nos plus intelligents et passionnés voyageurs, dans un temps où voyager était le synonyme de difficultés, d'abnégation et quelquefois de péril. L'œuvre de ce galant homme est considérable. Ses récits de voyage et ses travaux de littérature étrangère, si goûtés cependant, n'ont pas nui à la fortune de ses romans et de ses contes. Antithèse charmante! l'auteur de tant de récits d'excursions lointaines vient d'écrire, à la louange de *la Maison*, un petit volume qui est l'œuvre d'un poète, d'un érudit et d'un moraliste.

Tauchnitz a publié aussi, vers 1867, trois volumes: *la Divine Comédie* de Dante, traduite par Longfellow, avec notes, commentaires et citations qui en font une mine de précieux renseignements

à l'usage des lettrés, sans parler du mérite même de la traduction. M. Émile Montégut en a usé de même avec Shakespeare, et son œuvre rend les plus éclatants services au public et aux poètes.

Nous achèverons avec de simples dates cette liste rapide de l'œuvre considérable de Longfellow. L'année 1872, toujours d'après l'édition Tauchnitz, a vu paraître : *la Divine Tragédie,* poème évangélique, que le manque d'espace nous empêche d'analyser. Cela se recommande presque comme une lecture pieuse. Dans l'été de cette même année 1872, nous avons reçu de Londres, par l'intermédiaire des célèbres éditeurs Routledge et à l'indication précise de Longfellow, un charmant volume admirablement imprimé et intitulé : *Three Books of Songs.* Le premier *Book,* ou livre, s'ouvre sur une nouvelle série des *Contes de l'auberge.* Nous retrouvons là : le Sicilien qui nous raconte : *la Cloche d'Atri;* le juif espagnol avec *Kambalu;* l'étudiant avec le *Savetier de Haguenau;* le musicien avec la *Ballade de Carmilhan;* le poète avec *Lady Wenworth;* le théologien avec *la Belle Légende;* et de rechef l'étudiant avec le *Baron de Saint-Castine,* dont l'action se passe dans un castel des Pyrénées.

Le second *Book* est rempli tout entier par des scènes bibliques sous ce titre : *Judas Macchabée.* Le livre troisième est intitulé : *Une Poignée de traductions.* On y retrouve des chansons tartares traduites de Chodzko, des chansons arméniennes traduites d'Alishan. Les célèbres stances de Malherbe à

M. Duperrier et au cardinal de Richelieu ; *l'Ange et l'Enfant* de Jean Reboul, excellemment transportés en anglais, puis des extraits de Filiçaja, de Gœthe, d'Auguste Van Platen et de sainte Thérèse.

Un plus récent volume de poésies de Longfellow, portant la date de 1875, s'intitule : *le Masque de Pandore et autres poèmes.* Le *Masque de Pandore* est une suite de scènes mythologiques. Parmi les *autres poèmes,* nous avons remarqué deux pièces d'une tournure profondément mélancolique : *la Pendaison de la crémaillère,* et *Morituri salutamus,* composé à l'occasion du cinquantième anniversaire (1825) de la classe *Baudouin-College.* Le même volume renferme une troisième série des *Contes de l'auberge,* avec le prélude et les *interludes* accoutumés.

Le juif espagnol raconte *Azraël ;* le poète raconte *Charlemagne ;* l'étudiant, *Emma et Eginhard ;* le théologien, *Elizabeth ;* le Sicilien, le *Moine de Catal-Maggiore ;* le juif espagnol déjà nommé reparaît avec *Scanderberg ;* le musicien raconte le *Fantôme de la mère ;* et l'aubergiste la *Chanson de sir Christophe.*

Puis voici deux autres séries des *Oiseaux de passage,* comprenant : *Fata Morgana,* la *Chambre hantée,* la *Rencontre, Vox populi,* le *Défi, Charles Summer, Voyage au coin du feu,* le *Lac de Côme,* le *Mont-Cassin, Amalfi,* le *Sermon de saint François, Bélisaire,* etc.

La voix du poète est moins éclatante, mais le chant est toujours d'une extrême pureté, et l'image, ce *criterium* de l'inspiration poétique, toujours abondante et claire. Ce volume s'achève sur quelques sonnets consacrés à *Trois Amis,* puis à *Chaucer,* à *Shakespeare,* à *Keati,* à *Milton,* à une *Tombe sans nom,* au *Sommeil,* au *Vieux Pont de Florence.*

Citons celui qui est intitulé :

SHAKESPEARE.

Une vision comme de rues de cité encombrées,
Roulant d'intarissables courants de vie humaine ;
Grondement de tonnerre des carrefours, clairons qui appellent au combat... et dans des coins obscurs, clameurs des matelots débarqués de leurs flottes à l'ancre.
Résonnement des cloches dans les clochers, et au-dessous, voix d'enfants, fleurs brillantes qui soufflent par-dessus les murs du jardin leurs parfums unis.
Cette vision m'arrive, quand j'ouvre
Le livre du Poète-Roi,
Qui ne fut point chéri *d'une seule muse,* mais de *toutes* ensemble ;
Elles mirent dans ses mains la lyre d'or,
Et, couronné du laurier consacré à leur fontaine,
Elles le placèrent comme Musagètes sur leur trône.

Ce n'est point là le premier ni l'unique hommage rendu par Longfellow à Shakespeare. Dans de précédents volumes, nous retrouvons un autre sonnet qu'il ne sera point sans intérêt de traduire

en regard de celui-ci. Il est inspiré par les *Lectures shakespeariennes* de mistress Kemble:

Oh! précieuses soirées, toutes trop vite enfuies,
Nous laissant légataires des plus généreux héritages
De toutes les meilleures pensées des plus illustres sages,
Elles ont rendu la voix aux morts silencieux!
Comme nos cœurs se sont enflammés et ont battu quand elle lisait;
Interprétant par ses intonations les pages merveilleuses
Du grand poète, qui *anticipe sur les âges futurs*
Et devance tout ce qui sera dit.
Oh! heureuse lectrice, qui as pour texte
Le livre magique, dont les feuilles sibyllines ont acquis
La plus rare essence de toute la pensée humaine!
Oh! heureux poète, hors-critique,
Combien ton esprit attentif doit maintenant se réjouir
D'être interprété par une telle voix!

L'œuvre poétique de Longfellow ne s'arrête pas à ce volume. Hier encore, nous recevions de Boston un charmant recueil intitulé : *Keramos,* du nom du principal morceau, consacré à l'industrie du potier. C'est un charmant poème, d'une mélancolie des plus originales, si l'on peut dire, et qui ne laisse pas d'être *dans le mouvement,* puisque, plus ou moins sincèrement, de l'un à l'autre pôle, nous avons l'air de nous pâmer, à propos de céramique.

Le même recueil comprend un cinquième *Vol (Flight the fifth)* des *oiseaux de passage.* Nous y avons surtout remarqué : *les Châteaux en Espagne, Vittoria Colonna, le Gant de l'Empereur, le Czar blanc,*

et un délicieux sixain : *Delia.* Nous citerons encore un *Livre de Sonnets,* entre autres : *Venise, Boston, Woodstok-Park,* puis des *translations* de Virgile, d'Ovide, et même de Ducis, de Lefranc de Pompignan et... de Méry, et enfin sept *Sonnets,* et un *Canzone* traduit de l'italien de Michel-Ange.

Afin de ne point nuire à l'ordonnance de cette longue revue qui nous imposait de citer d'abord, suivant leur ordre chronologique, toutes les œuvres en vers de Longfellow, nous n'avons pas encore parlé de ses œuvres en prose; par leur date, elles devaient cependant figurer avec les premières publications de l'auteur. L'éditeur Routledge, de Londres, en a donné une charmante édition complète en un volume illustré. Ce volume contient deux romans : *Hyperion* et *Kavanagh. Hyperion* est regardé comme le roman du poète lui-même. Aussi bien, tous deux sont d'incontestables romans de poète. Dans le même volume, on retrouve *Outre-mer,* qui est, nous l'avons déjà dit, un recueil de notes de voyage, prises en France, en Espagne et en Italie.

Après avoir parlé de Longfellow poète, il n'y a point lieu d'insister sur Longfellow romancier. L'un se rattache manifestement à l'autre; il est de parfaite évidence que si Longfellow n'était pas le poète qu'il est, jamais il n'eût écrit ses romans, véritables poèmes, moins la rime et le rythme; donc, ce que nous pourrions dire du prosateur a

déjà été exprimé dans nos considérations sur l'auteur d'*Évangéline* et de l'*Étudiant espagnol*.

IV.

En commençant cette étude, nous voulions seulement offrir à quelques passionnés amis de la véritable poésie divers extraits de Longfellow; puis, en louant cet excellent poète du souvenir, nous nous sommes senti nous-même assailli par le passé Pour dépeindre à merveille l'étrange émoi de notre cerveau, nous n'aurions eu que l'embarras du choix parmi les nombreuses peintures que Longfellow a faites d'un jeune homme à la mémoire très fidèle, au cœur trop sensible, qui rêve, les pieds au feu et le coude appuyé sur une table chargée de gravures, de lettres et de livres, aux jeunes filles et aux vieilles espérances d'il y a dix ans. A ce nom de Longfellow, nous voyons se dresser, dans le crépuscule matinal de notre dix-huitième année, la statue fantastique de la gloire littéraire. Nous avons déjà dit que nous devions à ce poète non seulement le bienfait opéré sur nous par ses vers, mais aussi quelque chose de notre premier orgueil et de notre meilleur étonnement d'écrivain. Qu'on nous permette de rappeler nos surprises à Londres en 1855. Car il s'agissait d'un peuple de marchands, et non

d'artistes et de flâneurs. Peut-être objectera-t-on : « Cela ne signifie pas grand'chose et ces gens-là font semblant d'aller demander aux livres les jouissances idéales qu'ils ne sauraient trouver au-dedans d'eux-mêmes. » L'erreur serait double, car la poésie vit seulement dans l'amour qu'elle inspire et par lui. D'autre part, c'est une des plus souhaitables races de lecteurs que ces Anglais. C'est merveille de les voir unir à leur instinct proverbial du calcul une religion poétique si naturelle, et faire dans leur vie si positive une part idéale à l'amour.

On a vu d'ailleurs que Longfellow justifiait sa gloire. Ce n'est pas une petite chose, en effet, que de savoir remuer l'âme humaine et d'être un grand poète, autrement que ne le furent Gœthe, Byron, Hugo, Lamartine, Musset, Gautier, Barbier et Henri Heine. La gloire propre de Longfellow, c'est d'avoir uni à la pénétration intime de toutes choses, de la nature et de l'âme, l'art de rendre leur véritable accent à toutes les voix qu'il fait parler. Nul ne prête une langue plus humainement attendrie à un aussi pur idéalisme. Sa poésie a courageusement bravé tous les périls, toutes les fatigues d'un précoce hymen avec le labeur du professorat, sans rien perdre de sa fraîcheur de vierge et de son originalité native.

Dans l'école anglaise proprement dite, depuis la mort du dernier *lakiste*, on ne vante plus guère que Tennyson, pour lequel nous professons une

admiration sans enthousiasme. Il est, depuis quinze ans, le seul poète national honoré par l'Angleterre, et jusque par ce Londres si hostile encore à lord Byron. En France, à part quelques caprices, quelques bouffées d'engouement pour certains noms et pour certaines œuvres (caprices et engouements qui nous permettent ensuite de mépriser tout le reste), on n'aime guère les poésies.

On affirme pourtant que, dans notre France, jamais les versificateurs ne furent aussi nombreux, ni aussi habiles qu'aujourd'hui. C'est une appréciation que je ne conteste pas ; je me borne à attribuer, en partie, aux stériles luttes de prétendues écoles, aux indignes critiques, à l'introduction violente dans l'art d'écrire, d'éléments et de conditions hostiles à cet art, à la mutuelle inimitié des écrivains qui les a fait se jeter aux pieds des peintres et des musiciens, la responsabilité de la décadence de l'invention poétique et littéraire chez nous.

D'ailleurs, les théories ne prévaudront jamais contre le fait que voici : Il y a d'une part les poètes qui nous prennent dès le berceau, à l'entrée de la jeunesse, et que nous n'abandonnons jamais. La langue qu'ils parlent nous a soudainement saisis comme le chant d'aurore d'un monde qui sommeillait, muet jusque-là, dedans nous ; ils nous ont paru eux-mêmes être la voix de ce qui n'avait jamais parlé avant eux... puis nous les avons aimés.

Ce qu'ils ont dit fait désormais partie des trésors

inaliénables de notre âme. (*Un trésor qui se compose de mots!*... Voyez comme les gens d'affaires ont raison de ne pas se fier à nous.) Ces poètes-là, nous les récitons par cœur, à travers les rumeurs de la vie, malgré les chocs de la destinée, à la table de nos amis, à l'oreille de nos femmes.

D'autre part, il y a les prétendus poètes qui n'ont jamais eu le temps de connaître ceux dont je viens de parler... s'étant toujours admirés eux-mêmes avec tentative de tapage, le plus souvent. Mais ce n'est point leur faute si les vitres qu'ils cassent vont choir sur des matelas, et s'ils ne réussissent pas même à faire savoir à personne qu'ils meurent d'envie d'être connus. Bref, il y a des poètes dont nous disons, pour nous en débarrasser : Quel talent!... *mais qui ne nous disent rien.*

Or, de quelque façon que vous définissiez le poète, soit que vous donniez ce nom à l'homme qui revêt d'une forme plus ou moins savante, mais pratiquée avant lui, des aventures nouvelles, des idées et des sentiments individuels, ou que nul n'a mis plus hardiment en relief... soit que vous appeliez de ce nom l'homme qui réveillera aux échos sonores d'une diction toute personnelle, des idées et des sentiments endormis dans l'âme de ses semblables : à ce double titre, Longfellow est un vrai poète; son émotion, toujours sincère, dépasse de très haut le mérite d'un banal savoir-faire en matière de rimes et d'enjambements.

J'ai toujours le même zèle à parler de ces choses; mon premier amour, amour plein de douleurs et d'irréparables sacrifices, a été la poésie. Aujourd'hui encore, je ne sépare point la poésie de l'amitié. Tous deux, non seulement composèrent mes songes de bonheur, mais encore ils sont demeurés les premières aspirations de ma vie réelle. Depuis mon enfance, jusqu'après le jour où, bachelier désœuvré, je me posai à moi-même la redoutable question : « Que vas-tu faire maintenant? » j'ai écrit beaucoup de vers, avoués ou cachés, sur les mystères de la vie, sur les joies de la liberté, sur les yeux bleus des cousines de mes amis. Au lendemain assoupi et rêveur des bals nocturnes, j'épanchais mon émoi en strophes mélancoliques; je n'étais pas un *ciseleur,* cela est vrai, et peut-être me l'a-t-on reproché. Je me suis consolé avec les vers des autres. J'en avais toujours au bout des lèvres. Puis, chaque matin, je m'éveillais sur une strophe de telle pièce, non seulement de Hugo, de Lamartine, de Musset, de Gautier ou de lord Byron, mais de n'importe quel auteur moins illustre, et même d'un ami entièrement inconnu du public; et pour toute la journée j'appartenais à cette pièce; elle était l'hôte de mon cœur.

Mais alors, je veux que chaque *mot* soit un *monde;* qu'il voltige autour du premier vers un souffle qui m'avertisse et m'échauffe, que je respire un air nouveau. C'est le triomphe de l'âme

que je demande là, tout simplement, je le sais bien. La gloire propre de Longfellow est de réaliser pleinement ce triomphe. C'était aussi la gloire de Musset, malgré des airs et des cris de débauche. C'est ainsi qu'il nous est permis de rapprocher sans violence le poète de la désespérance et celui de la résignation, parce qu'avant tout l'un et l'autre sont poètes.

Sous un grand nombre d'autres aspects, Longfellow figurerait plus légitimement entre Lamartine et Victor de Laprade, lui aussi poète inspiré et professeur érudit. Je n'ose faire qu'à coup sûr de ces rapprochements contestables d'ordinaire. N'avons-nous pas vu, dans un recueil répandu, un critique, fort sévère et peu juste, comparer Eugène Sue à Charles Dickens? Il faut rester sur ce savoureux exemple.

On a dit qu'il y a d'aussi bons et d'aussi grands poètes en prose qu'en vers.

C'est peut-être vrai... mais c'est autre chose.

JACQUES Ier D'ÉCOSSE

I.

Un des plus grands noms de l'histoire d'Écosse est celui de Jacques Ier, qui fut un vaillant homme, un illustre gouvernant, et qui brilla au premier rang parmi les chevaliers et les poètes de son siècle. Jacques Ier relève de l'histoire par sa naissance, et de la légende par ses aventures. Toutefois, l'histoire et la légende ne nous ont fourni que des renseignements généraux sur sa personne et sur sa vie. Quant à l'histoire littéraire, qui revendique avec tant de raison le nom de *James the first of Scotland,* elle a cru retrouver dans l'analyse de son œuvre tous les éléments de sa biographie, et s'est bornée à les fortifier de trois dates : celles de sa naissance, de sa libération et de sa fin tragique.

Pour ceux qui aiment les héros de roman, Jacques Ier veut être rappelé, car il en fut un, dans la plus intéressante acception du mot. Pour ceux

qui ne méprisent pas les origines et les pères de la littérature moderne, le poète qui mérite d'être nommé le *Chaucer de la Calédonie,* l'auteur du *King's Quhair,* veut être raconté. Un critique anglais a dit de lui : « L'histoire vraie de ce grand prince est plus étrange que la fiction. » Dans le dessein d'écrire cette histoire, nous avons remué des montagnes de chroniques. La cause de notre tendresse pour cette noble figure, c'est que nous avons passé une année de notre vie au pied de la Tour-Ronde, où Jacques soupira pour lady Jeanne.

Walter Scott, de qui nous étions en droit d'attendre mieux et plus, n'a consacré au roi-poète qu'un alinéa de son histoire d'Écosse. Washington-Irving, dans son *Livre d'Esquisses,* analyse le poème de Jacques, sans se préoccuper de sa vie. Sur ce point important, nous sommes redevables du plus clair de notre savoir à une sorte de compilation, imprimée à Édimbourg, il y a environ quarante ans, sous ce titre : *Les Gloires de l'Écosse.*

Voici la généalogie de Jacques Ier : Robert III, petit-fils de Marjorie, laquelle était fille du chevaleresque et prestigieux Robert Bruce, succéda à son père Robert Ier, sur le trône d'Écosse, en l'an 1390. Cette Marjorie est la fondatrice de la dynastie des Stuarts, par le fait de son mariage avec Walter, *lord High-Steward* (ou grand intendant d'Écosse), charge héréditaire dont le titre resta à la famille. Robert III avait un frère, le déloyal duc d'Albany, qui fut la douleur et l'opprobre de son

règne. D'Albany ne recula pas devant un premier et horrible crime, pour aplanir sous ses pas le chemin du trône, en cas de mort du souverain régnant. Il sema la haine entre Robert III et son fils aîné, le duc de Rothsay, héritier présomptif de la couronne, et réussit à faire jeter (par ordre royal) le prince dans un infâme cachot où on le laissa mourir de faim.

Cette atrocité abreuva d'amertume et de remords les dernières années du règne de Robert III, auquel il ne restait désormais qu'un fils : Jacques, un enfant de six ans. Redoutant pour cet unique rejeton le voisinage d'Albany et le sort de Rothsay, Robert l'envoya en France pour y recevoir les leçons de la cour la plus policée de l'Europe. Malgré la foi des traités, le navire qui portait Jacques fut capturé par les Anglais, sur lesquels régnait alors Henri, quatrième du nom. Jacques, fait prisonnier, eut tour à tour pour geôles, pendant une captivité qui dura presque autant que sa jeunesse, Londres et Windsor.

Qu'il en a vu souffrir et pleurer de poètes, ce vieux palais de Windsor, ainsi nommé parce qu'à cet endroit le cours de la Tamise rompt sa ligne droite, et que ses rives affectent de capricieux détours! L'histoire nomme jusqu'à sept poètes, dont le nom est à jamais lié à celui de l'illustre château. Sur les sept, trois furent prisonniers à Windsor, et de ces trois, deux y laissèrent leur vie en holocauste aux passions royales. Les voici par

rang d'âge : Chaucer, James the first of Scotland, Surrey, Wyatt, Shakespeare, Pope et Thomas Gray. C'est au centre de cet illustre cortège que figure aux yeux de la postérité le prince Jacques, héritier du trône de Robert III, et traîtreusement fait prisonnier par les Anglais, vers l'an 1403.

D'ailleurs Jacques fut toujours traité par ses geôliers avec les égards dus à la personne royale, et on lui fit donner l'instruction la plus étendue, vu le temps. Mais l'infortuné Robert III ne résista pas à ce dernier coup, et mourut. Alors d'Albany prit le gouvernement en qualité de régent d'Écosse. Ce traître mourut en 1419, et légua l'autorité à son fils, Murdac d'Albany, digne successeur d'un tel père. Cependant Jacques employait les longues heures de la captivité à acquérir, outre la science du gouvernement, celle qu'on puise dans les livres et la réflexion. Les vers surtout le charment, et c'est à la fin de son exil qu'il écrivit le célèbre poème du *King's Quhair*, dont plusieurs portions sont aujourd'hui classiques dans les Trois-Royaumes. L'inspiration du poème est due à l'amour du noble prisonnier pour la belle lady Jeanne de Beaufort, dont il devait faire une reine. Jeanne de Beaufort était la fille du comte de Somerset, protecteur du royaume durant la minorité de Henri VI.

Voici l'analyse succincte de cette épopée amoureuse : *the King's Quhair*, où l'on blâmera peut-être de longues digressions mythologiques, reprocha-

bles plutôt au goût du temps qu'à celui du poète, mais d'ailleurs animé du véritable souffle sacré.

Une nuit, tourmenté par l'insomnie et les tristes pensées, le prisonnier quitte brusquement son lit, et veut demander au travail et à l'étude une distraction à ses maux. Comme il va s'accouder sur le rebord de la fenêtre et respirer la fraîche brise, l'aurore printanière s'en vient égayer la nature, et le poète consolé est plongé soudain dans l'extase par l'apparition d'une blanche et belle dame assise au pied de la tour... dès lors *son cœur ne lui appartient plus.* Cette sensibilité est bien naturelle chez un jeune captif. La délicieuse apparition est suivie, dans le cœur du poète, d'une vague rêverie, également naturelle chez un homme dont le cerveau est affaibli par les fatigues d'une nuit sans sommeil. A travers cette rêverie, Jacques se sent transporté, sur les ailes de l'Espérance, auprès du trône de Vénus. Vénus, touchée des transports de l'amoureux, le renvoie à Minerve. Si Vénus n'en faisait jamais d'autres, elle serait vénérable, mais elle ne serait plus Vénus; si l'Amour invoquait toujours la Sagesse... il s'en conduirait mieux, mais il ne serait plus l'Amour. Cependant Minerve à son tour dit au poète épris : « Mon bon ami, je vais vous donner un utile conseil (on ne saurait faire moins quand on s'appelle Minerve, et d'ailleurs le conseil est bon) allez trouver la Fortune. » Déité qui de nos jours a fait oublier les deux autres.

« Je ne m'étonne pas, oh ! Lune ! s'écrie Charles Lamb, que les païens du vieux temps aient adoré ta Divinité, sous les noms de Cinthie, de Diane et d'Hécate. L'Europe chrétienne d'aujourd'hui ne t'adresse plus sous de tels noms ses prières, mais son idolâtrie porte une souillure plus noire : Bélial est son dieu, elle adore Mammon. »

Jacques reçoit de la Fortune (toujours en rêve) un accueil fort doux, et la belle dame lui enseigne la manière d'escalader le sommet de la roue, et ainsi d'atteindre le bonheur parfait. Dans le poème, la description de cette roue arrive à l'horreur et à la simplicité dantesques :

« Sous la roue je vis un gouffre affreux, aussi profond que l'enfer; rien qu'à le regarder, je tremblais d'effroi, et l'on me dit que ceux qui tombaient dans ce gouffre avaient rarement l'occasion d'en venir donner des nouvelles à leurs semblables. Rempli de stupeur à ce spectacle horrible, je ne savais que désirer, tant ma frayeur était grande. »

Le poème s'achève sur une combinaison d'odes et de dithyrambes en l'honneur de lady Jeanne de Beaufort. Le récit de la première rencontre du poète avec lady Jeanne n'est pas le seul modèle d'harmonie, de charme et de science rythmiques, par où brille surtout cette œuvre, mais il en est le plus parfait.

Cependant Murdac d'Albany, régent d'Écosse, expiait par une impopularité chaque jour plus menaçante les vices de son pouvoir mal acquis.

En outre, il souffrait des luttes domestiques soulevées autour de lui par ses fils. Le seul remède qu'il imagina, ce fut de rappeler sur le trône son maître légitime, et, dans ce but, il entra en composition avec le gouvernement anglais. « Or çà, dit-il à ses fils rebelles, puisque vous ne voulez point plier devant moi, je vais faire venir d'Angleterre quelqu'un à qui vous et moi nous devrons obéir. » Et, moyennant une forte rançon, Jacques fut envoyé dans son pays, emmenant avec lui lady Jeanne de Beaufort, son épouse.

De retour parmi les Écossais, le roi-poète introduisit dans toutes les classes de la société de profondes réformes, et Dieu sait si le peuple affamé et la turbulente noblesse d'Édimbourg avaient besoin de l'initiative d'un maître à la fois prudent et résolu, pour reconquérir le nom de nation civilisée. Jacques Ier releva l'administration, encouragea l'agriculture, favorisa de tout son pouvoir l'extension des études littéraires, et prêta main-forte à l'action de la justice. Le temps seul lui a manqué pour être nommé parmi les plus grands rois. L'énergie et la sagesse de la belle reine Jeanne ne lui furent pas d'un médiocre secours dans l'accomplissement de cette grande œuvre de régénération. Dans ses rares loisirs, Jacques continuait volontiers à cultiver la douce poésie, qui avait semé de si brillantes fleurs parmi les ruines de sa jeunesse. Les vers qu'il écrivit depuis le *King's Quhair* sont un nouveau témoignage en faveur de

cet ardent esprit patriotique dont la postérité a fait un de ses meilleurs titres de gloire, et sont tous consacrés aux usages et aux traditions de l'Écosse. Une fin des plus tragiques servit de couronnement à cette utile et noble vie. En 1437, Jacques Ier fut assassiné à Perth, sous les yeux mêmes de la reine, et dans des circonstances atroces.

Des cinq rois qui gouvernèrent l'Écosse sous le nom de Jacques, tous périrent de mort violente, et leur descendante, la belle reine amoureuse Marie Stuart, n'évita point non plus cette fatalité sanglante. Cependant lady Jeanne de Beaufort, régente du royaume, ne laissa point son amère douleur la distraire des soins d'une vengeance terrible envers les lâches meurtriers du roi, et elle fit éclater en cet événement le caractère inébranlable que lui prête l'histoire. Cet épisode est peu connu en France; d'ailleurs, à l'époque où il s'accomplit, la France n'avait pas trop de ses larmes pour pleurer sa propre disgrâce. Lady Jeanne de Beaufort est la contemporaine de Jeanne d'Arc, et Jacques Ier, roi d'Écosse, soupira dans les cachots de Londres, à côté de notre Charles d'Orléans.

Dans notre première jeunesse, nous avons essayé, *sur place,* d'une petite étude dramatique relative à ces événements. Voici cet essai, tel que nous le retrouvons parmi les choses d'autrefois.

LADY JEANNE.

PERSONNAGES :

Le PRINCE JACQUES, fils de ROBERT III, roi d'Écosse, prisonnier des Anglais; 26 ans.
Le COMTE DE SOMERSET, protecteur du royaume pendant la minorité de Henri VI.
MORGAN, précepteur du prince Jacques.
OSMOND, gardien de la Tour-Ronde au château de Windsor.
DIGBY, valet du château.
LADY JEANNE DE BEAUFORT, fille du comte de Somerset.
MARY, suivante de lady Jeanne.

L'action se passe en 1424, dans la Tour-Ronde.

Une vaste salle meublée dans le goût des forteresses du XV^e^ siècle.

SCÈNE I.

MARY, OSMOND.

MARY, près de se retirer.

C'est juré, n'est-ce pas, mon cher Osmond... tu vas donner cette lettre au prince Jacques? Et

puis, tu lui diras que cette dame sera ici dans une demi-heure. Tu m'aimes, je compte sur toi; répète, pour voir si tu n'as rien oublié.

OSMOND, imitant moqueusement la voix de Mary.

Osmond, tu m'aimes, mon cher Osmond... donc, tu vas déraciner la grosse tour du château de Windsor, et la porter sur tes épaules jusqu'à Londres. (Avec une compassion affectueuse.) Ce que tu me demandes est tout aussi facile, pauvre Mary.

MARY.

Mais je t'ai dit qu'il s'agit d'une vieille dame qui n'a pas embrassé son neveu depuis dix-huit ans! tu n'es pas homme à la laisser mourir sans qu'elle le voie une dernière fois. Ne crains rien, j'accompagnerai l'étrangère. Ah! si tu voulais bien!...

OSMOND, ébranlé.

Faire tenir une lettre au prisonnier, passe encore... mais introduire quelqu'un auprès de lui, c'est dangereux, et d'ailleurs impossible. (Se ravisant.) Du moins, si c'était cette nuit que l'on célébrât le mariage de Jeanne de Beaufort avec ce prétendu mystérieux dont personne ne sait le nom, peut-être pourrions-nous essayer de profiter du moment où tout le monde serait dans la chapelle...

MARY, vivement.

Ah!... eh bien, le mariage de madame Jeanne doit justement être célébré cette nuit; je te prends!

OSMOND.

Non, Mary, non, c'est moi au contraire qui te prends. Ton service te retiendra auprès de la mariée, et tu ne saurais dès lors accompagner l'étrangère, comme tu dis.

MARY.

Et si lady Jeanne m'avait donné congé ?

OSMOND.

Je n'en crois rien ; cependant, veux-tu me dire la cause du grand intérêt que je te vois prendre soudain envers la tante du prince Jacques? En somme, tu dois la connaître à peine, et tu nous mets tous en danger pour elle.

MARY, avec embarras.

Oh ! c'est une longue histoire et je raconte mal. Voici le fait : mon père... mon père est mort, comme j'étais encore toute petite... mais je l'ai bien connu, Osmond...

OSMOND.

Tu étais une enfant précoce ; il y a beaucoup de grandes demoiselles qui n'en pourraient pas dire autant.

MARY, très vite.

Ainsi tu comprends qu'il ne m'est pas permis de rien refuser à cette dame.

OSMOND.

Je ne comprends pas cela du tout. Mais je comprends que tu as la bouche la plus rose, le nez le

plus droit, et les plus doux yeux du monde. Quand tout cela sera-t-il mon bien? J'ai beau jeu à être jaloux, ne t'entrevoyant que trois fois par mois.

MARY.

Vous voyez qu'il dépend de vous de me revoir plus souvent... dans une demi-heure, si cela vous plaît.

OSMOND.

Est-ce assez honteux pour un homme de mon âge, d'obéir à une folle du tien?

MARY.

Je t'aime.

OSMOND.

Parce que je fais toujours ce que tu veux.

MARY.

Non, je t'aime parce que tu es bon, fort et brave... quoique geôlier. Embrasse-moi, et bonsoir.

OSMOND.

Ne crains-tu pas d'être rencontrée dans l'escalier?

MARY.

Comme l'on nous sait fiancés, je ne vois guère que Digby qui s'amuse à me suivre.

OSMOND.

Qu'il prenne garde! autrement, j'en aurai bientôt fait l'animal le plus étrillé de toute l'Angleterre!

MARY.

Il n'aura pas besoin de toi pour cela... et avant demain. (Elle lui envoie un baiser, et sort.)

SCÈNE II.

OSMOND, seul.

Je joue gros jeu pour vous plaire, douce Mary! et d'abord, le moyen de faire parvenir ce message au prince Jacques? Voici plus de trois heures qu'il est enfermé là-dedans, avec messire Morgan, son maître de grammaire et d'astronomie. Morgan est incapable de trahir un disciple qu'il aime tant; le danger n'est point là. Avant tout, je dois me faire connaître au prince qui ne m'a jamais vu. Pourtant ce pauvre prisonnier vous représente un fils de roi, roi lui-même de par trente aïeux couronnés. Au temps passé, cette même lettre que ma main va glisser brusquement dans la sienne, j'eusse été honoré et fier de la lui présenter à genoux. (Éclats de voix dans la chambre du prince.) Il est encore assez vif, ma foi, pour un oiseau qui n'est pas sorti de sa cage depuis dix-huit ans. (On frappe à la porte de gauche.) Qui va là?

SCÈNE III.

OSMOND, DIGBY.

DIGBY, derrière la porte.

Moi, Digby, par l'ordre de mylord de Somerset, mon maître, et le tien, antique ivrogne!

OSMOND.

A qui croit-il donc parler? Ah! très-bien, j'y suis. (Il ouvre tout d'un coup la porte, saisit Digby par l'oreille et le traîne ainsi jusque sur le devant de la scène.) Drôle!

DIGBY, hurlant.

Grâce! grâce! messire Osmond! Je croyais que c'était le vieux Wedderburn! Il est sourd, et me laisse dire tout ce que je veux sans se fâcher... On m'avait bien dit qu'il était malade... je n'en croyais rien, j'étais bête... (Servilement.) Maintenant. je crois tout... tout, généreux messire Osmond... (S'emportant.) Allez-vous me lâcher, grand brutal? vous me faites mal.

OSMOND, l'envoyant rouler à dix pas.

Tiens! sois libre.

DIGBY, se rapprochant de lui.

Oh! que ce nouvel habit vous va bien, monsieur Osmond! on jurerait qu'il a été taillé sur vous... et que vous avez bon air avec toutes ces clefs! Combien y en a-t-il? voyons : une, deux, trois, cinq, sept... Jésus! qu'en voici une grosse! c'est main-

tenant qu'on va vous donner du messire, et vous saluer jusqu'à terre, quand on saura que vous êtes fait gardien de la Tour-Ronde du château de Windsor! Vous aurez tout de même été mon égal...

OSMOND, le menaçant.

Tu m'insultes!

DIGBY.

Allez toujours! au fond vous n'êtes pas méchant. (A part.) Tu me payeras tout ça.

OSMOND.

Que me veux-tu?

DIGBY.

Je vous prie de me renseigner sur un point qui me touche au cœur. Voulez-vous me dire, magnanime Osmond, pourquoi... (Se reprenant.) Procédons par ordre : Je dois épouser Mary.

OSMOND, se contenant avec peine.

Tais-toi, Digby, ou je t'étrangle!

DIGBY.

Votre étonnement n'a rien de flatteur pour moi. Sans être un Richard Cœur-de-Lion, je ne suis pas non plus à mépriser. J'ai le teint frais, l'œil amoureux. Enfin, sans parler des qualités de l'âme, je suis très bien, et j'ai l'air de l'ignorer.

OSMOND, à part.

Voyons-le venir. (Haut.) Poursuis.

DIGBY, l'observant du coin de l'œil.

Je dois épouser Mary, et comme il est peu pro-

bable qu'un seigneur comme vous ait affaire avec une si petite personne que la maîtresse d'un nigaud comme moi, je me demande ce qui attire si fréquemment ici cette jeunesse naïve?

OSMOND, feignant l'indifférence.

Tu as rêvé tout cela, ou bien tes vilains yeux ont mal vu. (Avec hauteur.) Et puis, votre récit ne nous amuse guère, Digby...

DIGBY.

C'est que je vous ai seulement parlé de ce que j'ai vu, et pas encore de ce qu'on dit. On dit que Mary ne vient jamais seule; on dit qu'une dame de haute naissance l'accompagne; on dit qu'il existe d'intimes rapports entre cette dame et votre prisonnier.

OSMOND.

Digby, cela regarde mon honneur... Et tu as osé redire ce mensonge... prends bien garde, Digby! (Rêveur.) Le tuerai-je?

DIGBY, reculant, à part.

Démon! (Haut.) Mais parlons d'autre chose; que devient le prince Jacques?

OSMOND, à part.

Ne l'exaspérons pas. (Haut.) Le prince passe sa vie à étudier; depuis quatre heures, il est là-dedans, avec Morgan.

DIGBY.

Quatre heures... sans boire? c'est ridicule!

OSMOND.

J'ignore pourquoi on le garde, mais je boirai un fier coup d'hydromel à la santé de l'Angleterre, le jour où l'on rendra Jacques à la liberté! Quel crime avait-il donc commis le jour où il fut emprisonné à Londres, tout enfant, pâle et maladif? Qu'avait-il fait pour n'avoir pas le droit de respirer le grand air, aussi bien que nos faucons, que nos chiens, que toi, Digby? Mais je me trouve bien téméraire de parler ainsi devant toi, qui es homme, en sortant d'ici, à vendre ma tête pour trois livres.

DIGBY.

C'est encore plus honnête que vous qui vendriez la mienne pour rien. Quant à cet Écossais, entre nous, il est bien où il est. La preuve, c'est qu'il est arrivé chez nous, pâle et maladif, et que maintenant on ne le reconnaîtrait plus!

OSMOND.

Ane rusé! il comptait six ans alors, et en a vingt-cinq maintenant.

DIGBY.

Soit! mais, en attendant, nos affaires avec l'Écosse ne vont déjà pas si bien qu'il faille mettre à la tête de cette nation ennemie un chef irrité par de longues injures. Ensuite, on se passe très bien de lui... chez lui. Depuis la mort du roi Robert, qui donc a songé à réclamer le prince Jacques? les d'Albany père et fils ont suffi à l'Écosse en son absence.

OSMOND.

Je ne te croyais pas si entendu en politique... Nous lisons donc les papiers d'État par-dessus l'épaule de mylord Somerset? Je gage que sa seigneurie te consulte, affreux Digby!

DIGBY.

Mon bel ami, mylord ne paraît jamais dans les cuisines, où je vis toujours. *Ergo*, nous nous rencontrons fort peu. Je m'apprends l'histoire à moi-même.

OSMOND, aux écoutes.

Le prince Jacques se lève, et va venir ici. Quel ordre apportais-tu de la part de mylord? Passe donc devant, je sors avec toi.

DIGBY.

Mylord commande que messire Morgan...

OSMOND, le jetant presque dehors.

Passe donc! (Ils sortent ensemble.)

SCÈNE IV.

LE PRINCE JACQUES, MORGAN, entrant par la gauche.

MORGAN.

Bonne nuit, prince.

JACQUES, à lui-même

Écoute, loin d'ici, Jeanne mon bon génie,
Au bord des lacs profonds de la Calédonie...

MORGAN, insistant.

Bonne nuit!

JACQUES, le retenant.

Reste; laisse-moi te parler de joie. Apprends, Morgan, qu'au sein de mes tourments, un souffle d'espérance a passé sur mon front.

MORGAN, à part.

Que lui répondre? j'ai interrogé tous les astres... tous lui sont défavorables.

JACQUES.

Depuis la date lugubre de 1406, n'ai-je pas payé assez cher le droit d'espérer?

MORGAN.

Vous avez reçu de bons messages de l'Ecosse?

JACQUES.

Non. Depuis la mort de mon oncle d'Albany, c'est-à-dire depuis quatre ans, j'ignore comment se tient mon peuple envers ses maîtres. Seulement, il m'est revenu d'étranges rumeurs; l'héritier de l'usurpateur est en discorde mortelle avec ses propres fils. On m'a encore appris que l'Écossais révérait le nom du roi Robert, son glorieux chef et mon tendre père. Mais, enfin, ce n'est pas un cri d'amour, parti des rives de la patrie, qui cause mon bonheur.

MORGAN.

Votre Honneur est joyeux d'avoir fini ce poème qui doit faire de vous le Chaucer de l'Écosse?

JACQUES.

Ce n'est pas cela non plus. Pourtant mes vers ne sont pas tout à fait étrangers à cet heureux changement. Jusqu'à six ans, Morgan, bercé sur les genoux du héros paternel, je croyais que la vie signifiait gloire et tendresse. A cet âge, mon père, inquiet pour moi, m'envoya en France pour me soustraire au voisinage de son frère d'Albany, dont ma mort eût fait le seul héritier direct du trône de Robert Bruce. Malgré de récents traités, le navire qui me portait fut capturé par les Anglais et, depuis lors, je n'ai été qu'un prisonnier. Mes geôliers, il est vrai, ne m'ont pas traité en captif vulgaire, ils m'ont donné des maîtres tels que toi, cher Morgan ; mais, hélas ! le sort a fait de moi un poète, un poète... un être qui ressent deux fois la douleur des autres hommes sans jamais connaître leur gaieté... plains-moi!

MORGAN.

Non, je ne vous plaindrai pas, orphelin déshérité et proscrit, roi prisonnier, mais poète, car votre poème sera dans mille ans encore l'orgueil des orphelins et des prisonniers, et cette tour sombre verra un jour, à votre nom, accourir de tous les coins du monde les pèlerins de l'idéal. N'attendez donc pas que je vous plaigne d'être un poète au lieu d'un roi, moi vieillard penché vers la tombe, qui ai vu mourir tant de rois, et qui vois toujours vivre les poètes.

JACQUES.

Oui ! mais sans cesse l'oubli, sans cesse l'abandon ! Ah ! vivent les tempêtes du ciel et les rages de la mer au prix de cet implacable silence ! Hier encore, il s'y joignait d'autres tourments auxquels je ne pouvais donner un nom ; quel trouble m'étouffait à la naissance du printemps ? Quel ressouvenir attendri, quel désir immense d'un bien inconnu ! Je voulais mourir. Il y a cinq mois, tristement appuyé sur cette fenêtre d'où l'œil embrasse des régions féeriques, je disais aux étoiles : Prenez-moi. La lune versait des flots d'argent sur les jeunes moissons, un repos divin embellissait la terre, et je brûlais de dire ces choses, en ces vers dont Chaucer m'a fait chérir la douceur et dont tu m'as expliqué le secret Soudain je vis apparaître au fond de cette avenue la plus belle des filles, droite et blanche comme la plus noble des fleurs. Ses regards aimèrent les miens, et je sais que ce fut pour moi seul qu'elle vint, depuis, confier son rêve au parc solitaire, à la nuit. Alors, tout ce que j'ignorais me fut révélé, j'eus le mot du grand mystère ; je compris à la fois l'ordre de la nature, la bonté du ciel, le tumulte de mon cœur. Une grande espérance descendit en moi... mon âme, en se donnant, venait de se découvrir libre...

MORGAN, à lui-même.

C'est bien toujours ainsi que cela commence.

JACQUES.

Morgan, tu as connu l'amour?

MORGAN, geste d'effroi.

Jamais! mais j'ai entendu dire (Très sérieusement et comme étant sûr de son fait.) par des savants, que c'est toujours ainsi que l'amour vous prenait, sans se faire annoncer; et même de beaux génies en ont conclu que c'était un acte déraisonnable.

JACQUES.

Puis un doux assoupissement s'empara de moi, et je poursuivis en rêve mon poème :

Écoute, loin d'ici, Jeanne mon bon génie...

MORGAN.

Surtout soignez bien l'invocation aux muses!

JACQUES.

A quelques semaines de là, une colombe, aussi bienvenue que celle de l'arche, déposa sur ma fenêtre une branche de saule avec cette prophétie :

Console-toi, roi captif, espérance!
Ce rameau vert, signal de délivrance,
Naquit sur l'arbre des amours,
De t'accabler la fortune est lassée,
Par de beaux jours est enfin remplacée
La rigueur de tes anciens jours!

MORGAN, à part.

Il est fou!

JACQUES, surprenant son mouvement.

Puis le temps est venu confirmer ce que tu

crois être ma chimère, en une étonnante réalité... J'ai vu cette beauté, Morgan, je lui ai parlé,...elle m'aime!

MORGAN.

Et... son nom?

JACQUES.

Mylady Jeanne de Beaufort.

MORGAN, étourdi.

La petite-fille d'Édouard III!

JACQUES.

Sans doute!

MORGAN.

La fille de mylord de Somerset, protecteur du royaume!

JACQUES.

Elle-même.

MORGAN, à part.

Quelle fatalité s'attache à cet enfant!

JACQUES.

Pourquoi as-tu pâli?

MORGAN.

Non... vous vous raillez de ma crédulité! Mylady Jeanne de Beaufort est promise; son fiancé est arrivé déjà sans doute, comme je vous parle ; personne dans le château n'ignore aujourd'hui que de hautes raisons de politique rendent ce mariage prochain et inévitable.

JACQUES.

J'ai mal entendu, vieux Morgan ; est-ce qu'une femme oserait dire à un homme : Je vous aime, et se donner à un autre homme ?

MORGAN.

Je ne me suis jamais marié, prince Jacques... mais des savants, de beaux génies, prétendent que plusieurs femmes ont osé cela.

JACQUES, très triste.

Cela est aussi impie qu'un mensonge, et plus dur à mon cœur que la prison elle-même !

SCÈNE V.

LES MÊMES, OSMOND, entrant par la droite.

OSMOND.

Mylord de Somerset veut parler à messire Morgan.

MORGAN.

J'obéis. (A Jacques.) Cher prince, courage ! la vie est douloureuse, mais la muse est consolatrice. (Il sort.)

SCÈNE VI.

JACQUES OSMOND.

JACQUES, ébranlé.

Lady Jeanne doit se marier !

OSMOND.

Prince Jacques !

JACQUES, brusquement.

Qui êtes-vous? Appelez Wedderburn.

OSMOND.

Je suis Osmond, successeur de Wedderburn qui va mourir. Mon emploi est de veiller respectueusement auprès de vous. Je suis un vieux soldat, et ne serai jamais un espion. J'ai à cœur de vous plaire. (Plus bas.) Tenez, voici une lettre qu'on m'a chargé de vous faire parvenir.

JACQUES, à part.

Il n'a pas l'air d'un traître.

OSMOND.

C'est Mary qui me l'a donnée pour vous.

JACQUES.

Mary! n'est-ce point une jeune fille attachée au service d'une grande dame?

OSMOND.

Sans vous commander, prince, ne parlons pas de grandes dames; je n'en connais aucune, leur nom seul me fait peur.

JACQUES.

Crois-tu que ce soit cette Mary qui m'écrit?

OSMOND.

Pour cela, non, elle n'en est pas capable.

JACQUES.

Laisse-moi un instant. (Il ouvre la lettre; après en avoir lu les premières lignes. (A part.) Dieu bon! sois loué! c'est sa main qui a tracé ces lignes, sa main a touché ce billet. (Il le baise.) (Osmond s'est retiré près de la porte du fond, tandis que Jacques lit :)

« Jacques, celle qui vous aime autant que son nom, et plus que sa vie, est désormais prête à suivre en vous son maître et son mari. Dans une heure au plus tard, il faut que je vous aie vu. Ma suivante Mary s'est engagée à me faire pénétrer dans votre prison. Alors je vous en dirai davantage. L'inexorable nécessité m'impose cette démarche, que l'honneur de mon sexe réprouve peut-être, mais dont je ne devrai compte qu'à vous. »

OSMOND.

Mary viendra avec votre tante.

JACQUES, surpris.

Avec ma tante! (Se reprenant.) J'entends... (A part.) Ce n'est pas elle qui a dû trouver ce masque... mais il peut nous servir.

OSMOND.

Durant cette entrevue, de grâce, parlez bas.

JACQUES.

Si le pouvoir de tenir une promesse m'est un jour rendu, souviens-toi que je t'ai promis d'accomplir ton premier vœu.

OSMOND, moitié riant.

Le voici : soulager la terre d'un certain Digby, valet de mylord de Somerset.

JACQUES.

Mylord de Somerset a une fille, n'est-ce pas ?

OSMOND.

Oui, prince, et justement on annonce son mariage pour cette nuit. Ce sera une distraction pour vous d'entendre les chants et la musique.

JACQUES.

Tais-toi. Cette lady Jeanne, comment est-elle ?

OSMOND.

Vous savez donc son nom ? Je parie que c'est Morgan qui vous l'a dit... mais je vous en supplie, n'en parlons plus. Faites comme moi et vous vous en trouverez bien ; me voyez-vous m'occuper de duchesses, être l'amoureux de baronnes ?

JACQUES, riant.

Brave homme !

MARY, derrière la porte.

Osmond ! c'est nous !

OSMOND.

Voici votre tante ! vous ne devrez guère la reconnaître, ne l'ayant pas vue depuis dix-huit ans ?

JACQUES.

Je suis bien heureux et je tremble.

OSMOND, ouvrant la porte.

Entrez.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MARY, LADY JEANNE DE BEAUFORT, soigneusement enveloppée.

MARY.

Le prince Jacques est-il prévenu?

OSMOND.

Recommande surtout à cette bonne vieille dame de ne pas tousser... ou nous sommes perdus.

MARY.

Ne crains rien.

OSMOND.

Venez, respectable dame! (Bas à Mary.) Quel conte m'as-tu fait? elle est très bien conservée, droite comme une flèche, allant et venant sans bâton. (A Jeanne.) Madame, nous pouvons pleurer, mais pas de sanglot, s'il vous plaît. (A Mary.) Elle ne répond pas! sourde, peut-être? il faudra crier.

LADY JEANNE, au prince.

Salut, beau neveu.

JACQUES.

Dieu vous assiste, belle tante!

OSMOND.

Qu'est-ce qu'on peut bien se dire quand on ne

s'est jamais vu ? (Bas à Mary.) Dis-moi donc comment on la nomme ?

MARY.

Ah ! voilà ! c'est une grande dame comme tu dis... te fait-elle peur, celle-là ?

JACQUES, à lady Jeanne.

Oh ! Grâce ! comment jamais dire l'extrême bonheur que je vous dois ?

OSMOND, à Mary.

Comme il parle drôlement à sa tante !

MARY.

Vous feriez bien de me parler à moi.

OSMOND.

Écoutons tout de même, c'est curieux !

MARY.

N'allez-vous pas vous occuper de moi ?

LADY JEANNE, à Mary.

Venez, Mary, je veux vous parler. (Mary s'approche.) Gagne au plus vite mon appartement ; tâche de t'y renfermer longtemps, sans éveiller le soupçon. Avec l'aide du ciel, nous serons loin d'ici avant l'heure de la cérémonie. Nous sommes de la même taille toutes deux, on pourra ne s'apercevoir de rien, et, d'ailleurs, s'il y avait du danger...

MARY.

S'il y avait du danger, madame, je vous aurais servie, et vous remercierais.

LADY JEANNE.

N'oublie pas de garder le voile nuptial bien baissé... Mais comment échapperas-tu aux regards de mes demoiselles d'honneur?

MARY.

Nos dispositions sont bien prises, vous le savez, pour déjouer leur finesse. Elles n'auront pas de peine à croire, sachant la préférence dont vous m'avez toujours honorée, que vous m'avez désignée pour aider à votre toilette. Votre personne une fois en sûreté, je songerai à vous aller rejoindre où vous avez dit.

LADY JEANNE, à part.

Va, ma belle : (Haut.) Mary, que je vous embrasse !

MARY.

L'ai-je déjà mérité?

OSMOND, à Mary.

Sais-tu bien que Digby nous espionne?

MARY, à Osmond.

N'aie pas peur de ce singe : grâce à certaine lettre qui lui donne rendez-vous au bout du parc, nous en sommes délivrés.

OSMOND.

Bravo ! Viens me conter cela.

MARY.

Je t'obéis. (Au moment où Osmond va ouvrir la porte de droite, on entend un bruit de pas.)

DIGBY, parlant du dehors.

Osmond, sublime Osmond! Que faut-il dire de votre part à la jeune Mary, qui m'aime et me donne un rendez-vous?

MARY, à Osmond.

T'ai-je dit vrai?

OSMOND, à Digby.

Dis-lui que je vais t'assommer.

DIGBY, même jeu.

Vous devez vous ennuyer, tout seul là-dedans, Osmond? Que je voie un peu votre mine.

OSMOND, se plaçant devant la porte.

Cache-toi, Mary, et vous tous, silence!

DIGBY.

Il fait trop noir chez vous. (Il s'éloigne.)

MARY, après un silence.

Nous en sommes bien quittes maintenant; viens, Osmond, j'ai deux minutes à te donner, et puis tu me verras encore, dans une demi-heure, quand je viendrai chercher mylady.

OSMOND, à lady Jeanne.

Surtout, illustre tante, dans l'intérêt de votre cher neveu, pas de sanglots, je vous prie.

(Osmond et Mary sortent.)

SCÈNE VIII.

LE PRINCE JACQUES, LADY JEANNE.

JACQUES, lui baisant longuement les mains.

Je ne saurais vous parler encore...

LADY JEANNE.

Je suis venue ici m'engager à vous pour toujours, devant Dieu.

JACQUES.

Dieu est bon, madame, et vous le prouvez... mais vous ne voulez pas dire que vous allez partager ma prison ?

LADY JEANNE.

Chaque minute à son prix. Mes paroles seront brèves. Sacrifiée à des intérêts dont le premier mot m'est inconnu, je dois être unie ce soir même à un fiancé dont je ne verrai le visage et dont je ne saurai le nom que sur le seuil de la chapelle. Tel est l'ordre de mon père et le vœu du pays.

JACQUES.

Et quelle est votre volonté ?

LADY JEANNE.

Ma présence vous en dit trop. Je ne suis et ne serai jamais qu'à vous. J'ai rompu mes liens, garderez-vous les vôtres? Qu'on cède, en vous faisant disparaître, aux tentations d'une politique

sans remords, ou qu'une abominable clémence éternise votre captivité : c'est à l'un ou à l'autre de ces destins qu'il faut vous résigner d'avance, si vous ne vous sentez pas prêt pour un grand effort. Vous ne vous appartenez pas...

JACQUES.

Sans doute, puisque je vous appartiens.

LADY JEANNE.

Pas à moi seulement, car ce tendre amour ne saurait suffire à la constance de nos grands desseins. D'abord vous appartenez à la justice, à la vengeance... Ensuite nous parlerons d'amour, car il n'est pas de meilleur amour que celui qui a détrôné la haine. L'usurpateur d'Albany a fait mourir votre père de douleur et votre frère de faim. Les mânes inapaisées de Rothsay vous implorent avec moi. D'Albany vous a laissé grandir en prison. Il s'est assis à votre place sur le trône d'Écosse. Son fils traître, lui aussi, est venu imprimer une seconde souillure au diadème illustre de Robert. Votre peuple est malheureux ; vous pouvez le secourir, et moi je vous supplie...

JACQUES.

Pourquoi veux-tu que je sois roi? Pourquoi vivre à côté de la trahison et du meurtre? Morgan me disait tout à l'heure qu'un poète...

LADY JEANNE, l'interrompant.

Morgan n'est qu'un fils de valet...

JACQUES.

Hé bien ! non, j'ai payé trop cher l'expérience du despotisme pour en pratiquer sur d'autres les leçons. Et puis crois-tu que je puisse considérer sans terreur tes projets ? Je pourrais accepter seul les risques d'une fuite, mais t'y exposer !...

LADY JEANNE.

Vous n'avez plus le droit de me refuser de vous suivre.

JACQUES.

Je veux bien voler avec toi à la conquête de la liberté, mais non à celle d'une couronne.

Écoute loin d'ici, Jeanne mon bon génie...

LADY JEANNE.

Hé ! crois-tu que ce soit pour rêver le jour au bord des lacs, et chanter toujours des chansons, que moi, princesse, je suis venue dire : « Je t'aime, » à toi le prisonnier ?

JACQUES.

Soit, madame, c'est le fils du roi qui écoute la princesse.

LADY JEANNE.

N'entends-tu pas? les cloches s'ébranlent... vois Saint-Georges qui s'illumine... fuyons !

JACQUES.

Votre absence a dû mettre déjà sur pied tous les gens du château.

LADY JEANNE.

Hé quoi! l'espérance d'être libre ne te rend pas plus joyeux? Cesse de trembler pour mon compte. Tandis que tu rêvais, je disposais tout pour notre voyage. L'oncle de Mary, ma suivante, possède non loin d'ici une maison dont l'abri nous est assuré. Au moment où je parle, cette dévouée Mary est dans ma chambre; elle a revêtu ma robe d'épousailles, et va jouer mon personnage aussi longtemps que possible. Plus tard, elle tâchera de nous rejoindre.

JACQUES.

Muse de ma liberté et de mon pays, ordonne, je suis à toi.

Au moment où lady Jeanne aide le prince à s'envelopper d'un manteau, la porte s'ouvre brusquement; Osmond entre tout effaré, et les contemple avec stupeur.

SCÈNE IX.

Les Mêmes, OSMOND.

OSMOND, très agité.

Quelles sont ces folies?... Ah! j'en perdrais la tête, si ce qui est promis au gibet se pouvait jamais perdre. (A lady Jeanne.) Madame, cachez-vous, de grâce... c'est mylord de Somerset en personne qui nous arrive, tenant la main d'une dame tout de blanc habillée...

Lady Jeanne se cache derrière une tenture.

SCÈNE X.

Les Mêmes, SOMERSET.

(Un valet ouvrant les deux battants de la porte du fond.)

Sa seigneurie le comte de Somerset.

(Le comte s'avance jusqu'au milieu de la scène, donnant la main à une dame voilée, et habillée en mariée; le comte et Jacques se saluent cérémonieusement.)

JACQUES, à part.

Osmond avait raison ; ceci est du nouveau!

LADY JEANNE, dans sa cachette.

Si seulement je pouvais faire un signe à Mary! mais elle ne me voit pas.

MARY entr'ouvrant son voile, à part.

Où est donc milady?

SOMERSET, à Mary.

Asseyez-vous, madame, tandis que je vais donner lecture au prince de missives importantes.

Somerset fait un pas vers Jacques; Mary, en se retirant, aperçoit lady Jeanne, et rapproche insensiblement sa chaise de la tenture.

SOMERSET, à Jacques.

Votre Grâce n'a pas eu à se plaindre des gardes choisis pour le servir?

JACQUES.

J'ai eu, au contraire, mylord, à me féliciter beaucoup des courtois offices de celui-ci. (Il désigne Osmond.)

MARY, bas, à Jeanne.

Madame, apprenez...

SOMERSET.

C'est Osmond; on le récompensera.

OSMOND, à part.

Oui, j'y gagnerai d'avoir la tête coupée en cérémonie.

MARY, bas à Jeanne.

J'étais seule dans votre chambre, déjà parée de vos habits...

SOMERSET, à Osmond.

Tu dois, m'a-t-on dit, épouser Mary, la suivante de mylady Jeanne, ma fille; nous te promettons de la bien doter.

MARY, à Jeanne.

Je priais... pour vous!...

OSMOND, à part.

Je me fais moine si j'y comprends un mot!

SOMERSET, à Jacques.

Si, malgré l'heure, j'ai pénétré chez vous, c'est qu'il s'agit d'une affaire grave.

JACQUES, à Somerset.

Sans doute, vu surtout les événements qui s'annoncent dans votre famille...

SOMERSET, à Jacques.

Daignerez-vous prendre connaissance de ces papiers d'État? (Il les lui tend.)

MARY, à Jeanne.

Soudain, mylord de Somerset, votre père, entre, il met mon bras sur le sien, et me dit: « Jeanne, je vais vous mener vers votre fiancé ; vous allez enfin le voir et connaître son nom. » Et, sans que je trouve rien à lui répondre, il me conduit ici.

JEANNE, à Mary.

Donne-moi ton voile, ta couronne... et maintenant prends ma place. (Mary obéit.)

JACQUES, à Somerset.

J'ai lu, mylord.

SOMERSET.

Maintenant souffrez, prince, que je vous expose l'état de notre gouvernement. Votre cousin d'Albany, régent d'Écosse, vient, ainsi que vous l'avez vu, de s'adresser à messeigneurs de Bedford et de Gloucester, régents d'Angleterre, pendant la minorité de notre glorieux monarque, Henry sixième du nom, à l'effet de vous rendre les droits de vos ancêtres, d'Albany étant, en ce guidé, dit-il, par la voix de la justice et des intérêts de famille. Toutefois notre gouvernement cherche à garder en vous un allié, et, à cette cause, il a posé pour condition qu'avant de nous quitter vous accepteriez de nos mains une épouse, vous unissant à nous par les liens du sang.

JACQUES.

Du moins puis-je la choisir ?

SOMERSET.

On a pensé que dans votre retraite et votre ignorance de notre cour, vous nous auriez abandonné volontiers le soin de ce choix... nous l'avons fait.

JACQUES.

Tant pis! comte de Somerset, car s'il m'est permis d'engager dès aujourd'hui ma parole royale, je jure de ne prendre pour femme, et de ne donner pour reine à mon peuple retrouvé, que la vierge admirable et belle entre toutes, dont la tendresse et le dévouement sont ma plus chère couronne, votre héroïque fille, mylord... (Il s'avance vers la tenture.)

SOMERSET.

Prince, la volonté de l'Angleterre est complice de votre amour, et le fiancé mystérieux est connu. (Prenant la main de Jeanne, qui a revêtu le costume sous lequel est entrée Mary.) Ma fille, que je vous présente au roi votre époux.

JACQUES.

Mylord! vous vous trompez?

Lady Jeanne ouvre son voile et se fait reconnaître. Jacques stupéfait ne peut en croire ses yeux. La présence de Mary lui fait tout comprendre; il s'incline devant lady Jeanne, et lui offre la main.

SOMERSET.

Que Votre Majesté me permette de la conduire dans ses appartements.

(Sortent lady Jeanne, Jacques et Somerset, Osmond et Mary les suivent longtemps des yeux. Digby entre par la droite en se frottant les épaules.)

SCÈNE XI.

OSMOND, MARY, DIGBY, survenant.

OSMOND.

C'était mylady Jeanne de Beaufort... je me vois pendu.

MARY.

Au contraire, puisque ton prisonnier est roi, et ma maîtresse est reine, nous allons pouvoir nous marier enfin, mon pauvre Osmond !

OSMOND.

Cet « enfin » est d'un bon augure, mais d'où viens-tu ?

DIGBY, entrant, à part.

Toutes les portes ouvertes ! que veut dire cela ? Ah ! si je tenais la pécore qui m'a fait trotter une heure pour être roué de coups ! Hé ! mais ! (Reconnaissant Mary), la voici, ma perfide !

OSMOND.

Fais tout de suite des excuses à madame Osmond, ou je t'achève !

DIGBY.

Ah ! c'est vous qui l'épousez à présent ! et votre prisonnier ?

OSMOND.

Veux-tu bien parler avec plus de respect du roi d'Écosse !

DIGBY.

Ah ! il est roi à présent ! et c'est tout ça qui vous donne l'air si gai, monsieur Osmond ?

OSMOND.

Ça... et surtout une autre chose encore !

DIGBY.

Quoi donc ?

OSMOND.

On m'a promis de te faire pendre !

FIN.

CURRAN

Nous devons à M. Charles Philipps un livre qui nous raconte l'histoire du barreau et du pays irlandais tout entier (lequel ne vivait alors que dans ses avocats) durant la seconde moitié du XVIII^e^ siècle. Ce livre n'est pas connu en France, où le nom même de Curran ne l'est guère davantage. Notre ignorance est deux fois regrettable ; il convient que l'on accorde bientôt à l'auteur et à son héros, ou, pour parler plus justement, au peintre et à son modèle, la double réparation à laquelle ils ont de grands droits.

Curran, qui mérita de son vivant le glorieux surnom d'*incorruptible,* et dont la mort fut une si grande perte pour l'Irlande, naquit, dans le comté de Cork, en 1750, d'une famille obscure et pauvre. L'aide d'amis, qu'avaient frappés les aptitudes extraordinaires de son jeune esprit, lui permit, après avoir ébauché quelques études dans une école du voisinage, d'aller se former tout à fait à Londres. Il se destinait au barreau, qui ouvrait alors aux jeunes talents un horizon illimité de

gloire et de fortune. « Plus d'un, remarque M. Philipps, revêtit l'hermine, dont le dos avait été jadis privé d'habits, et maintes fois la Jarretière brilla sur une jambe qui, dans son fumier natal, n'avait pas connu les inconvénients d'une paire de bas. » C'est à cette occasion que l'auteur trace un tableau piquant et saisissant de cette grotesque et sublime magistrature irlandaise de 1760 à 1790, à l'époque où débuta Curran. Les dix ou douze chapitres qu'il lui consacre forment un excellent panorama d'une phase très intéressante du XVIII^e^ siècle. Nous avons laissé Curran à Londres ; on regrette de ne pouvoir vous donner quelques extraits des lettres délicieuses que le futur orateur écrivait alors de sa mansarde à ses amis de Dublin ; elles renferment de curieux détails, qui donneraient beaucoup de prix à une traduction française du livre de M. Philipps. A certains moments, le peintre abandonne la portraiture de son modèle, afin de nous laisser voir circuler dans le fond du tableau les Byron, les Emmett, les William Pitt, les Burke, les Flood, les Godwin, les Wellington, les Thomas Moore, les O'Connell, et vingt autres qui valent tous l'honneur d'être nommés; quelques-uns de ces noms, après avoir tenu l'Europe attentive pendant un jour ou pendant un an, sont aussi profondément inconnus aujourd'hui, que celui du pâtre obscur dont ils voulurent revendiquer les droits et fonder l'indépendance.

Ce livre est encore une représentation exacte

de l'état des esprits et des mœurs en Angleterre et en Irlande, il y a quatre-vingts ans.

Il ressort, des explications posées par son historien, que Curran appartient à la période militante par excellence du parlement de Dublin, où il signala son entrée par un admirable discours sur l'état de l'Irlande en 1794. Pour être fidèle à son titre, M. Philipps n'a laissé dans l'oubli aucun des contemporains illustres de Curran. Il a pris à part chacun d'eux, et l'a présenté sous le jour le plus lumineux. Après les pages qu'il consacre à celui dont le nom domine son livre, ses louanges les plus sympathiques sont offertes à la tombe prématurée de l'orateur admiré et aimé entre tous pour son talent et pour son caractère, de celui qui ne fit que briller et disparaître, de ce Walter Hussey Burgh, qui mourut à trente-neuf ans, et que le pays entier pleura.

Je ne fais qu'indiquer les humouristiques récits semés dans le cours de l'œuvre, sur les duels qui étaient alors de mode dans le barreau de Dublin, et même presque inséparables de la profession d'avocat dans ce temps-là. Tout voyageur en Allemagne, de Cologne à Bonn et à Heidelberg, a vu sa curiosité éveillée à l'aspect, souvent renouvelé, de jeunes gens portant de petits képis, des cordons rouge et blanc en travers de la poitrine, et la figure sillonnée de bandelettes de diachylum. Ce sont des étudiants qui ont *fait leurs preuves*. La salle des Pas-Perdus de Dublin offrait, paraît-il, la

même perspective vers 1780; rarement un procès, grand ou petit, se terminait sans que les organes des deux parties échangeassent un dernier argument... en plomb.

Le récit des retentissants conflits de Flood et de Grattan est d'un lamentable intérêt. On entendit, en pleine civilisation, un orateur, ivre de colère, appeler à la face du pays son adversaire un malhonnête homme, parce qu'il était son adversaire. Cette fois, le cas était trop grave... pour qu'on se battît. Grattan se rétracta à peu près devant la tombe de Flood. Curran aimait singulièrement Flood. C'est à ce dernier qu'on attribua longtemps la paternité des célèbres lettres de Junius, ce Masque de Fer de la littérature. Flood, *coquetta*, avec cette flatteuse imputation, jusqu'au jour où il fut prouvé par le moyen de chiffres qui s'appellent des dates, que Flood n'était pas l'auteur *des Lettres*... comme on les appelait.

Ensuite M. Philipps revient à Curran. Curran apportait un immense dévouement au service des causes confiées à son zèle et à son éloquence. Sa défense du rebelle Rowan lui fit courir un réel danger, et son abnégation trouva un digne écho dans le désintéressement des pauvres mariniers de Dublin, qui, dédaigneux des 50,000 francs promis à qui livrerait Rowan, aidèrent, au contraire, le proscrit à fuir sur leur barque. Rowan se réfugia en Amérique.

C'est ussi une histoire pleine de chevalerie et

d'aventures que celle de ce Wolfe Tone, qui, sans autre appui que son indomptable énergie, passionna pour sa cause la France et l'Amérique, et étonna Napoléon. Il fut enfin arrêté, mis en jugement, défendu par Curran, et il s'empoisonna dans sa prison.

Le plus *héros de roman* de tous ceux-là est encore ce jeune Robert Emmett qui, éperdument amoureux de l'indépendance de son pays, tenta d'appliquer les principes excessifs, dans lesquels lui et ses frères avaient été élevés par un père digne des vieux Romains. Quand la justice se fut emparée d'Emmett, des raisons d'une extrême délicatesse empêchèrent Curran de plaider pour lui. L'accusé nourrissait une tendresse partagée pour la fille de l'illustre avocat, tendresse poétique, exaltée, et qui n'était un secret pour personne. Rien de plus digne et de plus ferme que le discours prononcé par Robert Emmett, la veille du supplice... Rien de plus navrant que le récit de la sombre journée où la loi reçut son cours. Le geôlier s'évanouit, et l'auteur, accablé sous le poids de souvenirs lugubres, se borne à dire qu'une heure après tout était fini.

Dans la seconde année qui suivit la mort de son chevaleresque amant, la fille de Curran se maria malgré son désespoir, sans que rien l'y forçât, et n'en mourut pas moins le cœur brisé *(heart broken)*. L'Irlande a de ces énigmes.

M. Philipps a vécu dans l'intimité d'O'Connell.

Est-ce pour cette raison qu'il n'en parle pas avec le même enthousiasme que M. de Cormenin dans son livre des *Orateurs?* L'auteur anglais représente le sublime Daniel comme un type assez accompli d'intrigant, tout en le proclamant *l'orateur-né* d'un meeting irlandais, et en ne niant pas qu'il fût magnifique à ses heures. Il déplore en fort beaux termes l'ingratitude de l'Irlande après la mort de son dernier défenseur, et le peu de prix que l'on fit de ce qui restait de lui. Ses livres, même annotés de sa main, se vendirent à l'encan et misérablement.

M. Philipps a joint à son histoire de Curran un admirable discours de celui-ci dans un cas d'adultère. Nous ne savons pas la date précise à laquelle il faut reporter l'action intentée par Curran contre noble lord Headfort pour séduction et enlèvement de femme mariée. Si les déductions de l'orateur sont exagérées et laissent un champ trop large aux spéculations des Marneffe à venir, jamais, du moins, l'avocat ne fut aussi foudroyant et plus convaincu. Toutefois, l'intérêt qu'il excite se déplace quand l'on vient à songer que l'avocat réclame, au nom de l'époux outragé, une indemnité de un million de francs. Le verdict réduisit ce chiffre à 250,000 francs; cela est déjà payer assez cher un repentir, eût dit Démosthène.

J'emprunte à ce discours une belle image :

« Si l'on coupe le bras à un artisan, vous pouvez apprécier la perte qu'il a faite; mais l'agonie mo-

rale et la douleur poignante sont choses qui ne se peuvent fixer par aucune mesure que je sache. Et l'on vous triche *(you are un fairly dealt with)* quand on vous appelle à juger des souffrances actuelles du mari par l'abjection actuelle de sa coupable épouse. Aussi bien pourrait-on, étant appelé à rendre justice à un homme pour le meurtre de son meilleur ami, proportionner son chagrin au poids des cendres du mort. Non, messieurs du jury, ce n'est pas en pesant les cendres d'un mort que vous obtiendrez une appréciation exacte de la perte éprouvée par le survivant. »

Curran porta la parole dans deux autres affaires qui donnent une triste idée de l'état social de l'Irlande à cette époque. C'est d'abord le cas d'un certain Hevey, emprisonné arbitrairement par le major Sirr, dont il s'était attiré la rancune, et insuffisamment protégé par l'autorité des lois, puisque après sa libération, il fut impunément ressaisi par son persécuteur et enfermé de nouveau dans un cachot. L'autre cas n'est pas moins horrible : un veuf, Henry Hayes, tenté par la fortune considérable d'une jeune héritière irlandaise, et ne pouvant gagner son cœur, l'enlève frauduleusement, espérant la réduire par la crainte d'un déshonneur public. Il la détient par force, jusqu'au jour d'une justice tardive qui se borne à rendre la liberté à la victime sans atteindre le coupable.

Un grand chapitre est consacré au général Wellington (il ne s'appelait pas encore : *The Duke*) et à

l'analyse de quelques-unes de ses dépêches, dont la lecture est du plus haut intérêt.

M. Philipps s'arrête longuement, et à de nombreuses reprises, sur le caractère de Curran et sur sa vie privée, dans laquelle il a pénétré souvent et longtemps. Il raconte les réunions délicieuses du Prieuré, la bienveillance du maître pour ses jeunes confrères, et les charmants entretiens qu'il alimentait de sa verve tour à tour bouffonne et inspirée. Il a connu à fond cette âme parfois triste jusqu'à la mort, et où de si profonds abattements succédaient à un enthousiasme fulgurant. Ce livre est un des mieux faits que nous ayons lus dans la catégorie à laquelle il appartient. Il est écrit d'une manière attachante et dans un beau style, par un homme qui a vécu dans l'intimité de son sujet, et qui, l'ayant reconnu digne d'être présenté à l'admiration et à l'amitié du lecteur, n'épargne rien pour nous communiquer la chaleur de sentiments dont il est lui-même animé. Il est assez bien informé d'ailleurs pour n'avoir point à craindre de rectification, et d'un accent qui défie tout reproche de compilation.

L'auteur raconte ainsi sa première visite à Curran :

« Je le vis pour la première fois à travers les perspectives de son jardin. A ma troisième visite, c'est encore là que je le vis dans un costume que vous auriez dit emprunté à son huissier, les deux mains dans les poches, la lèvre inférieure poussée en

avant, la face presque parallèle à l'horizon, la démarche importante, et l'attitude invariable, sauf le moment d'arrêt durant lequel son œil allait de son invité à sa montre et de sa montre à la salle à manger, avec un air de reproche. C'était chez lui une singularité incorrigible : une seconde passé quatre heures, il n'eût pas attendu pour le vice-roi. Dès qu'il m'aperçut, il me prit par la main, et me dit qu'il n'entendait pas que personne m'introduisît. Puis, d'un air que je trouvai quelquefois marqué proprement d'un *charme,* il bannit chez moi toute appréhension, et me mit tout à fait à mon aise au *Prieuré.* J'ai vu souvent Curran, je l'ai souvent entendu parler, je l'ai lu souvent ; cependant j'affirme qu'il était impossible de rien savoir de lui à qui ne l'avait pas vu à sa table dans la compagnie des rares amis de son choix. Il était dans son genre une divinité de la commensalité... il planait dans toutes les régions de la pensée, il était chez lui dans toutes... il abordait toute chose, et semblait avoir créé la question. Il se rendait le maître du cœur humain aussi aisément que de son violon. Il produisait en vous les larmes, le rire, l'émerveillement ; cependant l'être prodigieux qui vous soumettait ainsi à tous les caprices de sa volonté, ne témoignait jamais qu'il se regardât comme plus que votre égal, et il se faisait très volontiers votre auditeur, si vous en montriez l'envie. On raconte de Swift qu'il avait pris pour règle de s'arrêter une minute quand il avait fini, et si

personne ne prenait la parole, de recommencer aussitôt. Curran n'avait de règle d'aucune sorte en conversation : il parlait d'inspiration, et il avait le talent de vous faire prendre part à l'entretien, et, bien que cette part ne vous laissât pas aveugle sur votre infériorité, vous étiez content tout de même. Rien d'excellent comme l'urbanité de ses façons. Au temps dont je parle, il devait avoir soixante ans, et il avait conservé l'enjouement de la jeunesse. Les extrêmes de l'adolescence et de l'âge mûr se confondaient en lui : l'espérance de l'un et la simplicité de l'autre. »

Nous avons lu, je ne sais où, cet autre trait de de la vie de Curran. Cette fois, c'est lui-même qui parle :

« Permettez-moi, messieurs, dit un soir Curran, s'adressant à une nombreuse compagnie, de vous exprimer un sentiment. Comme j'étais encore un petit garçon, je jouais un jour aux billes dans le village de Ball-Alley... le cœur léger, la poche plus légère encore. Lardons et moqueries circulaient gaiement parmi nous, lorsque apparut soudain un étranger d'un aspect remarquable et des plus riants. Son intrusion n'apporta pas la moindre gêne dans les ébats de notre joyeuse petite troupe. C'était un personnage bienveillant, et les jours de l'enfance (après tout, les plus heureux qu'il nous soit donné de connaître) remontaient peut-être à sa mémoire. Dieu le bénisse ! Après un demi-siècle, je revois sa

noble prestance, telle qu'elle m'apparut dans la petite Ball-Alley, aux jours de mon enfance. Il s'appelait Boyse, et il était le recteur de Newmarket. Il prit un goût particulier pour moi. J'étais d'un caractère liant, aimant le badinage à la passion, ne rêvant que choses excentriques, et prodigue de mes extravagances; chacun était le bienvenu à y participer, et il m'en restait encore un joli sac, après que j'avais défrayé la compagnie. Quelques gâteaux m'eurent bientôt décidé à suivre le recteur chez lui. C'est Boyse qui m'enseigna l'alphabet, la grammaire et les rudiments des classiques. Bref, il m'enseigna tout ce qu'il pouvait et ensuite il m'envoya à une école à Middleton. En un mot, il fit de moi un homme. Il me souvient que trente-cinq ans après cela, comme j'avais acquis une situation assez élevée au barreau et un siége au Parlement, un jour que je rentrais du Palais, je trouvai un vieillard solitairement installé dans mon salon. Les pieds confortablement posés de chaque côté du tableau de cheminée en marbre d'Italie, et dont tout l'individu exprimait le bien-être d'un homme qui se sent tout à fait chez lui. Il se retourna à mon entrée... c'était mon ami de Ball-Alley. Instinctivement j'allai me jeter dans ses bras, et je fondis en larmes. Les paroles ne sauraient décrire la scène qui suivit. « Vous avez raison, monsieur, vous avez raison; la cheminée est à vous, les tableaux sont à vous, la maison est à vous. C'est de vous que je tiens tout ce que je

possède... mon ami, mon bienfaiteur! » Il dîna avec moi, et, durant la soirée, je vis briller une larme dans ses beaux yeux bleus, à la vue du pauvre petit Jack, le produit de sa bonté, se levant à la Chambre des communes pour répondre à un Right-Honorable. Pauvre Boyse! il n'est plus aujourd'hui... Nul n'a un plus ancien dépôt de charité pratique dans la cour de là-haut. « Ceci est son vin, messieurs, buvons à sa mémoire. »

Une mort subite, causée dit-on par une attaque d'apoplexie, emporta Curran en 1818.

WILKIE COLLINS

I

Un écrivain de talent nous avouait un jour qu'il se serait bien mis à écrire des romans, mais il en avait sans cesse été retenu par son horreur pour le cadre banal et les petits moyens qui semblent être fatalement le partage de cette sorte d'écrits.

Il regrettait que les anciens conteurs français ne nous eussent pas laissé le secret de leur exposition rapide et comme entraînée par la vie du sujet; surtout il déplorait que les romanciers de la génération présente n'eussent pas su rendre la fraîcheur à un genre épuisé.

Il s'emportait, non sans raison, contre cette uniformité de mise en œuvre, d'artifices et de personnages, contre cette générale *imitabilité* et contre cette fièvre d'imitation, qui livrent aux tentatives des plus lourds illettrés le moyen d'égaler les habiles et le droit de vexer les délicats. Il nous dit, à ce propos, beaucoup d'autres choses

très sensées que nous nous abstenons de reproduire, parce qu'en somme elles touchent plutôt à la critique de la vie et de la destinée qu'à l'appréciation d'un genre littéraire.

Cet ami, si désireux d'assister à la révélation d'une individualité, n'avait pas lu, sans doute, le dernier roman de *M. Wilkie Collins, la Femme en blanc;* autrement il aurait été frappé de l'essai d'innovation qu'on y remarque dans l'ordre du récit et dans la présentation des personnages. Nous saurons plus tard quel degré d'importance il convient d'attacher à la tentative de M. Wilkie Collins, en attendant laissons-le nous en raconter lui-même l'origine :

« Il y a quelques années, nous dit-il, je me trouvai faire partie de l'auditoire assemblé pour assister aux débats d'une affaire criminelle qui se jugeait à Londres. Pendant que j'écoutais la procédure, je fus frappé de la manière dramatique dont se déroulait l'histoire du crime alors soumis aux investigations de la magistrature, grâce aux dépositions successives des témoins entendus tour à tour. A mesure que chacun d'eux se levait pour fournir son fragment de relation personnelle, à mesure que, d'un bout à l'autre de l'instruction, chaque anneau séparé venait former avec les autres une chaîne continue d'irréfragable évidence, je sentais que mon attention était de plus en plus captivée ; je voyais qu'il en était de même chez les personnes qui m'entouraient ; et ce phénomène

prenait une intensité toujours croissante, à mesure que la chaîne s'allongeait, à mesure qu'elle se tendait, à mesure qu'elle se rapprochait de ce qui, dans tout récit, est le point culminant. Certainement, pensai-je, une série d'événements romanesques se prêterait fort bien à une exposition comme celle-ci ; certainement, par les mêmes moyens que je vois employer ici, on ferait passer dans l'esprit du lecteur cette conviction, cette foi que je vois se produire, grâce à la succession des témoignages individuels, si variés de forme et pourtant si strictement *unifiés,* par leur marche constante, vers le même but. Plus j'y pensais, et plus un essai de ce genre m'apparaissait comme devant réussir ; aussi, quand le procès fut terminé, je rentrai chez moi bien déterminé à tenter l'aventure. »

Je ne sais rien de plus heureux pour la dignité de l'âme humaine que cet orgueilleux et suave émoi du cerveau qui trouve, ou croit trouver ; certes, il a de grandes joies et de belles conquêtes, le jour où, à travers les évocations d'abord sombres du cabinet d'étude, ou de la rue obscure et déserte, il voit tout à coup resplendir Hélène ! Il en fut ainsi pour notre romancier, au sortir de la salle d'audience. Newton, le fameux jour de la pomme, ne fut pas plus délicieusement bouleversé, M. Wilkie Collins voulut donner une forme définie au dessein qui l'occupait ; alors ce ne sont point les difficultés de l'entreprise qui l'arrêtent, c'est la crainte de ne pas employer, à une œuvre suffisam-

ment digne, l'instrument merveilleux qu'il croit tenir en main. Il veut le consacrer à l'œuvre capitale de sa vie, à l'achèvement de ce *livre,* que tout honnête écrivain rêve de léguer à ceux qui viendront après lui, comme la gloire de sa vocation et le testament de son génie. Il veut, il le dit lui-même, « attendre qu'il ait acquis, à un degré supérieur, la pratique de son art, et que le temps et le hasard viennent lui offrir une chance nouvelle ».

Il n'est pas permis à la critique de passer sans la signaler, et même sans l'examiner sérieusement, à côté de cette œuvre, que son auteur n'a pas osé aborder avant de posséder, *à un degré supérieur, la pratique de son art.* C'est sous le patronage, à l'invitation et dans le journal même de Charles Dickens, que la *Femme en blanc* parut pour la première fois ; et l'occasion parut unique à M. Wilkie Collins pour réaliser son idée, en d'autres termes, pour faire raconter son roman par les personnages du roman eux-mêmes (comme les témoins qu'il avait entendus au tribunal) ; et il n'a pas à s'en plaindre, paraît-il, puisqu'à mesure qu'il avance dans son travail, il découvre que la substance même du roman, aussi bien que sa forme littéraire, tirent profit des nécessités nouvelles auxquelles il s'est astreint. L'expérience que je tentais dans ce roman, ajoute-t-il, me plaçait sous le joug le plus rigoureux de la discipline littéraire ; mon livre et moi ne pouvions qu'y gagner.

C'est bien là le style d'un écrivain des plus estimables ; notre devoir est maintenant de soumettre au lecteur les pièces du procès, pour nous conformer au langage de M. Wilkie Collins, nous tâcherons d'être bref ; le dossier comporte 820 pages.

II

La *Femme en blanc* se divise en trois époques. La première s'ouvre sur la déposition de Walter Hartright, de Clement's Inn ; âge, vingt-huit ans ; profession, maître de dessin. Grâce à la recommandation de son ami, l'Italien Pesca, il est invité à se rendre dans le Cumberland, à Limmeridge-House, chez sir Frédérick Fairlie pour y enseigner l'aquarelle aux nièces de ce dernier, miss Marian Halcombe et miss Laura Fairlie. Walter accepte et fait à pied le trajet de Hampstead, où réside sa mère, à Londres où il va prendre la voiture pour Cumberland. Tout à coup, à son indicible surprise, il sent une main se poser sur son épaule, et *au milieu de la grande route large et lumineuse*, comme si elle venait de jaillir de terre ou de tomber du ciel, il voit se dresser une femme toute vêtue de blanc, qui lui demande le chemin de Londres. Walter chemine avec elle jusqu'aux abords de la métropole. En apprenant que son compagnon se rend dans le Cumberland, cette bizarre personne s'atten-

drit, s'agite, et parle de Limmeridge-House, comme si elle y était née, et de feue mistress Philipp Fairlie, comme d'une chère bienfaitrice. Ils se séparent et, à quelques instants de là, Walter rencontre près de Regent's Park, deux *gentlemen* en chaise découverte, demandant à un policeman s'ils n'ont pas vu passer de ce côté une femme en blanc, qui s'est échappée de l'hôpital d'aliénés, dirigé par l'un d'eux. Walter, frappé de cette révélation, poursuit néanmoins son voyage à Limmeridge-House, où il est reçu par miss Marian Halcombe, âme vaillante et sympathique. La cordialité un peu trop expansive de son accueil révèle tout de suite à Walter qu'elle n'est que la demi-sœur de Laura Fairlie, sa mère, mistress Philipp Fairlie ayant épousé, en premières noces, M. Halcombe. Cette miss Halcombe, avec son corps aux proportions si harmonieuses et sa laide figure, est une création charmante et profonde. Walter lui raconte son entrevue en plein air avec la *Femme en blanc*, et Marian non seulement reçoit sa confidence de l'air du plus vif intérêt, mais, sans plus tarder, elle dépouille les papiers et les correspondances de sa mère pour y trouver la clef du ténébreux mystère qui enveloppe cette inconnue. Puis Walter fait connaissance avec Frédérick Fairlie, l'oncle de Marian et de Laura; le son même de la voix humaine fait éprouver toutes les angoisses de la névralgie à cette fleur, à ce souffle de soixante ans qui a nom, parmi les hommes, Frédérick Fairlie, et

dont la vie se passe à épousseter des médailles et à classer des eaux-fortes. Enfin paraît Laura; Walter l'embellit de toutes les couleurs d'un pinceau amoureux. Tout de suite il l'aime, et elle-même ne tarde guère davantage à l'aimer aussi. Les pages consacrées à la relation de cet amour naissant reflètent le charme incomparable de leur divin sujet. Cependant Marian Halcombe trouve dans les papiers maternels une lettre adressée par mistress Philipp Fairlie à son mari, alors éloigné d'elle, et par laquelle elle lui apprend qu'elle vient de recevoir dans l'école fondée par elle une petite fille du nom d'Anne Catherick, en faveur de laquelle elle s'est sentie puissamment émue, à cause de sa ressemblance extraordinaire avec Laura leur fille, plus jeune d'un an qu'Anne Catherick; celle-ci n'est autre, à dix-huit ans d'intervalle, que la *Femme en blanc,* rencontrée par Walter, à qui elle a parlé, avec toutes les marques de la plus grande terreur, d'un certain baronnet du Hampshire dont elle n'a pas révélé le nom. Sa ressemblance avec Laura est extraordinaire en effet. Marian s'inquiète des progrès de l'affection mutuelle qu'elle surprend entre Laura sa sœur et Walter, et, s'adressant à la probité de ce dernier, elle le prie de quitter Limmeridge-House; Laura n'est plus libre d'aimer ou de ne pas aimer : elle est fiancée à un baronnet du Hampshire; sir Percival Glyde. Walter est sûr que ce baronnet n'est pas un autre que celui-là dont la seule pensée

animait naguère d'un tel accent de haine et de peur la voix vibrante de la *Femme en blanc*. Quant à Laura, c'est en vue d'obéir à la volonté de feu son père qu'elle épousera Percival Glyde, dont l'arrivée au château est attendue de jour en jour. Sur ces entrefaites, une lettre anonyme, adressée à Laura Fairlie, la conjure, dans les termes les plus vifs, de ne pas épouser sir Percival Glyde. Cette lettre, communiquée d'abord à Walter, puis encore à M. Gilmore, avocat de la famille et chargé de la rédaction du contrat, émane, à n'en pas douter, d'Anne Catherick, la *Femme en blanc*. La situation se complique de la présence d'Anne Catherick elle-même, qui a été vue aux environs de Limmeridge-House, et que Walter rencontre dans le cimetière où repose mistress Philipp Fairlie. Au moment où, dans l'intérêt de l'avenir de Laura, le *solicitor* Gilmore procède à une enquête sur le rôle qu'a pu jouer Percival Glyde dans l'incarcération d'Anne Catherick, cette dernière disparaît de Limmeridge-House, obéissant à Marian ; Walter aussi part pour Londres, emportant le meilleur de l'amour de Laura ; et le récit est continué par Vincent Gilmore, de Chancery Lane, avocat. Sa déposition relate l'arrivée de sir Percival Glyde, et comment ce *beau* ravagé de quarante-cinq ans se tire à son honneur des accusations de la lettre anonyme, en faisant intervenir une attestation écrite et signée de mistress Catherick, mère de la *Femme en blanc*, certifiant que c'est à la connaissance et avec l'approba-

tion de sa mère qu'Anne a été placée entre les mains des médecins, et que la participation de sir Percival Glyde à cette mesure a été honorable et digne de gratitude. M. Gilmore raconte la généalogie de la famille Fairlie et s'arrête à de longues histoires d'argent, d'où il résulte que Laura est une riche héritière, et que son père, Philipp Fairlie, a biffé de son testament une somme de dix mille livres sterling, léguée d'abord à sa sœur (la tante de Laura); il s'était, par la suite, brouillé avec cette sœur, à cause de son mariage avec un aventurier italien s'intitulant comte Fosco. Bref, le mariage est décidé, et le jour va en être fixé. La parole est à Marian Halcombe : elle raconte les tribulations du cœur de Laura, la comédie de désintéressement jouée par ce traître de Percival, qui feint d'abord de renoncer à la main de Laura, s'il ne l'obtient de son plein gré, et qui, en définitive, l'épouse presque de force, car il l'épouse. Dans l'intervalle, Walter s'est embarqué pour l'autre bout du monde. Après un séjour de six mois en Italie, les nouveaux époux reviennent à Blackwater-Park, domaine de sir Percival. Marian, invitée à vivre avec eux, les y attend. Sir et lady Glyde arrivent escortés du comte Fosco et de sa femme. M^me^ Fosco est fascinée par son énorme mari, insondable personnage, qui exerce une influence inquiétante sur l'esprit de Percival. Ce dernier n'a pas tardé à jeter le masque et à révéler son odieux et brutal caractère. Le premier *orage* éclate à la suite du refus

énergique, manifesté par Laura, de prêter sa signature aux exploitations conjugales de Percival, qui en conçoit un dépit mortel. Dans le fond noir de ce tableau, on voit circuler sans cesse le fantôme blanc d'Anne Catherick. Ce nom de Catherick a le don de troubler éperdument sir Percival, sans qu'on en devine la cause. Ce secret est celui du roman. Le trouble de Percival atteint son comble à la nouvelle qu'Anne est à Blackwater, et a des entrevues secrètes avec Laura. Un soir, au péril de sa propre vie, Marian surprend un entretien confidentiel de Fosco avec Percival. Un infâme complot menace les jours de Laura; mais Marian, soudainement terrassée par la fièvre typhoïde, ne peut prévenir sa sœur. Aux termes du complot, Fosco et sa femme vont s'installer à Londres. Laura Fairlie, à qui sa vie présente est devenue insupportable, veut retourner dans le Cumberland, mais invitée à se reposer quelques jours chez Fosco, elle y meurt de la rupture d'un anévrisme; on l'enterre dans le cimetière de Limmeridge-House, et l'on inscrit sur la pierre blanche : *Ci-gît lady Glyde.* C'est *Anne Catherick* qu'il fallait dire, car c'est elle la morte (pour plus de détails, voir le roman), et Laura et Marian sont rendues à Walter. Cette Anne Catherick est la fille naturelle de Philipp Fairlie, le père de Laura. Quant au lien ténébreux qui unit mistress Catherick à sir Percival Glyde, il consiste dans la connaissance qu'elle a obtenue, au moyen des registres

de la paroisse, d'un grand et double crime de Percival Glyde, qu'elle pourrait d'un mot plonger dans la misère et l'infamie. Le père et la mère du faux *baronnet* n'ont jamais été mariés ; pour hériter des titres et de la fortune de son père, le bâtard a contrefait sur les registres une déclaration de mariage. Walter en tient désormais la preuve. Percival meurt asphyxié dans l'incendie de la sacristie, où est renfermé le témoignage de son infamie ; l'épouvantable Fosco, qui se trouve être un espion, est tué à Paris par un membre de la société secrète la *Fraternité*, dont ce faux gentilhomme a trahi les secrets, et Walter épouse Laura.

III

La libre Angleterre s'est passionnée pour l'œuvre estimable, mais un peu froide et enchevêtrée que nous venons d'analyser, d'après l'habile traduction de M. Forgues, que nul ne pouvait surpasser dans cette tâche. M. Wilkie Collins nous apprend qu'à mesure qu'il avançait dans son œuvre, il lui arrivait chaque jour, de tous les coins de l'Angleterre, des États-Unis, du Canada, et même de ces *Backwood-Settlements*, ces germes de villages futurs déposés sur l'extrême limite de la civilisation américaine, des lettres suppliant l'auteur de laisser vivre Marian Halcombe et Laura Fairlie.

Ainsi l'on vit autrefois tout le personnel de la Porte-Saint-Martin implorer de M. Victor Hugo le pardon de Didier pour Marion. De tous les coins de la terre, M. Wilkie Collins fut prié de dire si Marian Halcombe était une création de sa plume ou bien était empruntée au monde réel, auquel cas on se proposait de demander sa main. Il advint aussi que l'auteur fut constitué l'arbitre d'un certain nombre de paris relatifs au secret de Percival; divers hommes très gras s'imaginèrent avoir posé pour Fosco.

La *rêveuse* Allemagne n'accueillit pas moins bien que l'Amérique la nouvelle œuvre de l'auteur de *After Dark, Hide and Seek, a Plot in private Life, The Dead Secret.* La suprême ambition *(the last, not the least)* de M. Wilkie Collins était de rencontrer la même faveur chez les compatriotes de Balzac et de George Sand.

Il n'ignore plus aujourd'hui que la France lui est volontiers hospitalière. Il a eu pour interprète, parmi nous, un savant et correct écrivain; bien plus, un grand journal français, à son début, n'a pas hésité à voir, dans la publication de l'œuvre étrangère, une chance de succès pour lui-même. M. Wilkie Collins doit donc être satisfait de la France aussi.

La manière de M. Wilkie Collins est un compromis entre les romanciers anglais du XVIII^e^ siècle (notamment Richardson) et les américains de celui-ci *(Edgard Poë* et *Hawthorne).* Je ne m'op-

pose pas à ce que ce mélange constitue une originalité, et j'ai hâte d'ajouter qu'il n'affaiblit aucune des rares et solides qualités de l'auteur de la *Femme en blanc*. Il a un très doux et quelquefois très majestueux sentiment du paysage; sa rencontre de Walter avec Anne Catherick, *au milieu de la grande route large et lumineuse*, ne déparerait pas un chapitre de *Guy Mannering*.

Cependant cette *femme en blanc* n'intervient qu'épisodiquement dans l'œuvre et à l'état de pâle brume. Laura Fairlie ne ressort guère de l'essaim de colombes résignées du roman sentimental. Les trois créations féminines vraiment intéressantes du roman sont : la femme du comte Fosco, mistress Catherick, flétrie et affamée de considération (la scène où Walter la voit mettre le *curate* en demeure de la saluer, est vigoureuse et nouvelle); et enfin Marian Halcombe, loyale, intrépide et dévouée.

Percival est indécis ; il est chauve, il entre dans sa quarante-sixième année, ce louche fascinateur; et l'on ne peut excuser qu'en faveur du courant de fatalité sombre qui traverse le drame l'accomplissement du mariage de Laura Fairlie avec ce faux dandy, paré de la hauteur des *baronets*. Fosco n'est pas une mauvaise trouvaille, et l'auteur en a tiré bon et utile parti. Walter Hartright, jeune homme pauvre et vertueux, et M. Gilmore, notaire de l'*ancien régime*, auraient pu devoir le jour à certain de nos auteurs à succès. Si je me permets de

déplorer l'absence rigoureuse de tout personnage gai dans cette nombreuse galerie, c'est la faute de Dickens. A ce propos, félicitons M. Wilkie Collins d'avoir saisi l'occasion de dire que M. Charles Dickens est le plus grand romancier de l'Angleterre moderne. Mais pourquoi l'auteur de la *Femme en blanc*, qui paraît familiarisé avec notre littérature, prête-t-il au comte Fosco un sarcasme intempestif sur les *dramaturges épuisés de la belle France?* Oublie-t-il que c'est encore à nos sources taries que viennent puiser sans relâche les jeunes dramaturges de l'Angleterre. Si le plagiat constituait une fatigue, les fournisseurs de l'Olympic-Theatre et de Drury Lane seraient juste autant épuisés que ceux de l'Ambigu et du Palais-Royal.

Le grand Dickens, aidé de M. Wilkie Collins lui-même, n'aboutit qu'à l'*Abîme*, un mélodrame joué, il y a quatre ou cinq ans, au Vaudeville. Le sympathique respect des Français pour un beau génie empêcha seul cet *Abîme* d'engloutir ses auteurs.

Il faut bien le dire en finissant, le procédé employé par M. Wilkie Collins, dans sa dernière œuvre, n'est pas une découverte. On leur trouve toujours, à tous, une belle barbe blanche, derrière leur masque, à ces fameux procédés nouveaux. Ce moyen, en apparence original, de marquer le progrès de l'action et d'en distribuer les rôles, ces dépositions successives des personnages (à l'instar des appels de témoins dans une cause cri-

minelle), transportés sur le terrain de la fiction romanesque, ne sont guère qu'une variété du roman épistolaire.

En somme, nous nous expliquons facilement le succès que la *Femme en blanc* a obtenu en Angleterre, par le côté énigmatique de l'action, par ce je ne sais quoi d'*admis* et de *littérairement national* qui saute aux yeux dans le groupement des personnages... Et puis, un roman qui fait surgir des paris, cela vous dit tout. Son succès, en d'autres pays, tient à des raisons et à des mérites plus vrais et plus durables, c'est-à-dire une forme expressive et savante, et des personnages qui saisissent notre esprit, plaisent à notre cœur et habitent notre mémoire.

J'ajoute un *post-scriptum* à cette étude écrite en 1863. Malgré la trop grande importance attachée par lui à cette prétendue découverte d'un procédé nouveau pour la fabrication des histoires à sensation, Wilkie Collins, l'ami et le collaborateur de Dickens, avait, en somme, produit dans la *Femme en blanc*, par où il se fit connaître en France, une œuvre remarquable dont le succès s'est soutenu. Depuis, M. Wilkie Collins est devenu un auteur en vogue chez nous, et, tout récemment, notre première librairie, si préoccupée de sa collection d'auteurs étrangers, lançait le même jour un volume de Longfellow et deux volumes nouveaux de M. Wilkie Collins : *Mari et femme* et *Madame ou ma-*

demoiselle? Le premier de ces ouvrages, et de beaucoup le plus considérable, traite dans une action fort émouvante et pleine de surprises, d'un cas de mariage à l'écossaise. L'un des principaux personnages du récit, Geoffrey Delamayn, est, par certains endroits, une création très moderne et très remarquable. Au fait, je n'ai pas vu dans un autre livre la *vraie* jeunesse anglaise, et posée aussi courageusement. L'autre ouvrage : *Madame ou mademoiselle?* suivie d'*Un drame dans la vie privée,* se lira aussi avec plaisir. Même dans ce cadre étroit de la nouvelle, M. Wilkie Collins sait faire tenir l'intérêt, l'étonnement, et se mouvoir des êtres animés de passions diverses.

SUR L'ANGLETERRE

I.

La vieille Angleterre, si éloignée de nous par quelques lieues seulement, produit une impression étrange, et grave une empreinte ineffaçable sur ceux qui l'ont, non pas traversée en courant, mais pratiquée dans son intimité. Nous ne serons pas démenti par un seul des Français qui ont, ainsi que nous l'avons fait nous-même, passé une année au sein de l'Angleterre, en communion avec ses mœurs et son âme, à son foyer, à sa table et dans son lit. En fait, nous nous intéressions principalement aux traits populaires et aux choses de la littérature. Et toutefois, la sensation première qui s'est prolongée chez nous jusqu'au delà de seize années, ce fut une joie, un bien-être de liberté, qui brille là-bas sur le front des citoyens comme une sorte de soleil intérieur, remplaçant l'autre soleil absent... tandis que chez nous, hélas! les choses les plus naturelles ont couleur de haine, se font devises de révolte, et se prononcent avec colère.

Un pareil sujet nous entraînerait trop loin si nous cédions à la tentation de le creuser, au lieu de nous borner à l'indiquer. D'ailleurs, l'impression dont nous parlions en commençant est aussi mêlée que le sujet est complexe dans son apparente unité, et cela est parfaitement exprimé dans la première ligne du volume que nous vous annonçons : « Les grandes nations naissent du mariage de plusieurs races, elles sont comme ces beaux bronzes où entrent beaucoup de métaux. »

L'Angleterre a le don de déconcerter encore l'observateur le mieux instruit, par cette combinaison d'archaïsme et de progressivité, de pratique morne et dure et de rêveuse sentimentalité qui lui est propre, par son culte parfois routinier du passé et son amour des innovations... par son sentiment du *home*, et son goût proverbial pour les expéditions aventureuses. Cette nation de marchands de laine et de fabricants de machines s'est incarnée dans un poète, le plus grand poète du monde, il est vrai. Elle appelle Shakespeare le *premier des Anglais*. Elle vit *par* l'atelier, mais elle vit *dans* les forêts, sur la mer, sur les montagnes. Lorsqu'à l'entrée de la jeunesse, j'aperçus pour la première fois les fameuses côtes blanches, je fus envahi d'émotions inexprimables. Depuis, je me suis entretenu avec un nombre incalculable de voyageurs de mon pays, et j'ai pu reconnaître que, sauf l'Italie, nulle contrée ne lègue à ses visiteurs un souvenir plus opiniâtre. Aussi bien, le

sombre Alfieri disait que l'on ne pouvait vivre qu'en deux pays : l'Angleterre et l'Italie.

C'est là une boutade d'ennemi affiché de la France, que je suis loin d'estimer. La France est exquise et gracieuse, policée et enthousiaste entre toutes les nations... mais, il y a de terribles *mais* qui sont comme la rançon de ces grandes qualités. Elle charme...*mais* il semble que l'on n'ait pas confiance en elle. Après ces explications, on admettra qu'un goût assez vif nous porte vers tout ouvrage destiné à nous exposer le mécanisme des institutions et des mœurs de l'Angleterre.

Au siècle dernier, le Français qui ait à notre gré le mieux parlé de nos voisins, c'est Montesquieu... Il l'a fait en notes rapides, aiguës et d'une parfaite justesse d'observation.

Un peu plus tard, le duc d'Orléans, grand-père du roi Louis-Philippe, introduisit dans le *high life* du temps quelques façons rapportées d'outre-Manche... mais la chose resta sans nulle importance, au point de vue de la connaissance plus intime de voisins objets d'une haine légendaire. Je ne parle pas de la période révolutionnaire. Chose étrange... la période de l'émigration, qui aurait dû nous léguer quantité de mémoires, est, à notre connaissance du moins et sauf quelques pages de Chateaubriand, sauf d'autres mémoires moins célèbres et des correspondances presque inédites, à peu près stérile.

Sous l'Empire, et durant vingt-cinq années au

delà... nous en sommes, et nous voulons nous en tenir à la *perfide Albion*. Il y avait peut-être du bon dans cette note... mais rien ne dure de ce qui est exagéré.

De nos jours, un Américain, M. Emerson, le célèbre auteur de *Representative men* et de *Conduct of life*, a écrit sous ce titre : *English Traits*, une série de chapitres pleins d'humour et de renseignements, et qui nous en apprennent beaucoup dans leur forme condensée, sur la terre et la race anglaises, sur ses aptitudes et ses façons, sur l'aristocratie, sur la richesse publique, sur la religion, la littérature et les universités en Angleterre

Plus près de nous encore et chez nous même, l'on peut citer un assez intéressant voyage en Angleterre de M. A. Michiels ; puis les *Anglais chez eux*, et *Londres il y a cent ans*, de M. Francis Wey ; puis l'*Angleterre et la vie anglaise*, de M. Esquiros que j'aime décidément mieux en rédacteur de Revue qu'en préfet. M. Hector Malot a écrit, en 1862, un volume intitulé : *la Vie moderne en Angleterre*... Il y a deux ans, M. Taine a ajouté comme *post-scriptum* à sa belle histoire de la littérature anglaise un recueil de *Notes sur l'Angleterre*, qui ne seront pas un des moindres titres de cet éminent esprit.

Enfin, M. Auguste Laugel a fait paraître chez Hachette, sous ce titre : *l'Angleterre politique et sociale*, quelques-unes des belles études par lesquelles il s'est fait remarquer entre les rédacteurs

autorisés de notre principale Revue. M. Laugel, auteur des *Grandes figures historiques*, est le secrétaire d'un haut personnage, qui, dans une récente élection académique, a montré que les princes ne sont pas tous des ingrats.

Je ne suivrai point page par page M. Laugel dans ses observations sur les caractères de la race anglaise et du protestantisme, sur l'aristocratie anglaise, son origine et son caractère, sur la Chambre des communes et le gouvernement parlementaire, sur la formation des mœurs politiques, sur le peuple et les questions sociales, sur la politique coloniale...

Toutes ces observations, présentées dans un langage élégant, spirituellement imagé et d'une clarté parfaite, révèlent chez leur auteur, vis-à-vis de l'Angleterre politique et sociale qu'il nous expose, un penchant à la sympathie, voire même à l'admiration, qui n'est point exempt de terreurs, s'il abandonne le présent pour interroger l'avenir. Les études spéciales de M. Laugel, ses alliances, ses amitiés, ses relations, donnent autant de saveur que d'autorité aux divers chapitres énumérés plus haut.

LORD BYRON

I

Le plus grand poète de la moderne Angleterre, celui qui, dans le glorieux chœur formé de Gœthe, de Walter Scott, de Hugo, Lamartine, Heine et Musset, chante d'une voix à part un air sinistre et amoureux, Byron a laissé jusqu'à l'heure où nous écrivons, c'est-à-dire plus de cinquante ans après sa mort, un nom et une œuvre (une œuvre encore vivante), double legs plus rare qu'on ne croit. Songez pour combien de livres les bibliothèques sont d'inviolables tombeaux ! C'est un peu grâce à la France et à l'Allemagne que l'illustre Anglais n'a point pour unique cortège chez les morts l'écho des mensongères histoires et les hypocrites répudiations de sa patrie. A la France qu'il aimait, Byron, *gloire française,* est redevable d'un culte fidèle, qui, inauguré quelques années avant le mouvement romantique, consacré par les beaux vers de Lamartine, entretenu par le lyrisme exalté et mélancolique de la génération de 1830, popularisé par l'adaptation plus ou moins habile au

théâtre de quelques-uns de ses poèmes, n'a pas dit aujourd'hui son dernier mot, témoin le livre qui nous occupe. Naguère encore, il s'est vu sous la plume de M. Taine l'objet d'une étude très noble, très hardie, extrêmement riche de citations textuelles, sobre et rapide dans la partie biographique, mais au total si complète, que toute autre histoire de la vie du poète, et surtout de son origine et de ses premières années, ne saurait que s'inspirer de ces quelques pages et en être la paraphrase.

Avant M. Taine, lord Byron avait eu parmi nous quantité de biographes, de traducteurs, de portraitistes dont les travaux ne sont pas à dédaigner, pour avoir précédé la notice très remarquable qui clôt le troisième volume de l'*Histoire de la Littérature anglaise*.

M. Taine, si franc admirateur de la *Chartreuse de Parme* et des *Promenades dans Rome*, ne pardonnerait à personne de ne pas nommer Stendhal en tête de ceux qui ont le mieux parlé de lord Byron. Que serait-ce, si, aux témoignages que l'imprimerie sauvegarde, nous pouvions réunir tous ceux que la conversation a emportés... et quelle conversation! Celle de M^me^ de Staël qui entoura Byron désolé, de l'amitié de son grand cœur et des consolations de son admirable esprit, dans le temps même où l'Angleterre prodiguait d'étonnants outrages à l'un de ses plus illustres enfants. Injustice inouïe, brutalité sans pardon, qu'une nation

a cru effacer en essayant la conspiration de l'oubli autour du nom d'un homme!

Une question, en apparence impossible à résoudre, si l'on n'entre en de longues explications de climat et d'école, Gœthe semble l'avoir résolue par une image, dans cette seconde partie de Faust, qui occupa les dernières années de sa vie.

Les amours de Faust et d'Hélène viennent de donner naissance à Euphorion. A peine l'enfant est-il sorti du sein de sa mère, qu'à la vive et poignante inquiétude de ses parents, il saute, il s'envole, il gravit les rochers, il tend, selon ses propres paroles, à tous les vents... puis il se lance dans les airs... Ensuite, un beau jeune homme, nouvel Icare, tombe aux pieds d'Hélène et de Faust, son visage rappelle *des traits connus*.

L'invocation directe qui suit rend encore plus clair ce symbolisme déjà fort transparent. Que l'ombre de Byron s'apaise; nulle autre ombre ne fut jamais glorifiée par une plus haute louange. La renommée du poète est sous bonne garde. Jamais non plus la grande critique et le lyrisme épique de Goethe, avec un accent d'émotion inexprimablement rare chez ce froid génie, ne se sont fondus en une image plus juste et plus séduisante à la fois que celle de cet Euphorion.

Ce n'est pas le nouvel historien de Byron qui se plaindra de nous voir donner ces développements aux plus illustres et aux plus durables d'entre les hommages rendus à celui qu'il vient célébrer à

son tour avec un zèle communicatif. Sans déclamation ni paradoxe, il ne songe qu'à dorer s'il se peut d'un rayon nouveau le diadème déjà légendaire, de génie, de malheur, de souffrance et d'amour, fixé à ce front de poète maudit. Son récit manque un peu de largeur à la vérité, mais il est bien conduit, instructif et sympathique. Seulement il est regrettable que M. de Lescure n'ait point fait intervenir d'une manière plus révérencieuse dans son récit, et en la reproduisant *in extenso,* la belle épître de Lamartine qui échauffa Musset, et lui en inspira une autre également belle, adressée celle-ci à Lamartine. Je voudrais que les critiques s'habituassent à plus de respect envers les poètes. Quand tout le reste disparaît, se transforme ou s'oublie, la vraie poésie reste, et un beau vers règne toujours quelque part.

M. de Lescure prend lord Byron dès ses origines les plus reculées et ne remonte pas moins haut que Ralph de Burun pour expliquer le chantre de Lara. Ce n'est là qu'un acte de foi dans la fameuse théorie qui a privé M. Taine d'un prix académique. Puis il nous dit l'enfance du poète, son chagrin amer d'une infirmité à laquelle il doit en partie son douloureux prestige. On sait que le premier éveil du cœur ne fut pas moins précoce chez lui que le premier baiser de la Muse, et l'émouvante histoire de ses tristes amours a une chronologie comme la liste de ses œuvres. De 1809 à 1811, Byron quitte l'Angleterre et va séjourner

tour à tour à Cadix, Séville, Malte, Janina, Athènes, Smyrne, Constantinople, qu'à peu près dans le même cercle d'années devaient aussi visiter Lamartine et Chateaubriand. Il était alors au faîte de sa gloire et de son prestige. On vit une pairesse d'Angleterre, une des étoiles les plus radieuses du firmament aristocratique anglais, lady Caroline Lamb, braver et défier un irréparable scandale pour s'attacher au poète qu'elle devait bientôt par sa violence lasser jusqu'à l'horreur, jusqu'à la guerre déclarée, bien plus... jusqu'au mariage... avec une *autre*. L'*autre* fut cette lady Byron, à la renommée antipathique. Rigide et vertueuse, soit... mais elle honore peu l'honnêteté. Quelle fatalité entraîna Byron dans ce mesquin purgatoire! Mieux valait l'enfer où le consumaient ses colères contre lady Lamb! Lady Byron vivait encore, il y a peu d'années; lady Lamb mourut de douleur, après avoir vu passer à travers les grilles de son parc le char funèbre qui rapportait, en Angleterre, les restes de lord Byron. Dans le chœur des amitiés historiques de lord Byron, outre M^me^ de Staël et lady Morgan, il faut citer lady Blessington (voir *the Idler in Italy*). On doit passer sous silence Thomas Moore... mais non point Samuel Rogers, banquier-poète (mort le jour où nous mettions pour la première fois le pied à Londres), ni Walter Scott, ni surtout lord Macaulay, le grand artiste en essais.

C'est un regret pour nous de ne pouvoir analyser ici, dans le détail, la belle étude de Macaulay

sur Byron, où brille parmi tant d'autres mérites une haute et définitive impartialité, qui vous frappe comme un arrêt de la grande histoire, sans entraver les allures libres, personnelles et même familières de l'article de *Review*. Tout Byron, avec la société contemporaine et l'air ambiant, tient là en trente pages. J'y ai relevé des morceaux de premier ordre sur la correction.

On dira de Byron, adamastor poétique, que jamais la flamme sacrée ne s'alluma plus dévorante dans un sein plus prêt à en être brûlé. La Muse anglaise, qui aime dans Chaucer son père, qui salue dans Shakespeare son roi, pleure dans Byron l'enfant gâté, qui fut son plus bel amant; l'enfant prodigue qui la fit sa riche héritière.

Puis nous assistons aux débuts du poète à la Chambre haute. Il y prononça son premier discours *(maiden speech)*, le 27 février 1812, dans la fameuse discussion *on the frame-work bill*. Malgré son succès, il ne devait plus prendre la parole parmi ses pairs que deux fois, le 21 avril 1812, à propos de la motion du comte de Donoughmore, et le 1er juin 1813, sur la pétition du major Cartwright. Il est regrettable que le nouveau biographe du grand poète n'ait pas sacrifié une vingtaine d'anecdotes très connues et déjà publiées partout, à une traduction de ces trois discours; ils eussent tenu dans vingt pages et méritaient cet honneur. D'ailleurs, à cet endroit, le récit de M. de Lescure devient fort attachant. On

voit, avec une étrange sollicitude et un anxieux étonnement, Byron tourner autour du mariage, puis le cercle de ses évolutions se resserrer... et la victime tomber dans le gouffre. La destinée de certains poètes est elle-même un drame aux péripéties plus imprévues que tout ce qu'ils ont pu rêver.

M. de Lescure esquisse avec l'art le plus discrètement timide un portrait réservé pour le pinceau de Sainte-Beuve, celui de la Béatrice, qui enchanta les dernières heures d'exil de cet autre Dante, nous voulons dire la comtesse Guiccioli, dont l'influence heureuse sur Byron est désormais une vérité historique ratifiée par des preuves immortelles, et contre-signée de l'affirmation du grand Walter Scott, dans un témoignage précieux, encore bien que la forme en soit indolente et bourgeoise.

Vers l'année 1867, nous étions en rapports d'amitié familière avec une célébrité du corps médical parisien, demeurant rue de Londres. Chaque jour, après sa consultation, le docteur M... venait nous prendre, ou bien nous allions passer une heure chez lui. De son appartement, qui donnait sur la rue, on avait pour horizon les fenêtres ordinairement closes d'un hôtel situé de l'autre côté de la rue. Un jour, le docteur nous dit: « Si ces fenêtres s'ouvraient, vous auriez chance d'apercevoir une vieille dame bien inté-

ressante. C'est la célèbre ex-comtesse Guiccioli, la muse de lord Byron expirant, présentement la marquise de B... »

Vers le même temps, il parut deux gros volumes intitulés : *Lord Byron,* dans le genre de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie,* et que l'opinion attribua à la comtesse-marquise. D'ailleurs, le vent était alors au poète de *Don Juan.* En 1863, M. de Lescure avait publié un *Lord Byron, histoire d'un homme* dont nous avons assez longuement parlé dans la *Revue de l'Instruction publique.* Notre généreuse France a produit assez d'éloquents panégyristes de l'illustre Anglais pour qu'on ait le droit d'appeler Byron, dans ce sens du moins, une gloire française.

Un nouvel historien vient encore de naître chez nous du poète anglais. Une grande librairie a publié récemment un volume bien accueilli, sous ce titre : *la Jeunesse de lord Byron,* par l'auteur de *Robert Emmett.* Cette désignation à l'anglaise cacherait, nous dit-on, le nom de M^me^ la comtesse d'Haussonville, petite-fille de M^me^ de Staël. Si ce renseignement, que nous avons lieu de croire tout à fait exact, ne l'était qu'à demi, cela ne ferait de mal à personne et n'enlèverait rien au mérite d'un livre charmant, plus nourri de pensées fortes et justes que le grand nombre de nos publications, et tout éclairé des sympathies ingénieuses que le cœur et la plume d'une femme d'élite savent seuls éprouver et traduire. L'auteur de *Robert Emmett* a cultivé chez

nous avec succès un art tout à fait anglais, celui de ces biographies au jour le jour, où rien n'est oublié, sauf l'amorce du scandale et la curiosité honteuse. Hier encore, l'Angleterre nous envoyait un spécimen typique de cet art national pour elle, dans le volumineux travail où John Forster, suivant heure par heure Charles Dickens, nous fait voir clair dans l'homme, dans ses œuvres et dans son âme, comme à travers une pièce d'horlogerie savamment démontée. Le nouvel historien français de lord Byron n'est pas si minutieux. Toutefois, il ne nous laisse rien ignorer de l'enfance et de la jeunesse de son modèle. Nerveux, irritable, hautain, mais généreux, sensible à l'amitié, altéré d'amour... déjà tout éclairé de ce soleil de gloire, dont le premier rayon est si doux, a dit Vauvenargues, tel nous apparaît Byron dans ce remarquable volume d'un accent tout particulier, chaleureux et raisonnable à la fois.

HISTOIRES D'ANGLETERRE

Que M. Guizot eût qualité pour écrire l'*Histoire de France,* cela nous paraîtrait (à défaut des autres témoignages qui sont abondants) suffisamment prouvé par le succès sans pareil d'une œuvre destinée au leçons fugitives et journalières de jeunes enfants, et qui va rester comme un livre durable à la portée de tous les âges et de toutes les classes. Antérieurement à cette publication, on déclarait que M. Guizot était mieux qu'aucun autre Français outillé, comme on dit, pour écrire l'*Histoire d'Angleterre.* Il semblait également bien armé et préparé pour une telle œuvre, par la direction de ses études, la tournure naturelle de son esprit, les premiers travaux de sa plume, les préoccupations de toute son existence et les trésors de sa mémoire.

En outre, les grands emplois de sa vie politique, ses hautes relations, son nom mêlé chaque jour aux débats parlementaires et aux affaires diplomatiques de nos voisins, donnaient à M. Guizot pour écrire l'*Histoire d'Angleterre* une autorité que nul n'aurait contestée, ni prétendu égaler parmi nous.

On peut dire qu'il avait annoncé et fait espérer cette histoire, non point tant par ses travaux sur Shakespeare, que par un grand nombre d'ouvrages dont le sujet était puisé aux annales anglaises et à la biographie de personnages célèbres de ce pays.

M. Guizot était exceptionnellement riche de souvenirs et de documents sur ce sujet. Aussi, lorsque M. Taine écrivit sa grande *Histoire de la Littérature anglaise,* il la dédia à M. Guizot, dont les entretiens, les conseils et la bibliothèque iul avaient été d'un grand secours.

Après leur propre histoire, et presque inséparablement d'elle, aucune histoire ne saurait égaler en intérêt pour nos Français celle d'Angleterre, non seulement à cause des relations qui, pendant la paix ou la guerre, ont, à travers les siècles, uni les deux pays, mais à cause aussi des sources singulièrement romanesques de cette histoire, qui ont permis à un Shakespeare, à un Walter Scott d'y tremper leurs génies profonds, fertiles et pittoresques. Richard Cœur-de-Lion est légendaire et sympathique chez nous comme une figure nationale. Guillaume le Conquérant, *Plantagenet, Tudor, Guerre des deux Roses,* tous ces noms-là ont pour nous odeur et consonnance romantiques.

Certes et malgré tout, ce vieux levain de jalousie et de rancune existe encore, et il se traduit chez nos voisins en témoignages qui seraient odieux s'ils n'étaient puérils. Nous venons d'achever avec indignation le dixième volume d'un ouvrage

anglais où un historien officiel de la guerre de Crimée prête uniformément et avec une lourdeur cruelle à l'armée française un rôle effacé, gênant, presque honteux, tandis qu'il nous présente dans l'armée anglaise, depuis son chef jusqu'au dernier fifre, une légion de héros et de sages. Je ne reviens pas de ma surprise devant le silence de tout notre pays envers le condamnable pamphlet de M. Kinglake. Il n'y a point à craindre avec M. Guizot de ces grossièretés. C'est un esprit du genre grave avec sérénité et grandeur.

Cette *Histoire d'Angleterre*, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'avènement de la reine Victoria, a été, comme l'*Histoire de France*, racontée par M. Guizot à *ses petits-enfants*, et ces précieuses leçons ont été recueillies par Mme Cornélis de Witt, née Guizot, la digne fille de l'auteur.

La première partie de l'ouvrage, depuis Jules César jusqu'à Édouard III, est d'une clarté grande et rare. Vient ensuite la période la plus tragique, la plus mouvementée et, si l'on peut dire, la plus romanesque et la plus théâtrale de cette histoire que Shakespeare a pu introduire dans son drame sublime sans rien changer parfois à la vérité brutale des faits, qu'il relève seulement de sa poésie grandiose et de sa philosophie incomparable.

La guerre de cent ans, les luttes de la rose blanche et de la rose rouge, les Tudor, Henri VIII et Wolsey, telle est la matière de ces chapitres émouvants.

Plus près de nous, on remarque des pages de premier ordre, consacrées à Jacques Ier, à Charles Ier et à la guerre civile, à Cromwell, à Charles II, à Jacques II, à la fondation du gouvernement parlementaire sous Guillaume et Marie, à la reine Anne et aux *Quatre Georges,* sur lesquels Thackeray a écrit une centaine de pages, d'une intensité de coloris extraordinaire.

SUR JANE GREY.

Les documents, manuscrits ou pittoresques occupent une place considérable dans la nouvelle œuvre de M. J.-M. Dargaud, auteur d'un *Voyage en Danemark,* d'une *Histoire de la Liberté religieuse,* en quatre volumes, et d'une *Histoire de Marie Stuart,* par laquelle il est surtout connu, et où il a mis beaucoup de sentiment et de chaleur poétique. Le même caractère distingue son dernier ouvrage; *Jane Grey* n'y est pas un *sujet,* mais une *héroïne,* « belle, savante, modeste, et en tout, comme dit Platon, possédée d'un dieu », c'est l'épigraphe du livre. Mais l'auteur ne s'est pas fié aux seuls mouvements de sa sensibilité d'une admiration instinctive et d'une vive sympathie morale, pour entre-

prendre cette histoire de *Jane Grey,* dont les deux tiers (ceci est un léger excès) sont consacrés à Henri VIII et aux origines de la Réformation anglaise. M. Dargaud a vécu familièrement avec les portraits d'Holbein, à Windsor, et à Hampton-Court; il a interrogé à son aise la galerie de M. Fourniols et les cartons de MM. Gigoux et Alfred Dumesnil. Ensuite, jaloux d'unir l'autorité intellectuelle à l'exactitude pittoresque, il a lu *les Actes publics d'Angleterre,* recueillis par Thomas Rymer; *Histoire du règne de Henri VIII,* par messire François Bacon. Il a relu Bayle, Du Bellay, Brantôme, Bossuet, Burnet, Cavendish, Érasme, les dix-sept lettres de Henri VIII à Anne Boleyn, Gaillard, Godwin, Gueudeville, Heylin, Daniel, Mézeray, Anquetil, Sismondi, Martin, Voltaire, Guizot, Rapin de Thoyras, Hume, Lingard, *the journals of the house of Lords,* le père d'Orléans, les papiers Granvelle, Roscoe, Strickland, Strype, de Thou, Turner, les fragments littéraires de lady Jane Grey, Audin, Ascham, Fox, Holinshed, Noailles.

Il a lu trois tragédies :

Jane d'Angleterre, par Gauthier de Costes, seigneur de la Calprenède; *Jane Grey,* par Nicholas Rowe; *Jane Grey,* par M^me^ de Staël. Toujours inassouvi, M. Dargaud a lu encore : Edward Young, Alexander Chalmers, Bullinger, Doin et Harris Nicolas.

Ce serait faire un mauvais usage de la plume que de traiter sans grand respect et sans la franchise du vrai respect le courageux homme de

bonne foi qui s'est plongé en de si profondes et souvent froides sources, par amour pour la vérité. Que M. Dargaud soit loué d'avoir osé donner cet exemple à une génération qui, après s'être effrayée des grands labeurs et des inquiètes désolations de la pensée, aujourd'hui ne veut plus qu'en rire.

L'historien actuel de *Jane Grey* est doublé d'un amant-poète qui a fait de son livre l'*in memoriam* d'un chevaleresque pèlerinage aux lieux où vécut sa dame, à Bradgate, proche de Charnwood, Bradgate, « dont l'herbe recouvre des médailles ». Jane Grey était de sang royal, elle était la petite-fille de Marie d'Angleterre, sœur de Henri VIII et seconde femme de Louis XII. Louis XII mourut de la passion qu'alluma en lui cette Anglaise, qui soupirait pour Charles Brandon.

Malgré leur trop d'étendue, je fais grand cas des pages que l'auteur a écrites sur Henri VIII, qu'il nous présente sous son aspect doublement sanguinaire de théologien et de voluptueux; il nous retrace tour à tour avec grâce et vérité la royale Catherine d'Aragon, la jolie Anne de Boleyn, l'ineffable Jeanne Seymour, la pure et correcte Allemande Anne de Clèves, la folle de son corps Catherine Howard, l'adroite Catherine Parr. Cette dernière sut éviter l'échafaud, mais non les infidélités de son second mari, Thomas Seymour, qui séduisit, dit-on, sous le toit conjugal, celle qui devait être la grande Élisabeth. C'est auprès de Catherine Parr, animée pour elle de la plus vive

amitié, que Jane Grey, petite-fille de Marie d'Angleterre, passa quelques années de sa jeunesse à Wite-Hall, à Hampton-Court ou à Greenwich. Mais c'est à Bradgate que s'écoula la plus considérable et la meilleure partie de la vie de Jane Grey, « vie si courte et si pleine ». On pressent le martyre au terme prochain de cette austère jeunesse, si peu jalouse des splendeurs de la cour et toute possédée par l'étude.

M. Dargaud a déployé un art extrême en allumant en nous, comme ferait un éclair soudain, une absolue et tendre admiration pour Jane Grey, juste au moment où nous allions lui reprocher d'avoir donné toute son âme à Platon. Il était temps qu'on nous représentât cette jeune fille, oubliant ses livres, les dissertations d'Aylmer et d'Ascham, les lettres de Bullinger, et « plaçant son bonheur dans le tourbillon de poussière qui enveloppait les rudes seigneurs, parmi lesquels elle devinait Guildford ». Celui-ci, qui devint son époux, était fils du duc de Northumberland et frère de ce Robert Dudley, comte de Leicester, qui depuis... Le récit des intrigues de Northumberland, de la courte élévation de Jane Grey et de son trépas, que le mot héroïque ne louerait qu'imparfaitement, est des plus saisissants. A propos des réformateurs allemands, le lecteur remarquera une savante digression sur Leibnitz, Schelling, Fichte, Hégel et Kant.

A la page 273, il s'est glissé une petite erreur,

Il s'agit du comte de Surrey, fils du duc de Norfolk. « C'était, nous dit M. Dargaud, un brave lord et un poète éminent. Ses ballades, où il célébrait la fée Géraldine couchée parmi les fleurs, ses sonnets... étaient fort à la mode... » Géraldine embellissait très bien le monde réel de sa présence. Elle était la très vivante bien-aimée et la fidèle inspiratrice du noble Surrey, lequel ne fut pas seulement un poète éminent, mais celui des *poètes anglais* (après Chaucer), à qui la littérature anglaise a le plus d'obligation; ainsi l'affirme Andersen. Surrey ne fut pas seulement auteur de sonnets tendres, il fut le premier qui écrivit des sonnets anglais *(Southey)*. Géraldine ne saurait être appelée une fée que métaphoriquement. Il faut en croire le témoignage de Surrey lui-même, qui nous dit : « Sa noble race vient de Toscane... L'île occidentale, dont le doux rivage fait face au rocher de Camber, lui donna sa vive chaleur. Elle fut nourrie de lait d'un sein irlandais; sa figure est rayonnante, son nom est Géraldine. »

Pour conclure, nous applaudirions sans réserve cet honorable et scrupuleux travail, si une langue monotone, et fréquemment embarrassée d'images dans le goût suivant : *Bradgate ou la Végétation des Décombres est l'emblème de l'espérance qui ne trompe point,* ne laissait à désirer un écrivain aussi épris de la simplicité que l'historien l'est de l'exactitude.

SUR ÉLISABETH ET MARIE STUART.

Notre littérature a toujours considéré avec une prédilection marquée certains personnages et certaines dates de l'histoire d'Angleterre, suivant ainsi le glorieux exemple des Shakespeare et des Walter Scott, avec cette réserve que nous ramenons aux documents et aux archives leurs drames et leurs épopées. Il faut ranger parmi les meilleurs travaux de ce genre celui que M. Wiesener, ancien professeur d'histoire de l'Université, vient de consacrer à *la Jeunesse d'Élisabeth* (1533-1558). Nous avons parlé autrefois de M. Wiesener, à propos de son volume sur *Marie Stuart et le comte de Bothwell.* C'était un ouvrage de mérite, mais celui-ci nous paraît digne de plus hautes louanges, et dans son genre tout à fait remarquable. Lorsque l'on aura lu la *Marie Stuart* et la *Jane Grey,* de M. Dargaud (un peu trop dogmatique et affirmatif) ; *l'Élisabeth et Henri IV,* de M. Prévost-Paradol; la *Queen Mary,* de Tennysson, et la *Jeunesse d'Élisabeth,* de M. Wiesener, on aura sur ces temps-là une idée juste et des informations sérieuses. Disons d'abord un mot du gros volume que M. Wiesener a intitulé : *Marie Stuart et le comte de Bothwell.* On en a parlé quelque peu. C'est ordinairement écrit, mais l'intention du livre est généreuse et l'ensemble témoigne de laborieuses recherches.

M. Wiesener se fait l'avocat de Marie Stuart. Tout avocat suppose non seulement un client, mais une partie adverse. La partie adverse de M. Wiesener, c'est M. Mignet. Au palais, lorsqu'un brave homme d'avocat obscur a contre lui un grand adversaire, il ne manque jamais de l'appeler *illustre maître,* en s'attachant par-dessus tout à prouver que l'*illustre maître* est à côté de la question. Il en est de même du plaidoyer de M. Wiesener. Il veut innocenter Marie Stuart sur tous les points, et sur tous les points aussi prendre en défaut M. Mignet, l'accusateur de la belle reine. M. Wiesener a bien mérité de l'Écosse, mais plus encore de l'éditeur Didier, en nous inspirant un très grand désir de relire M. Mignet.

M. Mignet, sans tout cet étalage de dialectique, sans ces collines de preuves étiquetées comme les pics sur une carte du mont Blanc à l'usage des Anglais, a fait de son réquisitoire une œuvre vivante dont les bonnes intentions de M. Wiesener ont fait encore ressortir le charme. Il faut dire aussi que, de nos jours, les avocats et les professeurs ont trop affecté de vouloir prendre le pas sur les faiseurs de livres, en écrivant eux-mêmes dans leurs moments de loisir. C'est l'œuvre de toute une vie d'écrivain, qu'un livre qui reste. Il ne suffit pas pour cela d'être un homme de cœur, comme l'est, à n'en pas douter, le nouvel historien : il faut y joindre aussi l'*influence céleste.*

M. Wiesener nous a paru en grand progrès dans

la *Jeunesse d'Élisabeth*. Il prend Élisabeth à partir du jour de sa naissance, le 15 septembre 1533; il raconte ses premières années de disgrâce entre sa sœur Marie et son frère Édouard, puis sa retraite chez la veuve de Henri VIII, Catherine Parr ; celle-ci était remariée à Thomas Seymour, dont les assiduités auprès de la jeune Élisabeth ont donné lieu à des rumeurs de paternité mystérieuse et à des récits extrêmement libres. M. Wiesener publie de fort intéressants détails sur les premières études d'Élisabeth et sur l'enseignement à cette époque.

Il raconte la position inquiète d'Élisabeth pendant le règne de Marie Tudor, les négociations relatives au mariage de cette reine avec Philippe, fils de Charles-Quint, le complot de Wyatt, l'internement d'Élisabeth à la Tour de Londres, puis à Woodstock, l'immense et enthousiaste popularité qui entoure sa personne, la prétendue passion du roi d'Espagne pour elle, les projets de mariage formés en son nom, la mort de Marie en 1558 et l'avénement de sa sœur. Ce livre met parfaitement en lumière les épreuves et les incertitudes, d'où devait sortir le caractère d'Élisabeth avec les qualités *spéciales* qui ont fait de cette reine dans les temps modernes l'image la plus parfaite de la personne royale, avec Henri IV et Frédéric II; j'entends par là ceux qui n'occupent pas le trône en vertu de la seule naissance, mais aussi de la vocation, du génie et de la prédestination.

WINDSOR

I.

LA FORÊT.

Je galopais, sur un bon cheval, à travers la forêt de Windsor. Pénétré jusqu'au fond du cœur par la puissante mélancolie que lui ont léguée les siècles, je trouvais digne de pitié celui à qui l'on ordonne de traduire en paroles les mystérieuses pensées qui l'assaillent en de tels lieux. Une pluie fine et opiniâtre remplissait l'air; j'étais seul dans cette immensité, et j'en subissais le prestige vague et l'émotion infinie. Les grands arbres, dont le vent secouait la tête, se plaignaient entre eux; des troupeaux innombrables de daims me regardaient venir, l'œil effaré, et soudain bondissaient.

La forêt de Windsor embrasse une circonférence d'environ quarante-huit lieues, au dire des arpenteurs. N'en ayant jamais vu le terme, je la crois, et j'aime mieux la croire illimitée. La partie voisine du château s'appelle le *Home-Park*. Elle a une lieue et demie de tour et contribue à la splendeur

du tableau qui se déroule au pied de la terrasse du Nord et de la terrasse de l'Est. Les gazons et les arbres y sont les mieux nourris et les mieux plantés du monde. Outre la grâce et la majesté de son site, outre son charme propre, le *Home-Park* possède une foule de titres à la curiosité et à l'admiration, et d'abord la ferme royale et les bestiaux royaux.

Grâce à d'heureuses circonstances, j'ai pu visiter à mon aise la ferme royale, le *Queen's private Kennel,* et la volière royale. Je m'étais lié avec un jeune Anglais, M. W... M..., dont le père était attaché à la personne du feu prince Albert, en qualité de garde-chasse particulier. Ce garde est un homme de six pieds et demi, un contemporain, pour la taille et pour la mine, des Gogs et Magogs et des Guy de Warwick. Le prince, revenant un jour d'Écosse, remarqua ce colosse dominant la foule, et frappé de sa vigoureuse et fière stature, le mari de la reine l'institua le compagnon et le directeur de ses chasses.

M. M... occupe avec sa famille, dans le *Home-Park,* un pavillon de bois, tapissé extérieurement de plantes grimpantes et couronné de quelques paires de bois de cerf, à l'aspect desquels maint pèlerin facétieux songe involontairement à *notre* grand Molière et à *leur* grand Shakespeare, dont la main a si souvent couvert de pareils dômes... autre chose que des pavillons. La reine Victoria vient quelquefois se reposer dans le modeste salon

de famille du garde. M. W... M... m'a initié à toutes les richesses du *Home-Park,* à ses bosquets druidiques, à ses chênes séculaires, à ses courants limpides. C'est une fusion de l'Éden de Milton, de l'Élysée de Télémaque et du pays d'Armide; un paradis vert, bleu et rose, où c'est commettre un péché que de ne pas se taire et un crime de parler d'autre chose que d'exploits et d'amours poétiques.

La ferme royale possède une complète collection des plus beaux animaux domestiques, entre autres des bœufs et des porcs d'après l'*Iliade;* les premiers occupent des étables qui, si elles n'étaient déjà aussi brillamment entretenues que la cuisine d'une ménagère hollandaise, nécessiteraient pour être lavées un autre Hercule et le détournement du cours d'un autre Alphée. Les seconds sont perpétuellement accroupis dans une succession de petites citadelles fermées par des grilles et d'épais barreaux de fer.

J'ai vu aussi le domaine réservé à la gent emplumée des basses-cours royales; à chaque tribu, à chaque famille sont allouées de jolies petites résidences, devant lesquelles s'étend une pelouse verdoyante pour la meilleure sieste des paons, des faisans et des dindons.

Les logis des meutes royales, autrement dit le *Queen's Kennel,* est sous la surveillance immédiate de M. M... et touche à son habitation. Deux à trois cents chiens de toutes races, les plus beaux modèles de chacune d'elles, peuplent ce *Kennel,* très vaste

et enclos dans une enceinte de grilles divisées elles-mêmes intérieurement en plusieurs rangées de loges, lesquelles sont séparées par des couloirs à l'usage des visiteurs. Comme j'y entrais, précédé par mon guide, je me sentis tressaillir et mes deux épaules ployèrent sous un fardeau d'autant plus accablant qu'il était inattendu ; en tournant la tête pour me rendre compte, je distinguai deux yeux énormes brillant comme des lanternes et une belle langue rose qui en un demi-temps m'eut barbouillé toute la figure.

— N'ayez pas peur, dit mon guide en souriant.

Cependant le chien (car c'était un chien) restait toujours derrière moi, les pattes de devant sur mes épaules.

Son maître lui fit d'un signe abandonner cette position, et je dus reconnaître que c'était une grande marque de condescendance de la part de ce chien qui, remis sur ses pattes, était presque aussi haut que moi.

C'est un des plus admirables animaux que j'aie vus, un Saint-Bernard au poil jaune, aux yeux étincelants de sympathie, de force et d'intrépidité. Il m'eût croqué en presque aussi peu de temps qu'il en mit à me caresser.

Traité en véritable favori de la maison, ce gros chien, qui me parut à première vue réunir toutes les qualités que je souhaiterais dans un ami : chaleur, affabilité, discrétion, jouit de privilèges inconnus aux autres. Il est presque libre. Au con-

traire, ses semblables sont enfermés, hormis les *harriers* et les *buckhounds ;* les premiers chassent le lièvre et les seconds le daim.

Le *Kennel* royal possède de superbes spécimens de deux autres espèces qui jouissent parmi les Anglais d'une grande faveur : ce sont les *greyhounds (lévriers)* et les terriers. Les premiers sont indispensables dans la chasse à courre. Ils montent à des sommes considérables avant l'ouverture de la chasse, et ensuite redescendent au prix d'un pot de bière. Quant aux *terriers,* leur intelligence est des plus curieuses. Ils remplacent avantageusement le chat, au point de vue de la *ratophobie.* Le terrier, fils de bonne mère, se reconnaît aux instincts *raticides* qu'il manifeste dès sa plus tendre enfance.

Un de mes amis, **M.** Johnson, possède un vrai terrier, et nombreux sont les rats qui ont trouvé la mort sous sa dent. *Jenny* (c'est le nom de ce trésor), d'un certain coup de la première incisive, appliqué à certain endroit de la colonne vertébrale du premier rat venu, vous délivre infailliblement ledit rat des vicissitudes de l'existence.

Ce n'est pas tout ; ce n'est même rien. *Jenny* n'en agit ainsi dans aucune vue d'intérêt personnel, mais uniquement pour obéir à sa destinée de *terrier.* Le rat mort, elle le happe par la peau du cou, sans l'endommager le moins du monde, se met en quête d'un coin de terre humide, le creuse de ses pattes, y enfouit convenablement sa victime, la

recouvre de terre (historique), tout cela sans embarras, sans oraisons funèbres, sans vain appareil, puis se retire avec la bienfaisante conscience du devoir rempli.

Je remarquai, en outre, dans le *Kennel royal*, une vilaine bestiole, toute ronde, une vraie boule, entourée d'une trentaine de rejetons destinés à lui ressembler, ou lui ressemblant déjà. Ces horreurs sont autant de chiens. On les appelle, je crois, *pugs;* la mère avait coûté 200 guinées (5,200 fr.)

Puis, relégué dans son coin, avec l'air morose et cruel, et les longues dents aiguisées du loup de Perrault, je vis un chien russe mordant les barreaux de sa prison, et aboyant en signe de menace après les autres chiens et après les visiteurs. Mon guide, que j'allais remercier et quitter, m'engagea à respirer encore une demi heure l'atmosphère de parfums du *Home-Park*. Il me montra le chêne du chasseur Herne, dont vous trouverez plus loin la légende.

Puis il m'accompagna jusqu'à Frogmore, que l'on divise en deux parties : les jardins ouverts au public, et la maison de feu la duchesse de Kent, qui tous deux appartiennent au petit parc.

Au dedans et au dehors, ce ne sont que tapis de mousse, vastes pelouses, et partout l'herbe qui verdoie et le soleil qui foudroie. Et soudain, quel saisissant contraste entre cette gaieté et cette lumière, et l'aspect sombre et silencieux du petit château! un mur en est la première enceinte, la

seconde est formée d'arbres touffus. Le *Home-Park* est plein à jamais des souvenirs du roi des poètes et de deux grandes reines : Shakespeare, Élisabeth Tudor et Anne Stuart la victorieuse qui réunit sous un même sceptre l'Angleterre et l'Écosse.

Voici le grand parc.

Tous les jours, qu'il pleuve ou qu'il neige, j'y vais seul, sans même tenir un livre en main; quel livre ne pâlirait devant celui-là? Il mérite son nom, il fait rêver et penser, c'est comme un temple où l'on vient demander des oracles à la muse, à l'histoire et à la philosophie.

Il est une bonne façon d'obtenir en une heure et demie de promenade une première vue d'ensemble du grand parc. En descendant la rue Peascod, on arrive au village de Clewer, et on laisse à droite la caserne de cavalerie. Après une demi-heure de petit trot sur la route royale, animée de villas, on découvre à gauche une grille en bois, fermée par un simple loquet. C'est une des mille entrées du grandiose labyrinthe.

Je vois encore le gracieux et bondissant cheval noir sur lequel j'ai fait, six mois durant, chaque matin, ce doux pèlerinage. Avez-vous senti quelle société, pleine de charmes secrets, un cheval est pour l'homme dans ces déserts splendides, où l'arbre lève en liberté sa tête murmurante, où le ruisseau soupire? Mon cheval me venait d'un cavalier peureux et maussade, auquel il avait joué toutes sortes de vilains tours. Je ne sais pourquoi, il me

montrait à moi tant de bontés... nous nous aimions enfin. Mais, comme le moindre essai d'autorité lui était insupportable, à partir du jour où il eut réussi à comprendre que notre route serait sans cesse la même, je n'eus jamais rien à lui commander.

Chaque matin, comme nous atteignions la grille, l'intelligente bête s'arrêtait sans secousse, baissait le col pour me permettre de soulever le loquet, poussait la grille devant elle avec sa jolie tête, et d'un bond furtif nous lançait tous deux, — tandis que sans l'atteindre, mais rasant sa croupe, la grille se refermait vite.

Nous voici dans la forêt, dans une petite fraction de la forêt au moins. Mais dans cette fraction si petite, une légion se perdrait... Les âmes sensibles au contraire s'y retrouvent dans l'enchantement de la poésie universelle, dans les rayons, les mélodies et les parfums.

Ici, les oiseaux chanteurs ont installé leurs concerts vigilants; deux pas plus loin, règne un silence éternel. Ce n'est point tant, en somme, de l'opulence de ces feuillages que mon cœur est épris, que d'une émotion indéfinissable, qui palpite en ces lieux favorisés du soleil et de la brise, et dont l'éclat est plein de joies intimes. Je sais, dans ce pays-là, une retraite fantastique, aussi fermée que la tombe aux bruits de la création; c'est une eau dormante, dans son lit étroit, et aux rives couvertes d'arbres dont les branches, en se confon-

dant par-dessus l'eau, forment un berceau naturel, verdoyant et touffu. Depuis combien de temps ces feuillages reverdissent-ils? Depuis combien de siècles? Nul ne le dira.

Si je devais compter, je ne dis pas les arbres prodigieux, mais seulement les avenues, les bosquets, en un mot le *summa rerum* de ce court trajet, ma petite narration deviendrait un long catalogue. Au sortir de cet océan de verdure, de parfums pénétrants, de couleurs vives et douces, on aborde à un large sentier, tracé au milieu des pelouses, tandis qu'à l'horizon, bordé de ravins et de collines rocheuses, se dressent toujours les grands arbres.

Vous gagnez *Snow-Hill*. Ici, qui que vous soyez, arrêtez-vous. Heureux ceux qui aiment à admirer, et dont l'émotion déborde volontiers en larmes devant l'œuvre de Dieu !

Snow-Hill est une verte colline où s'achève l'immense avenue dite *Long-Walk* (la Longue-Promenade). Cette avenue a une lieue d'étendue; elle commence presque au pied du château. Sa première moitié court parallèlement avec le Home-Park et la rue Peascod, et la seconde coupe le Grand-Park. Il est bon de contempler du haut de Snow-Hill les tours de Windsor, flottant dans le brouillard matinal, ou baignées dans le soleil de midi ! ou bien d'entrevoir, des terrasses du château, la colline de Snow-Hill, que domine la gigantesque statue équestre de Georges III. Cette

statue, qui a vingt-six pieds de haut, se dresse sur un immense piédestal de granit, autour duquel paissent, sommeillent ou gambadent les daims et les cerfs, fixant sur chaque promeneur leurs grands yeux stupides. Au bout de l'avenue, chère aux galops sans frein, en tournant à gauche, est une porte par où l'on entre en ville.

Voici l'itinéraire du lendemain : on loue des chevaux de selle à l'entrée de la rue d'Eton, tout près le pont Victoria, chez un *trainer* répondant au nom terrible et pacifique de Canon. Entrez dans le Long-Walk, par où vous en êtes sorti hier, traversez-le dans sa longueur, et, arrivé au sommet de la colline, c'est-à-dire de la statue, tournez à gauche, vous aurez le pendant des scènes féeriques de la veille... même exubérance de sève, même délire de bleu et de vert; puis le tableau change... C'est un grand lac, encadré de petites collines inégales, qui, relativement à l'homme, sont des montagnes, mais qui, jetées dans cet infini, sont de petites collines.

Ce grand lac est bordé de saules. Une petite embarcation, complète dans ses dimensions presque enfantines, repose éternellement sur ses flots dormeurs. Sur l'une des rives, — après la Suisse, voici la Chine, — se dresse un kiosque (je substitue une traduction profane au nom vénérable qu'on lui donne en anglais), un temple, s'il vous plaît, dédié à la pêche *(Fishing-Temple)*.

A deux pas de là, des ruines — de vraies ruines

— dont quatre ou cinq pilastres font tous les frais. Ces ruines sont situées dans une encoignure et presque adossées à une massive construction en briques, représentant un passage voûté, fermé par une grille. Cet admirable et mélancolique séjour répond au nom de *Virginia-Water*. On exécute admirablement les côtelettes à la bretonne, dans une auberge voisine.

Il est défendu de marcher sur l'herbe. C'est un endroit civilisé. *Virginia-Water* fut le *buen retiro* de George IV, pendant l'exil de la reine Caroline à Brandenbourg-House. Je ne ferai que nommer *Crawbourne-Lodge*, où résida la très aimée et très regrettée princesse Charlotte; *Cumberland-Lodge*, séjour de l'ancien duc de Cumberland, auquel on doit les perfectionnements de Virginia-Water. La campagne de Windsor est le triomphe de cette fertile campagne anglaise qu'il faut admirer même dans le voisinage immédiat de Londres. La fumée, la poussière et le brouillard ne prévaudront point contre ces arbres et ces prairies, qui font de si gros bœufs, lesquels font de si maigres Anglais.

II.

Il est juste de dire un mot des *poètes de Vindsor*.

Geoffroy Chaucer, le père de la poésie anglaise,

l'auteur des *Canterbury Tales*, du *Testament de l'Amour* et d'une traduction de notre roman *de la Rose*, demeura à Windsor en qualité d'intendant des travaux de la chapelle Saint-Georges. Chaucer eut avec la maison d'Édouard III des relations d'amitié, et même de parenté. Sa belle-sœur, aimée de Jean, fils d'Édouard III, fut par lui faite princesse. Antérieurement, Chaucer, déjà investi de la confiance du roi, l'avait accompagné en France vers 1359. Après la mort d'Édouard III, qui suivit de si près celle du prince de Galles, la fortune de Chaucer sombra dans les tempêtes qui marquèrent la minorité de Richard II. Chaucer, enveloppé dans l'arrêt de proscription dont on frappa les sectateurs de Wycliff, dut s'exiler, et perdit, par la faute de ses hommes d'affaires, la fortune qu'il tenait de son travail et des faveurs du roi. C'est au milieu de ces tribulations qu'il se révéla sous un autre aspect que celui d'homme de cour. C'est même, dit-on, dans le repos de ses dernières années qu'il écrivit ces poèmes, qui font de lui le premier des poètes anglais par la date, et l'un des meilleurs par l'expression et le sentiment

Surrey (Henry), comte de Surrey, est celui dont le Danois Andersen a dit qu'après Chaucer, Surrey est un des maîtres à qui la littérature anglaise a le plus d'obligations. Il eut pour père ce duc de Norfolk, vainqueur à Flodden en 1513. Dès son enfance, on choisit Surrey pour compagnon de jeux du duc de Richemont, fils naturel de Henri VIII

C'est alors qu'il se lia intimement avec sir Thomas *Wyatt*, qui, nous dit Warton, fut le premier satiriste anglais ; Surrey, héritier de Pétrarque, fut le premier, au dire de Southey, qui écrivit des sonnets anglais. Surrey, dans sa jeunesse, courut l'Europe à la façon des paladins féériques, partout émerveillant et charmant. Dans les tournois, où il se battit pour les couleurs de sa dame Géraldine, il cueillit la gloire d'un autre Roland, d'un autre Amadis des Gaules. Par ordre de Henri VIII, il fut emprisonné dans une des tours de Windsor, pour avoir mangé de la viande en carême ; en outre, Surrey et le duc de Norfolk, accusés d'avoir écartelé leurs blasons des armoiries royales, se virent écroués dans la tour, et condamnés à mort. Surrey fut exécuté, et la mort du tyran put seule préserver Norfolk du même sort. Vers ce temps, la triste Anne de Boleyn payait cher sa fortune passée. Déclarée coupable par le parlement sur le chef d'adultère, elle porta sa tête sur l'échafaud. On ne dit pas ce que devint la belle Géraldine de Surrey, celle « de qui la noble race vient de Toscane, et dont la belle Florence fut quelquefois jadis le séjour. L'île occidentale, dont le doux rivage fait face au sauvage rocher de Camber, lui donna sa vive chaleur. Elle fut nourrie du lait d'un sein irlandais, sa figure est brillante, son nom est Géraldine. C'est à Hampton que je conçus le premier désir qu'elle fût mienne. Hélas ! et Windsor me chasse de sa vue ».

Shakespeare, dont Windsor est rempli, naquit à Strattfort sur l'Avon, dans le comté de Warwick, le 23 avril 1564. A dix-huit ans, il épousa une femme de dix ans son aînée, ensuite il se fit acteur, et puis il devint le plus grand poète du monde moderne.

Un jour, la reine Élisabeth, ravie du personnage de Falstaff dans les deux parties du drame d'*Henri IV,* exprima le désir de voir ce grotesque héros représenté en amoureux. A cette fantaisie royale la postérité est redevable d'un chef-d'œuvre comique de Shakespeare : *The merry wives of Windsor* (les Joyeuses commères de Windsor). Cette comédie fut, dit-on, écrite en quatorze jours, tant la reine avait hâte qu'elle fût représentée. Les héros de la pièce, Ford et mistress Ford, Page et mistress Page, sont des bourgeois de Windsor; l'action s'écoule tout entière à Windsor et se vient dénouer au cœur même du parc, au pied du chêne de Herne-le-Chasseur.

Pope mérite d'être appelé, de préférence à tous les autres, même sans en excepter Shakespeare le poète en titre, le *poète officiel* de Windsor. Il naquit à Binfield, dans la forêt même, y passa toute sa jeunesse, et alla ensuite résider à Twickenham, délicieux village assis sur la Tamise. C'est là qu'il mourut, mais non pas avant d'avoir dédié aux splendeurs qui bercèrent son enfance l'hommage d'un poème. *La Forêt de Windsor* mérite de figurer dans les œuvres du célèbre poète, mais c'est

à la suite de ses satires et de ses épigrammes, où éclate avec tant de supériorité son génie rancuneux et misanthropique, qu'il put motiver cet aveu délirant : « Oui, je suis fier, et je dois être fier, en voyant des hommes qui n'ont pas peur de Dieu, avoir peur de moi ! » D'ailleurs, la pastorale dite : *la Forêt de Windsor*, dédiée à lord Lansdown, parfaite de style, n'est au fond qu'un éloge de la reine Anne, et qu'une apologie des douceurs de la paix. Le tout est entremêlé de la glorification de la pêche à la ligne, d'allusions à Guillaume le Conquérant et à Guillaume le Roux, ou Rufus, et d'imprécations contre l'auteur des lois sur la chasse, « aussi féroces, dit le poète, que les bêtes de la forêt, et dépassées en férocité seulement par le roi leur auteur ». J'ai admiré dans *la Forêt de Windsor* une allusion énergique au destin posthume de Guillaume le Conquérant, qui, après avoir, de son vivant, dépouillé tant de gens de leurs terres, n'obtint qu'à peine, après sa mort, l'étroit espace de terre nécessaire au cadavre humain. Relevons encore dans ce poème un souvenir ému, adressé par Pope à la mémoire du poète Cowley, voisin de Windsor, et dont le roi Charles II disait qu'il n'y avait pas, dans toute l'Angleterre, un meilleur homme que lui, et du poète Denham, qui a écrit des vers sur Runymède et *la Magna Charta*.

Thomas Gray, l'auteur de l'*Élégie écrite dans un cimetière de campagne*, naquit à Londres, mais fit ses études à Eton, c'est-à-dire au pied même du

château de Windsor. C'est dans le cimetière de Stoke-Park, à cinq milles de Windsor, qu'il écrivit l'admirable élégie, qui, selon l'expression d'un critique anglais, doit soutenir *doucement son nom sur le torrent des âges.*

III.

LE CHÊNE DE HERNE.

J'ai lu pour la première fois Shakespeare dans la forêt de Windsor. Le demi-dieu de la terreur et surtout de la pitié, le père lamentable d'Ophélie, de Juliette, de Desdémone, le doux et grand Shakespeare (je ne l'écris pas sans émotion), s'est assis peut-être, maint soir d'été, au pied de ce vieux chêne que j'ai là sous les yeux, et dont je vais vous dire l'histoire.

Ouvrez Shakespeare. — C'est une belle nuit de juin, comme les aime le poète : les reflets de la lune coulent mollement sur l'herbe tendre et les blondes gerbes, et ce silence, cette solitude où tout respire le sommeil langoureux et les rêves éthérés, vont servir de scène aux ridicules aventures de l'amoureux Falstaff poursuivi par les joyeuses commères de Windsor, la belle mistress Page et la piquante mistress Ford. Cette soirée doit voir le

bouquet du feu d'artifice de mystification allumé en l'honneur de Falstaff-Don Juan. La première fois, c'est un panier de vieux linge qui a abrité, contre la vengeance d'un mari plus soupçonneux qu'offensé, ce Falstaff qui s'enfuyait instinctivement comme il le dit lui-même. Un jour, les habits d'une vieille ne le sauvent pas d'une vigoureuse bourrade de coups de poing. Aujourd'hui il s'agit, pour terminer, d'une sorte d'incantation, d'une scène de revenants et de sorciers; c'est au pied du chêne de Herne que l'action doit se passer, et même le rôle principal, celui de Herne-le-Chasseur, est destiné à Falstaff. Avant la ronde qui doit clôre la cérémonie, la charmante fille de mistress Page, miss Anna Page, se livre à une tirade de circonstance qui se termine par ces deux vers :

« Allez, dispersez-vous; mais, avant que l'heure qui suit minuit ne vienne à sonner, n'oublions pas de danser notre danse accoutumée autour du chêne de Herne-le-Chasseur. »

Au pied de cette partie du célèbre château de Windsor, — qui comprend « les appartements de la reine et les appartements d'État », — s'étend sur un espace de plusieurs milles la portion du parc plus spécialement réservée aux promenades de la famille royale, et qu'on appelle le Home-Park. C'est un vrai paradis : j'ai essayé de le décrire plus haut. Sur la droite de la route dite de Frogmore qui coupe le parc dans la direction du village actuel de Datchet, s'élève, ou plutôt ne

s'élève pas, un vieil arbre mutilé et solitaire, une dépouille mortelle d'arbre, dressant en l'air son dernier lambeau de branche flétrie, à la façon d'un manchot qui menacerait le ciel.

C'est là, dit-on, ce fameux chêne de Herne, que la tradition vulgaire a jadis environné de terreur, et que peut-être le nom de Shakespeare protège seul aujourd'hui contre les revirements de l'émotion du peuple. Supprimez les deux vers du poète que j'ai cités plus haut, on eût depuis longtemps renversé l'arbre à titre d'inutile au moins et sans souci des colères éteintes de Herne-le-Chasseur.

Du reste, il y en a qui prétendent que c'est fait depuis longtemps. Le moment serait mal choisi pour risquer un pareil aveu, si dans ma pensée le fait allégué d'une destruction de l'arbre opérée à une ou à plusieurs époques, confronté avec son existence actuelle, n'ajoutait encore au merveilleux de cette histoire. Je donnerais beaucoup pour l'avoir apprise soit du grand-père de mon hôte au coin du foyer de l'arrière-cuisine, soit au clair de la lune, de la bouche d'un vieux berger, soit encore, pour être plus fidèle à la couleur locale, d'un garde centenaire. Hélas! il n'en est rien; je n'ai pas même réussi à m'aider du moindre manuscrit poudreux. Shakespeare, lui, se borne à citer le nom de Herne.

Dans la dernière moitié du XIV^e^ siècle régnait sur l'Angleterre Richard — non pas ce *Cœur de*

Lion dont le baronnet Walter a fait une si héroïque peinture, et qui nous apparaît toujours sous la forme d'un guerrier bardé de fer, traversant le premier venu d'outre en outre d'un seul coup d'épée, — mais tout simplement Richard le second du nom, et dont le règne, malgré de longs troubles intérieurs, peut être regardé comme ayant servi d'intervalle paisible à deux phases bruyantes et sanglantes des annales anglaises, c'est-à-dire le règne conquérant d'Édouard III et les conflits meurtriers des Lancastre et des York.

Richard le second, prince au caractère tour à tour fixe et flottant, énergique et faible, gracieux et maussade, était au demeurant, sinon le meilleur fils du monde, du moins grand ami des chevaux de noble race et des daims au poil fauve. J'entends grand ami dans ce sens qu'il n'aimait rien tant que de voir dompter l'orgueil des uns et de voir percer les autres d'une flèche habile. Combien d'amitiés en ce monde!... mais ce ne sont pas là nos affaires. La faveur du roi était sûrement acquise aux écuyers et aux archers les plus consommés dans leur art.

En ce temps-là, dans la suite ordinaire du roi Richard, quand il partait pour la chasse, on voyait un jeune homme de bel avenir dans sa profession, et cela à la grande honte des chevaux indociles qu'il finissait toujours par réduire à l'obéissance, et au grand malheur des daims et des cerfs que leur agilité incomparable — à cette époque où l'on

n'avait encore inventé ni les trains de grande vitesse ni les fusils rayés — ne pouvait sauver de ses flèches. Le monarque avait remarqué avec satisfaction l'ardeur du jeune garde, et chaque fois qu'il revenait de Londres à Windsor pour s'y livrer au plaisir de la chasse, c'était autant d'occasions pour le jeune Herne d'être comblé d'attentions honorables... et d'autres choses encore.

Bref, l'emploi de garde principal ne pouvait manquer de lui échoir bientôt, s'il fallait en croire les dispositions de plus en plus favorables du roi à son égard et les ravages de la jalousie chez tous les confrères et compagnons du jeune e hardi chasseur. Néanmoins, ces derniers refoulaient au fond de leur cœur leurs intentions hostiles, car avec le bois de son arc et ses chiens noirs, Herne les aurait tous réduits à implorer merci, n'eût été son caractère doux et affectueux.

Un jour de grande chasse, le roi, qui s'était avancé à une assez grande distance de son cortège, vit soudain débusquer d'un massif un cerf d'une taille et d'une vigueur telles, que la forêt de Windsor n'en possédait pas un autre de cet aspect... et soudain voilà que ce grand poltron de cerf se met à détaler d'une course diabolique. Le roi, soit qu'il prît un plaisir extraordinaire à suivre mondit cerf, soit qu'il fût emporté par son cheval, galopait, galopait toujours... Et bientôt se retournant, il se trouva abandonné de toute sa suite, à l'exception de Herne, qui l'eut bientôt rejoint et se

mit à dévorer l'espace à la suite de son maître. Le cerf, en se retournant comme le roi avait fait, reconnut également Herne, et eut une sorte de pressentiment de l'inutilité de sa fuite. Mais, décidé à vendre chèrement son bois, il fit une brusque volte, bondit au devant du coursier royal, qui, terrifié, se cabra et renversa sa précieuse charge sur le gazon, sans plus de cérémonie que si c'eût été un vilain. Au moment où le cerf, également insensible au prestige de la royauté, allait fondre sur Richard, l'intrépide Herne, sautant à bas de son cheval, s'élança entre son maître et l'endiablé ruminant, reçut en pleine poitrine le coup destiné au roi, et, en tombant, plongea son coutelas jusqu'à la garde dans le poitrail du cerf.

Tous deux allèrent rejoindre sur le gazon, Richard, encore étourdi de sa chute, dont il ne tarda pourtant pas à se remettre, tandis que Herne semblait ne plus devoir se relever. Le cerf, auquel nous n'avons pas les mêmes raisons de nous intéresser, était bel et bien en train de rendre son âme de cerf.

Le premier usage que le roi fit de sa sensibilité, revenue, fut de gémir amèrement sur le malheur arrivé à son fidèle suivant; puis il souffla à deux ou trois reprises dans son cor retentissant, et soudain la plaine silencieuse et déserte fut envahie par un grand fracas d'armes, par une grande rumeur d'hommes et de chevaux.

Tous ceux qui avaient montré une si honteuse timidité à l'heure du danger et de la fatigue se pressaient maintenant, ardents, effarés, jurant qu'ils étaient depuis une heure en quête du roi et dans une peine terrible à cause de lui; et tous aussi avaient grand' peine à cacher sous une feinte compassion l'atroce joie qu'inspirait à leurs cœurs envieux le désastre de Herne.

Le roi ne voulut rien entendre qu'on ne fût allé au plus pressé, c'est-à-dire au soulagement de Herne : « Ma faveur à qui le guérira! s'écria-t-il avec anxiété... Nul de vous ne va-t-il me le guérir? » ajouta-t-il d'un air terrible.

Tous restèrent silencieux.

— Je le guérirai, monseigneur le roi, répondit, chose étrange! la voix d'un personnage invisible, mais qui ne le demeura pas longtemps; car, avant que le roi fût revenu de sa surprise, il vit devant lui, sans pouvoir s'imaginer d'où il était venu, un cavalier de haute taille, étranger à sa suite, sombre d'habit et de figure. Son cheval était noir comme la nuit, menaçant comme la tempête. Ses yeux brillaient comme deux étoiles rouges.

Ceux qui ont lu *Ivanhoë*, cet admirable livre et le roi des romans de chevalerie, ont déjà deviné la position sociale du nouvel arrivant; c'était un *outlaw*. Les membres de cette classe proscrite avaient réussi à s'organiser, dans l'intérieur même de la forêt, en une confrérie mystérieuse qui, par l'adresse avec laquelle elle déjouait la surveillance

des officiers du roi, s'était acquis par tout le pays un prestige diabolique, fortement nuancé de terreur.

Le roi Richard vit de suite à qui il avait affaire ; mais l'intérêt de la guérison de Herne, parlant plus haut chez lui que les rancunes de son autorité offensée, et l'étranger lui promettant cette guérison avec une persuasive assurance, le monarque se surprit à lui faire bon accueil ; il s'engagea même à lui accorder, à son libre choix, les grâces qu'il désignerait, pourvu qu'il rendît le fidèle garde-chasse à la vie. L'inconnu n'en demanda pas davantage. En moins de temps que je n'en mets à le raconter, il trancha la tête du cerf, et la fixa encore tiède des effluves récents de la vie sur le chef de Herne toujours insensible ; puis il demanda qu'on transportât à sa cabane le corps de l'infortuné, promettant qu'au bout d'un mois il lui aurait rendu la santé. Le roi approuva tout et ordonna à quelques-uns de ses gardes d'accompagner l'étranger et de lui obéir. Ceux-ci, furieux de voir leur odieux triomphe leur échapper, se contraignirent tant qu'ils furent à la portée de l'œil du roi ; mais arrivés à la porte du mystérieux guérisseur, le chef de la bande lui dit :

— Vous nous revaudrez cela, l'ami. Sans vous, nous étions débarrassés pour toujours de ce petit drôle, mais tout se retrouve. La paix, avec nous, qui sommes chargés de régler vos comptes, c'était pour vous la fortune et l'impunité. Vous avez préféré la guerre, vous l'aurez.

— Permettez, fit l'autre, auquel ce peu de mots avaient donné à penser... vous arrivez un peu tard, convenez-en; si je n'avais point engagé ma parole vis-à-vis du roi... je ne dis pas... Ah! fit-il se ravisant soudain, je viens de trouver un moyen qui concilie les exigences de mon serment et les intérêts de votre jalousie; n'allons pas par quatre chemins. Hé! j'ai promis de guérir Herne, je le guérirai, mais je le tuerai dans la faveur du roi... vous n'en demandez pas davantage. Supposez Herne une fois dépouillé de son adresse à dompter un cheval et à lancer une flèche, le roi n'en fera pas plus de cas désormais que d'un viel arc et beaucoup moins que d'un chien. Dans le cours du traitement qu'il va subir, il deviendra incapable de se tenir sur le cheval le plus docile, et le gibier ne sera nulle part plus en sûreté qu'à dix pas de ses flèches; cela vous va-t-il?

— Tope!

— Mais vous-mêmes de votre côté... vous m'entendez...

— Nous n'avons qu'une parole.

L'inconnu tint la sienne. Herne revint à la vie. Le roi couvrit de cadeaux son étrange sauveur, et de caresses et d'honneurs le pauvre garde sur la figure amaigrie duquel flottait je ne sais quel reflet livide et fantastique. Hélas! peu de temps après ce jour de triomphe, le roi, furieux, dépossédait l'inhabile, le maladroit Herne, d'une faveur dont il n'était plus digne, ayant perdu son ancienne

adresse. Cette disgrâce plongea Herne dans un morne désespoir qu'il allait confier aux échos du mélancolique Home-Park. Un soir, on ne le vit pas revenir à l'heure accoutumée; un voyageur attardé prétendit avoir vu son cadavre suspendu aux branches de l'arbre que l'on a depuis appelé le Chêne de Herne. Tous les bourreaux de la pauvre victime d'accourir en foule pour voir le mort, mais il ne trouvèrent qu'un fragment de corde flottant entre les rameaux.

Herne fut introuvable; les conjectures allèrent leur train, comme bien on pense, et l'on ne manqua pas d'accabler d'exécrations le mécréant qui venait de s'ôter la vie, et dont le diable avait sans nul doute enlevé la dépouille. Et là-dessus ils s'en allèrent coucher tranquillement. Mais, au milieu de la nuit, un orage épouvantable éclata sur la forêt, — moi qui vous parle, j'en ai vu de terribles à cette même place, — et la foudre s'abattit avec un fracas qui dut retentir au fond des consciences les plus sourdes — sur l'arbre où Herne avait trouvé la mort.

Quinze ou vingt jours après cette catastrophe, le roi envoya dire de Londres aux meneurs et aux gardes-chasse de Windsor, que le château devant bientôt s'emplir d'hôtes illustres et nombreux, ils fissent sans retard les préparatifs d'une expédition formidable à travers la forêt, et qu'ils se tinssent prêts à donner des marques de leur adresse aux

visiteurs et aux amis de leur seigneur. Cette nouvelle les mit tous en révolution; le garde principal, celui dont Herne avait un jour occupé la place, se faisait vieux, et il était permis de penser que la façon dont on se tiendrait à la chasse royale aurait un résultat décisif à cet égard.

Le premier jour, ils s'exercèrent tous individuellement et dans le secret. Quand ils s'abordèrent le soir, la figure de chacun d'eux était blème et exprimait une profonde stupeur.

— Compère, dit tout bas le plus franc d'entre eux à son voisin, ce n'est pourtant pas encore l'âge qui m'obscurcit les yeux et me glace le bras; aujourd'hui j'ai manqué un cerf qui passait à dix mètres de moi.

— Je ne vous l'aurais peut-être pas dit, l'ami... eh bien, Toby, ce vieux cheval que vous savez et que le fermier laisse monter par tous les enfants du village, aujourd'hui j'en ai eu besoin pour faire une course jusqu'à Vieux-Windsor, il m'a jeté deux fois par terre.

Alors de tous les côtés du groupe, on s'échangea de terribles confidences. Il n'y avait plus à se cacher les uns les autres, la situation était trop grave. Bref, pour employer un mot moderne, une main invisible venait de leur infliger la peine du talion, et ils se trouvaient tous réduits au point où leur jalousie avait abaissé le chasseur Herne. Leur perplexité redoublait à mesure qu'ils se rappelaient les ordres du roi; soudain le chef de la

bande s'écria d'une voix tonnante : « Si vous ne voulez pas être perdus, suivez-moi ! »

Ils lui obéirent, ne sachant plus où ils en étaient et, après une heure d'une course désordonnée, ils atteignirent la cabane du mystérieux cavalier auquel avait été confiée la guérison de Herne. Cet étrange personnage les reçut comme des chiens et leur dit brutalement que ce n'était pas à sa protection qu'ils devaient s'adresser, mais à la merci de ce pauvre Herne dont ils avaient rempli la vie de douleur, et pour ce, qu'ils eussent à se réuni à l'endroit où Herne avait paru pour la dernière fois vivant, c'est-à-dire au pied du chêne où il s'était pendu. Ce conseil n'était pas trop de leur goût, mais ils le suivirent de point en point, et au dernier coup de minuit, ils tombèrent tous terrifiés, plus morts que vifs. Le tronc du chêne foudroyé s'éclaira d'une flamme infernale au milieu de laquelle Herne leur apparut haletant d'une soif de vengeance. Il se borna cette fois à les appeler de hideux mécréants et à leur ordonner de se trouver le lendemain à la même heure, au pied de l'arbre avec les meilleurs chiens, les meilleurs arcs et les meilleurs chevaux du roi Richard, afin de passer la nuit à tuer son meilleur gibier.

Les gardes n'y manquèrent pas, et pendant toute la nuit suivante, la forêt retentit d'horribles clameurs, et le sol fut couvert des cadavres des plus beaux cerfs du roi. Les misérables serviteurs de Richard reçurent encore pour le lendemain et

toutes les nuits suivantes rendez-vous du même genre au pied du chêne, et sous la conduite de Herne, ils dévastaient la forêt et remplissaient de terreur les villages voisins. Chaque nuit pourtant, avant de rejoindre leur chef mystérieux, ils s'affublaient de costumes bizarres qui les rendaient méconnaissables, car ils craignaient presque autant que la vengeance de Herne la découverte de leur complicité dans ces équipées diaboliques, dont le bruit ne tarda pas à arriver aux oreilles du roi,

Richard entra dans une furieuse colère et ordonna qu'on fît une battue dans la forêt; lui-même à la tête de ses courtisans et de ses hôtes parut comme minuit sonnait au pied de l'arbre ensorcelé. Malgré sa majesté et son intrépidité, il frémit à la vue du fantôme flamboyant qui se dressa devant lui. Le résultat de l'entretien du roi avec son ancien serviteur fut que tous les auteurs de la ruine de Herne se virent sur-le-champ saisis et pendus aux arbres de la forêt. Herne avait réclamé cette satisfaction de son ancien maître, avec promesse de son côté de ne plus reparaître de tout le règne de Richard, et il tint sa parole. Celui des successeurs de Richard qui eut le moins à se louer des procédés de Herne-le-Revenant, ce fut Henri VIII, s'il faut en croire M. Ainsworth.

Mais, au temps d'Élisabeth, le prestige du fantôme avait bien pâli, s'il n'était complètement effacé, puisque Shakespeare osa faire du tronc

diabolique le siège d'une facétie. Je n'ai fait que vous citer, ne l'oubliez pas, une version et un épisode de la légende de Herne; elle domine en réalité toute la période merveilleuse en Angleterre, et peut-être ailleurs, du XIV^e^ au XVI^e^ siècle. A l'heure où j'écris le spectre de Herne n'intimide plus les gardes-chasse de la reine Victoria ; mais le temps n'est pas loin où son nom servait encore d'épouvantail aux enfants désobéissants et aux bûcherons attardés.

Comme je vous parle de fantômes et de visions nocturnes, l'aurore se lève radieuse, le soleil m'éclaire de ses plus jeunes rayons et m'échauffe de ses feux les plus doux ; le chant infatigable du coq raisonne comme un clairon dans les fermes d'alentour; la fraîche haleine des roses nouvelles souffle sur la plaine de Windsor une atmosphère de parfums.

IV.

LA CHAPELLE SAINT-GEORGES

ET L'ORDRE DE LA JARRETIÈRE.

La chapelle et la collégiale de Saint-Georges reconnaissent pour leur fondateur le roi Édouard III, aidé de Wykenham, évêque de Winchester, qui a attaché le nom de sa ville épiscopale à l'une des

tours du château de Windsor. Déjà, depuis Henri Ier, dans le voisinage immédiat des appartements royaux, il existait une église placée sous l'invocation de la Vierge et de deux saints : Georges de Cappadoce et Édouard-le-Confesseur. Édouard III, dans la vingt-deuxième année de son règne, *refonda* la chapelle et le couvent, tripla le nombre des chanoines attachés au culte et institua une subvention annuelle destinée aux réparations et embellissements de l'édifice. L'employé chargé de surveiller les travaux de reconstruction, avait nom Geoffroy Chaucer. La poésie anglaise honore en lui son père, comme elle salue son roi dans Shakespeare.

Clément VI, alors exilé à Avignon, bénit et confirma par lettres patentes l'entreprise d'Édouard. D'après Holinshed, la restauration de Saint-Georges fut célébrée en 1349 par une procession d'un éclat sans précédents des joutes, des banquets, des festivals sans nombre. Chaque point de la terre que je foule a été le témoin de grands coups d'épées et le confident de belles larmes. Après six cents ans, l'air qu'on y respire est encore imprégné de je ne sais quel parfum d'amour et de bravoure, et quand souffle la brise des soirs d'été, l'écho semble y murmurer des fragments de chants guerriers et de tendres romances.

Dans ce temps-là, les *messires* passaient de longs jours à genoux aux pieds des belles dames, et lorsqu'ils s'en relevaient pour s'aller battre

comme des lions, et jouer dix fois leur vie dans les tournois, la reine de beauté leur permettait quelquefois de lui baiser la main. Nous avons changé tout cela au grand plaisir des demoiselles bizarres que l'on aime aujourd'hui.

Peu de temps avant la confirmation solennelle, par bulle pontificale, de la nouvelle chapelle de Saint-Georges, le roi donna à ses chevaliers, à ses nobles et à leurs femmes, une grande fête qui se termina par un bal somptueux. La comtesse Jeanne de Salisbury, en dansant avec Édouard, qui ressentait pour elle un de ces amours respectueux inventés par la chevalerie, laissa, à sa grande confusion, tomber sa jarretière en velours bleu. Le roi s'empressa de la ramasser. La comtesse rougit, et le roi vit messieurs les courtisans occupés à sourire, de ce sourire de courtisan qu'on n'a jamais pu classer. « Messieurs, leur dit-il, *honni soit qui mal y pense !* »

Voilà la tradition la plus répandue; elle n'est pas arrivée jusqu'à nous sans se grossir en chemin de quelques variantes. Selon plusieurs, le roi se serait abstenu de rendre la jarretière à la comtesse. Messieurs les courtisans ayant regardé comme une excellente facétie ce petit vol familier, le roi leur aurait dit la phrase célèbre déjà citée, en ajoutant que cette jarretière deviendrait bientôt un insigne de si grand honneur qu'il n'était personne autour de lui et ailleurs qui n'ambitionnât, avant toutes choses, d'en être décoré.

Selon d'autres, l'ordre de la Jarretière tirerait son nom et son origine de ce fait que *jarretière* (*garter*) fut le mot d'ordre adopté par Édouard à la bataille de Crécy.

Enfin, d'autres encore, affirment qu'en Palestine Richard Cœur-de-Lion faisait porter à ses braves chevaliers, pour les distinguer, une petite bande de cuir autour de la jambe ; et dans la suite des âges, on aurait élevé à la hauteur d'une institution cette consigne royale.

Édouard III, le vaillant capitaine, et l'un des rois dont le cœur fut le plus fier et l'esprit le mieux nourri des traditions chevaleresques, aurait voulu à tout prix, paraît-il, faire revivre les jours d'Arthur et de ses chevaliers ; les mots de Merlin et Table-Ronde faisaient battre son cœur. De là à la tentation de créer autour de sa personne un ordre de chevaliers élus parmi les plus aventureux, il n'y avait qu'un pas, bientôt franchi.

Il reste des gens pour prétendre que le choix de la jarretière comme décoration de l'Ordre serait venu d'une franc-maçonnique analogie entre la forme d'une jarretière et celle de la Table-Ronde. Windsor fut le théâtre de l'institution de cet Ordre illustre et, pour en célébrer le premier jour, un tournoi magnifique, réunit dans cette ville, au retour de la fête de Saint-Georges, en l'an 1345, la fleur des chevaliers de tous les pays de l'Europe, hormis ceux de France, auxquels leur roi ne permit point d'y paraître.

On y vit éclater à l'envi, pendant quelques semaines, les habits brillants des rois étrangers, les beaux yeux des dames anglaises et le rire sonore des preux.

C'est depuis cette époque qu'une devise française brille sur le blason d'Angleterre.

Il fut décidé, dès le principe, que le nombre des chevaliers ne s'élèverait pas à plus de vingt-six. La nouvelle chapelle Saint-Georges fut témoin de la première cérémonie, où l'on déploya un fort grand luxe; depuis ce temps, les destinées de la maison religieuse et celles du très noble ordre de la Jarretière n'ont pas cessé d'être étroitement unies. Les insignes des braves de très haut lignage admis à en faire partie ne se bornent pas à la jarretière de velours bleu avec agrafe d'or se portant sur la jambe gauche; un costume complet, spécialement réservé d'ailleurs aux solennités de l'Ordre, est de règle et fut exigé dès le début.

Henri VI donna une grande richesse à ce costume, qui se composait primitivement du manteau et du justaucorps, du chaperon, etc., auxquels Henri VIII ajouta plus tard le collier. Les rois les plus illustres de l'Europe ont porté la Jarretière, ainsi que les plus grands généraux, les cousins des rois d'Angleterre et les membres éminents du Conseil royal.

Franchissons d'un coup les règnes troublés de Richard II et d'Henri VI, les luttes, depuis tant poétisées, mais en leur temps si cruelles, des par-

tisans de la rose blanche et de la rose rouge, le prosélytisme révolutionnaire des disciples de Wickleff, les guerres avec la France et l'épopée merveilleuse de Jeanne d'Arc ; arrêtons-nous au moment où la victoire de Towton a fait du vainqueur, le comte de la Marche, un roi d'Angleterre sous le nom d'Édouard IV (1461). Édouard IV régna vingt-deux ans. Il fit entièrement abattre et reconstruire la chapelle Saint-Georges, et c'est à lui que remonte, sinon la fondation, du moins en grande partie la splendeur de ce temple. Le monarque n'épargna rien pour ajouter à la beauté et à la richesse artistique de son édifice, et c'est sous son règne que fut commencée cette voûte, incomparable de richesse, que l'on a appelée le plus complet modèle de toit gothique. A peu d'années de là, le gouvernement d'Henri VII se montra favorable à l'achèvement des travaux entrepris; c'est à ce roi avare, dit-on, qu'est due la magnifique ornementation intérieure de la chapelle.

En 1642, elle fut pillée par ordre du Parlement, et dépouillée de ses richesses. Charles II; dans les premières années de la restauration, s'empressa de la dédommager de ses pertes. Si la chapelle Saint-Georges présente intérieurement les dimensions de nos plus vastes cathédrales françaises, vue à une assez grande distance et de haut, on la prendrait pour un fragment de la majestueuse façade des Chambres du Parlement, qui décorent une des rives de la Tamise ; c'est le même style

et le même air, la même exquise délicatesse d'accessoires unie à l'imposant ensemble! Elle est actuellement vouée au culte national, mais seulement pour la forme. En effet, bien qu'on y célèbre des offices et qu'on y chante des psaumes, il y a le long des murs et dans les vitraux de chaque fenêtre trop de cimiers, de glaives et d'armoiries pour qu'un bon protestant n'éprouve pas en sortant le besoin d'entendre un second office.

C'est un musée, un très riche musée, mais ce n'est pas une église. Elle est ouverte tous les jours, depuis dix heures du matin jusqu'au coucher du soleil, pour les gens munis d'une autorisation des *vergers (massiers)*.

L'entrée de la chapelle est précédée d'une vaste salle, appelée *Saint-Georges Hall*. Je pénètre dans le saint lieu ; on y célèbre le service. Un gentleman m'offre de lire avec lui sur un livre de psaumes : je le remercie, et pendant qu'il me regarde d'un air intrigué, j'embrasse d'un long coup d'œil le plafond, le chœur, les suisses. Le vaisseau se divise en deux parties : les *stalls*, réservées au public et situées en gradins latéraux et le chœur *(choir)*, une merveille. Les vitraux de chaque côté sont séparés par les insignes de l'Ordre et les bannières de ses membres ; sous les vitraux, de petits panneaux courant le long des parois en bois de chêne renferment le nom et les armes de tous les chevaliers vivants ou morts.

Sur ces mêmes vitraux, on voit flotter dans le

vague du crépuscule, non loin de l'image pâle d'Édouard le Confesseur, celle d'Henri VIII... puis des anachorètes, des saints, des scènes de la Bible, entre autres celle de la naissance du Sauveur. Enfin, au nord, des peintures sur verre d'après les dessins de West. Les piliers qui soutiennent la voûte du comble *(main vaulting),* sont admirables.

Voici le chœur où a lieu l'installation des chevaliers de la Jarretière. Nouvelles bannières, nouveaux panneaux, abus d'armoiries, de vitraux, de ciselures, de pavés de marbre, et, pour comble, un orgue comme on n'en voit guère, payé trente mille francs par un amateur du nom de Georges III. Sous la galerie que domine cet orgue se trouve le *banc* de la royauté ; autour du chœur sont les *stalls* des chevaliers, et à la suite du *banc* royal les *stalls* des monarques étrangers, membres de l'Ordre. Chacune de ces *stalls* se distingue par une répétition de devises et de blasons. La reine d'Angleterre a, près de l'autel, un petit salon orné avec richesse et tout garni en étoffe bleue de la même nuance que celle des insignes de l'Ordre.

Sous l'appartement royal se trouve le tombeau du grand-père des infortunés enfants d'Édouard. Le demi-jour perpétuel qui règne dans cette vieille enceinte n'a point, autant qu'on le voudrait, l'influence mystérieuse des temples gothiques, et cela à cause de je ne sais quelle profusion de marbre blanc tout neuf et de velours rouge à glands d'or luisant. La poudreuse église de Saint-Germain-des-

Prés nous émeut plus, au point de vue religieux, que Saint-Georges.

Pour qu'un vieux temple ait le prestige d'un vieux temple, il faut que chacune des dalles de son parvis dise aux neveux qu'ici leurs ancêtres se sont agenouillés devant Dieu; à Saint-Georges on ne s'est agenouillé que devant des rois et des reines.

Mais, si l'on se résigne à n'y voir que le reliquaire des traditions chevaleresques, on n'en rencontra jamais de plus éclatant et de plus abondant. Son ensemble gracieux et luxueux forme un admirable contraste avec le rude aspect du château. En sortant de ce temple, continuellement rajeuni, on est surpris d'être introduit dans de vulgaires, agrestes et antiques chapelles, où gisent de vieux ossements. C'est ce que j'ai le plus remarqué après les sépultures royales. Saint-Georges partage avec Westminster le privilège d'abriter les rois morts, comme Windsor partage avec le palais de Buckingham l'honneur de les loger vivants. Édouard IV et Élisabeth Woodville, sa reine, sont enterrés près de l'autel et de l'autre côté dort Henri VI. Le caveau royal, situé dans le chœur, renferme les restes de Henri VIII, de Jeanne Seymour et le triste cadavre de Charles Ier.

C'est aussi dans l'enceinte de Saint-Georges qu'on a enterré le duc et la duchesse de Gloucester, Georges III, Georges IV et Guillaume IV, Charles Brandon, plusieurs princesses et, entre

autres, l'aimable et bien aimée princesse Charlotte qui, par son mariage avec un jeune prince alors sans couronne, a fait du roi de Belgique, Léopold Ier, l'oncle de la reine Victoria.

Un magnifique monument en marbre blanc a été élevé à sa mémoire bénie du peuple. Elle est représentée sur son lit d'agonie; un ange emporte au ciel l'enfant qu'elle ne devait connaître que dans un meilleur monde, et l'âme de la mère le suit à travers les espaces, visibles seulement aux yeux des mourants.

FIN.

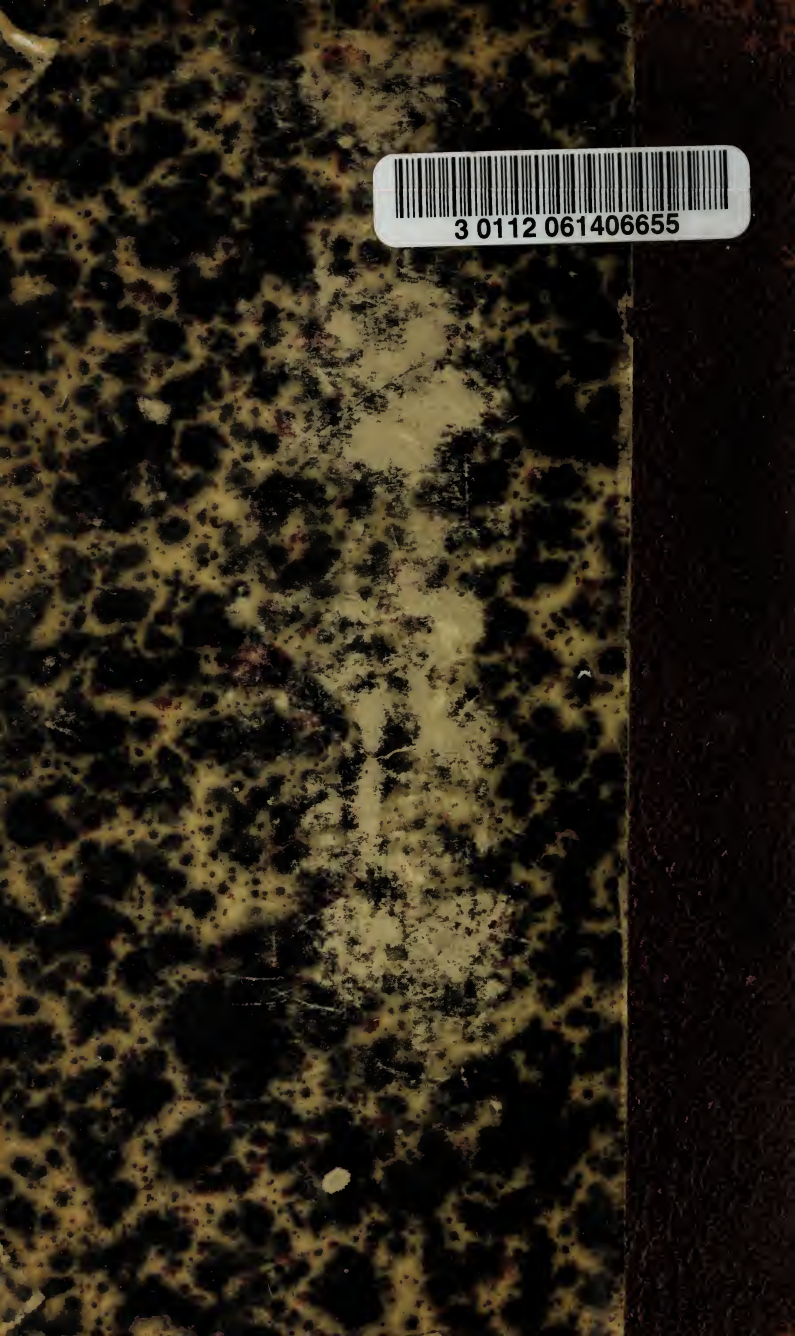
TABLE DES MATIÈRES

Pages.

SHAKESPEARE. 1
CHARLES DICKENS. 71
APPENDICE. 97
LONGFELLOW. 131
JACQUES Ier. 195
CURRAN. 237
WILKIE COLLINS. 249
SUR L'ANGLETERRE. 265
LORD BYRON. 271
HISTOIRES D'ANGLETERRE. 281
WINDSOR. 293
TABLE DES MATIÈRES. 331

FIN DE LA TABLE.

A Quantin imprimeur
rue St Benoît 7 à Paris


3 0112 061406655